

Le Tour du monde (Paris. 1860)

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Le Tour du monde (Paris. 1860). 1860-1914.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici](#) pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

LE
TOUR DU MONDE

XLIII

5180. — PARIS, IMPRIMERIE A. LAHURE
Rue de Fleurus, 9

LE
TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

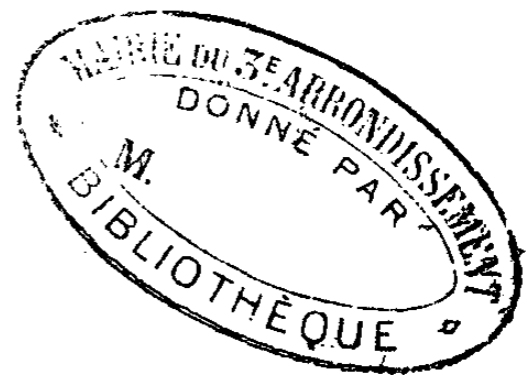
PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

1882

PREMIER SEMESTRE



LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{IE}

PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, KING WILLIAM STREET, STRAND

1882

Droits de propriété et de traduction réservés



Pa 1/20



Le cours de l'Ingour. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

EXCURSION AU SAMOURZAKAN ET EN ABKASIE¹,

PAR MADAME CARLA SERENA².

1881. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Les lecteurs du *Tour du Monde* qui m'ont suivie en Mingrétie se souviennent peut-être du premier pas que je fis vers l'Abkasia, en franchissant à gué le fleuve *Ingour*. Le manque complet de photographies de l'intérieur de l'Abkasia a retardé la publication de la continuation de ce voyage. Je fus même menacée de ne pas pouvoir l'illustrer du tout, les photographes du Caucase ayant refusé de s'aventurer en Abkasia, par crainte de risquer leur vie dans cette province sauvage et rebelle. Je me trouvais à Vienne au mois d'octobre dernier, lorsque je reçus encore un refus formel et décisif. Désireuse cependant de voir paraître la suite de mon récit dans le *Tour du Monde*, je m'improvisai photographe et me rendis une seconde fois seule en Abkasia, bravant dangers et difficultés, surtout ceux qu'offrait la saison avancée. Mon entreprise fut couronnée de succès : les dessins publiés ici sont la reproduction des photographies que j'ai faites.

L'Abkasia semble être pour moi le pays des privations. Déjà j'y étais restée trois mois sans parler³.

1. Suite. — Voy. t. XLI, p. 385 et 401.

2. Au retour de Mme Serena de l'Abkasia, le roi d'Italie fit frapper pour elle une grande médaille en or à son effigie. — Sous l'étoile de l'Italie est gravée l'inscription: *A Carla Serena benemerita degli studi etnografici. Esploratrice coraggiosa delle regioni Caucasee.* 1882.

3. Voyez mon volume *De la Baltique à la Caspienne. Souvenirs personnels.* Dreyfus, éditeur, Paris.

Derechef j'y passai trois semaines presque sans dormir, car les courtes journées obligeaient de cheminer la nuit, afin d'arriver le jour aux sites à photographier.

Je quittai Vienne le 16 octobre et j'y fus de retour le 12 décembre, date fixée pour la fête du jubilé de la Société de Géographie, à laquelle j'étais invitée. Cette fête eut lieu plus tard, à cause de la catastrophe du Ring-Théâtre.

Le voyage de Vienne à Tiflis, aller et retour, me prit un mois. Le reste du temps je galopai et photographiai en Abkasia. Je m'enfonçai aussi en Kakhétie dans le même but. Dans le texte qui suit sont intercalées, çà et là, quelques lignes se rapportant à cette dernière excursion (1881), annexée à la première en 1876.

I

Premier essai de photographie. — Halte à Tiflis, Novo. Senaki, Zougdid. — Déjeuner au pied de la forteresse Roukhi. — Passage de l'Ingour. — Coup d'œil historique. — La rive gauche de l'Ingour et la forteresse d'Otzartzé. — Relais de poste et miliciens. — Le village de Sabéria. — Un repas hospitalier. — Superstitions. — Le partage des terres. — La noblesse indigène. — Détails des mœurs. — Le bourg d'Okoum. — Types régionaux.

Mon départ arrêté, j'eus à peine le temps de faire les préparatifs nécessaires pour mon audacieuse excursion, voulant profiter du bateau de Vienne en correspondance pour Constantinople.

Je partis, photographe improvisé, sans avoir pu mettre à l'épreuve mon habileté. Tout inquiète du succès de mon entreprise, à mon débarquement à Batoum, je choisis pour sujet de mon premier travail le bateau *Léda* du Lloyd Autrichien, qui m'avait amenée, employant des plaques sèches à la gélatine. J'eus quelque difficulté à trouver à Tiflis un photographe au courant de ce système. J'y réussis cependant, et indicible fut ma joie en voyant sortir la *Léda* claire et belle de son bain d'acides. Mes essais successifs m'encouragèrent encore.

A Tiflis, on me dissuada d'aller en Abkasia; mais, décidée, j'obtins la protection nécessaire de l'autorité; le général Staroselski, administrateur civil du Caucase, ne manqua pourtant pas de me dire : « Votre héroïsme touche à la folie. »

Une pluie diluvienne me retint d'abord à Tiflis. Je poussai jusqu'à Novo-Scnaki; les routes étaient submergées. Forcément l'hôte du chef du district, un noble Géorgien qui faisait régulièrement sa sieste ayant à la main un cigare que son valet, superbe Mingrélien, tâchait constamment d'allumer, je fis son portrait pendant son sommeil.

A Zougdidi, à la joie des grenouilles, la pluie me poursuivit toujours. Profitant d'une éclaircie, j'allai à Roukhi, où mes compagnons m'offrirent à déjeuner. L'un d'eux m'apporta un poulet rôti tout chaud, qu'il tenait délicatement entre deux doigts.

Enfin je passai encore *mon Rubicon* en traversant l'Ingour, cette fois dans une barque grossièrement construite, que l'on emploie lorsque le fleuve grossit. Un gai rayon de soleil me salua lorsque je mis le pied sur la rive.

L'impétueux Ingour sépare la Mingrélie du Samourzakan. Les deux provinces furent souvent en guerre, les chefs de l'une ou de l'autre cherchant plus d'une fois à s'arrondir aux dépens de la voisine. La seconde faisait autrefois partie de l'Abkasia, contrée qui lui est limitrophe, et où régnait la lignée des Sherwachidzé. Un de ces princes, Djigechia, ayant confié à son fils Mourzakan le gouvernement des districts éloignés dont je parle, celui-ci, à la mort de son père, demeura maître des territoires qu'il avait été chargé d'administrer, et les appela, de son propre nom, *Sa-Mourzakan* (le préfixe *Sa* indique la propriété).

Six princes de sa famille régirent, après lui, le pays. Le dernier, Manoutchar, fut tué par un de ses serfs en 1812. De son mariage avec la fille du Dadian de Mingrélie, Tariel, il laissait deux fils, Alexandre et Dimitri; mais l'aïeul maternel, qui convoitait le Samourzakan, entreprit de se défaire de ses neveux, et y réussit. Le premier, accusé par lui de rébellion envers le chef du Caucase (depuis 1808 la contrée était soumise à la Russie), fut envoyé en Sibérie et y mourut; quant au second, il lui tendit un piège et le tua. Dès lors le Samourzakan fut administré par le Dadian de Mingrélie, sous le protectorat russe.

L'Abkasia, à la même époque, avait pour chef Giorgi Sherwachidzé, autrement dit Safer Bey, car les princes régnants de cette famille portaient simultanément deux noms, l'un chrétien, l'autre musulman. Allié, lui aussi, par sa femme au souverain de Mingrélie, Safer Bey laissa ce dernier gouverner le Samourzakan à sa guise; mais, après lui, son second fils Hamoud Bey, Michel Sherwachidzé (l'aîné était mort au bout de quelques mois de règne), revendiqua la possession de la province. Il s'ensuivit une querelle que la Russie apaisa en prenant pour elle-même le Samourzakan et en y plaçant un administrateur impérial. Comme fiche de consolation, la Mingrélie reçut sept villages faisant partie de la contrée; l'Abkasia, de son côté, fut agrandie des terrains situés entre les fleuves Galisga et Ochouri, de sorte que, à la suite de ce partage, qui eut lieu en 1836, ce fut le second de ces cours d'eau, et non plus le premier, qui la sépara du Samourzakan. Enfin, en 1867, cette dernière région, qui jusqu'alors avait eu son gouverneur propre, fut annexée au territoire abkasien.

Au point de vue administratif, l'Abkasia n'est pas encore assimilée aux autres provinces du Caucase; au lieu d'avoir, comme celles-ci, sa cour de justice et ses autorités civiles, elle est soumise au régime militaire. D'ailleurs, entre le Samourzakan et la Mingrélie, le vieux différend relatif aux frontières est toujours vivant, si bien que l'on a récemment institué une commission mixte, composée des membres du gouvernement de Koutaïs (dans le rayon duquel est la Mingrélie) et de l'administration de l'Abkasia (dont le Samourzakan, on l'a vu, fait partie), pour déterminer la ligne exacte de démarcation. Le fleuve Ingour, qui coule dans l'entre-deux, fournit lui-même matière au litige; car ses ondes capricieuses et rapides submergent souvent les bas-fonds des territoires en bordure, non sans y causer maint ravage, et il s'agit en outre de décider auquel des deux pays appartiennent les îles qui se sont formées dans le lit de la rivière.

J'ai décrit ci-dessus¹ les ruines de la forteresse de Roukhi qui dominant la rive mingrélienne du cours d'eau; sur le bord opposé se trouvent également les restes d'un fort, connu sous le nom de Oztartzé: ces deux squelettes, désormais insuffisants, semblent encore se jeter, d'une berge à l'autre, des regards de défi. J'ai parlé aussi des gigantesques poteaux auxquels s'attachent, en cet endroit, les fils aériens de ce télégraphe indo-britannique qui va de Londres à Calcutta en longeant le littoral de la mer Noire. Le palis de la rive samourzakanote, quoique moins haut que celui de Roukhi, est cependant encore d'une taille respectable, puisqu'il mesure soixante-dix pieds; il est protégé avec le même soin que son frère du bord mingrélien contre les attaques du fleuve impétueux. De loin ces deux énormes piliers apparaissent comme les mâts

1. Voy. le *Tour du Monde*, t. XLI, p. 410.

d'un navire colossal avec leur gréement de cordages. Silencieuse et furtive, la pensée humaine glisse par les longs fils électriques lancés fantastiquement dans les airs, et le va-et-vient fébrile de dépêches, qui franchit, mystérieux et inaperçu, ces contrées solitaires, semble un dialogue d'esprits invisibles s'entretenant tout bas à travers l'espace.

Sur le même plan, à une distance de quelques mètres, est fiché un poteau en fer, communiquant avec d'autres en bois, qui s'étendent sur la ligne principale, reliés au grand fût planté près du fort de Roukhi, et forment ainsi deux branches distinctes à Otzartzé. Le palis qui s'élève en ce dernier point porte le numéro 602, avec les noms de ceux qui ont dirigé ces travaux, d'une exécution si malaisée en un pays dénué de toute ressource. De place en place, du reste, sur le parcours de la ligne télégraphique, s'échelonnent des stations de surveillance, pour parer aux accidents éventuels; de Kertch (mer Noire) à la frontière de la Perse, on compte vingt de ces postes, où le contrôle commence à sept heures du matin et finit à dix heures du soir. Dans les bureaux du Caucase, et spécialement sur les côtes de la mer Noire, il n'y a pas de service de nuit, vu l'impossibilité où l'on serait, lors même qu'une interruption serait signalée sur la ligne, de se déplacer dans les ténèbres à travers cette contrée aux routes presque impraticables et coupées de torrents. La fonction du contrôleur consiste à vérifier, à chaque heure sonnante, les mouvements de l'aiguille du galvanoscope; sa position lui indique s'il y a rupture dans les communications, et si une station intermédiaire est obligée de réparer les dégâts. Ces observations quotidiennes composent un journal envoyé mensuellement au bureau central de Tiflis.

On fut fort surpris de me voir monter au haut de la tour du fort d'Otzartzé pour y prendre les vues qu'elle domine. Deux tchapars (miliciens) m'y suivirent pour me soutenir. Il faisait du vent, et l'étonnement de ces hommes, de voir que je ne craignais rien, égalait leur peur, car le lieu est réellement dangereux.

La position de l'ex-forteresse d'Otzartzé est magnifique : le Caucase d'une part, de l'autre les plaines de la Mingrélie, on ne saurait rien rêver de plus grandiose. Le gros des ruines, entouré d'un mur qui court le long de la rivière, se compose d'une haute tour carrée, à plusieurs étages, bâtie en cailloux roulés de l'Ingour et pourvue de passages souterrains, où, selon la tradition, les chefs du pays cachaient jadis leurs trésors. Quand on arrive par terre, on rencontre, à droite de la muraille qui ceint le bas de la tour, une pièce voûtée dont l'entrée forme un arceau en parfait état. Dans la tour même il y a une autre chambre plus grande,

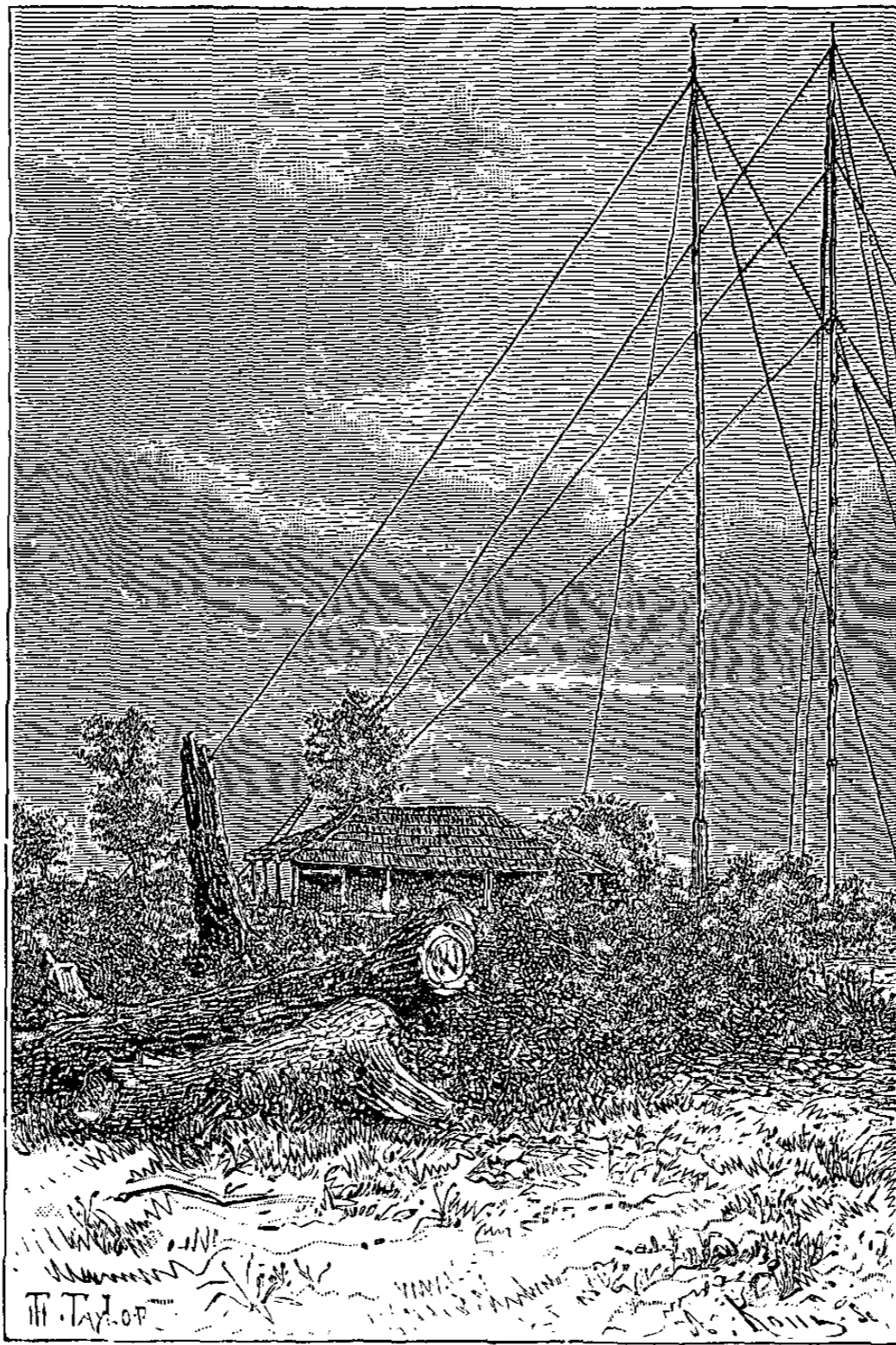
également voûtée, qui paraît avoir servi de chapelle, et d'où l'on accède à l'étage supérieur.

À gauche, du côté du fleuve, vient à la suite du mur d'enceinte un corridor où l'on entre par une porte ogivale, et qui conduisait par des passages souterrains à d'autres forteresses du pays, communiquant de la sorte entre elles. Tous ces ouvrages de défense, tant dans l'Abkasie et le Samourzakan que sur le territoire mingrélien et iméréthien, datent de l'établissement des colonies grecques et génoises au pied du Caucase. Plus tard l'invasion musulmane dut en briser la résistance.

Un autre vieux rempart du christianisme dans ces régions, c'était la citadelle de Satanjio, située sur la montagne du même nom, à quelques verstes d'Otzartzé; on a, dit-on, découvert récemment une commu-

nication secrète entre les deux places.

La végétation autour d'Otzartzé est, comme partout dans le pays, luxuriante; ce ne sont que tapis de fleurs sauvages, arbres à fruits dont la nature seule fait les frais de culture, ceps de vigne entrelaçant leurs puissantes tiges sarmenteuses jusqu'aux plus hautes branches des grands troncs séculaires, chênes, tilleuls, noyers, châtaigniers, qu'a enfantés le sol vigoureux du Caucase. Au-dessous de ce site grandiose, l'Ingour, divisé en plusieurs bras, roule précipiteux sur son lit de rochers, et lorsque, dans les fortes crues, son courant charrie les énormes épaves qu'il a arrachées aux gorges des monts, le grondement des ondes en

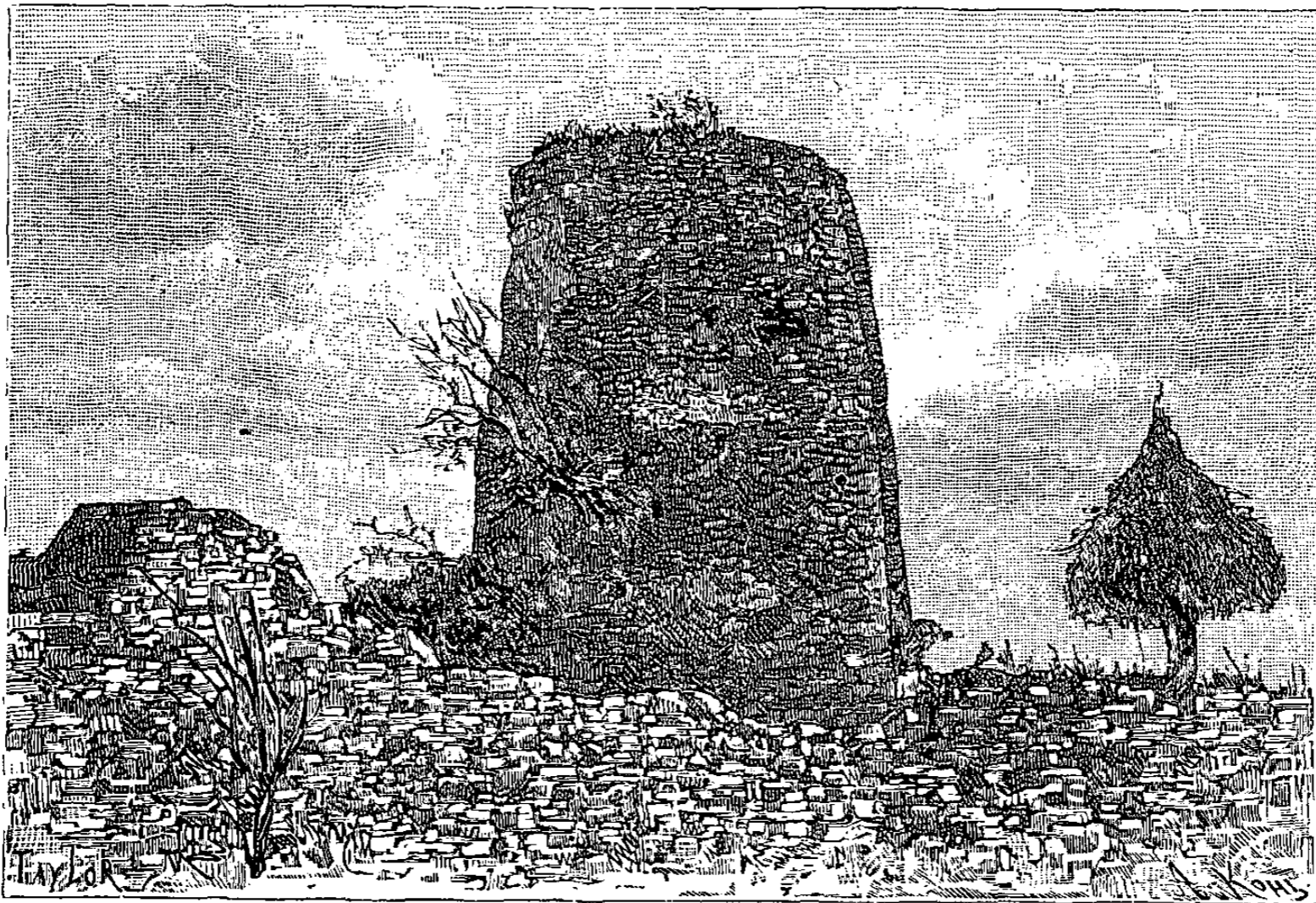


Poteaux du télégraphe indo-britannique, près d'Otzartzé.
Dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

furie ressemble au bruit d'une tempête marine; ce grondement est la terreur du riverain, qui connaît toutes les nuances de la voix du fleuve et ne se trompe jamais sur l'annonce d'un désastre.

Les sommités qui dominent l'impétueux cours d'eau sont en harmonie avec lui : à l'arrière-plan s'élève la chaîne éternellement blanche de neige qui borde le Samourzakan et la Souanéthie; en deçà commence le relief d'Absta Sabéria (pâtis de Sabéria), où le bétail trouve l'été une nourriture toujours abondante. Ce nom de *Sabéria* est celui du district et aussi du village que commande la montagne; le mot, dans la langue locale, signifie « réunion de moines »; de moines, là, il n'y en a cependant pas. Près du fort, enfin, est une ex-station de Cosaques russes; puis, dans le voisinage, un relais de poste desservi par de paisibles miliciens régionaux, lesquels sont tenus de fournir des chevaux

pour le service du gouvernement. Chaque cheval est payé par le loueur à raison de cinq kopecks par verste (le kopeck équivaut à peu près à un sou). Ces miliciens remplissent également les fonctions de facteurs. Leur solde mensuelle est de dix roubles par tête, plus la nourriture. Seuls, parmi la population du Caucase, qui est toujours armée jusqu'aux dents, de sabres, pistolets, revolvers et *kinghals*, ils ont le droit de porter un fusil; c'est ce qui distingue le soldat national du simple citoyen. Chacune des stations postales dont je parle se compose de deux maisonnettes en clayonnage que l'on nomme *patchka*, et qui ressemblent à de grands paniers carrés. Le toit est fait d'herbes sèches, dont la matière se trouve en abondance dans les marécages du pays. L'une de ces cabanes constitue le logis des hommes; l'autre est censée servir d'écurie aux chevaux; mais la vérité est que, nuit et jour, ceux-



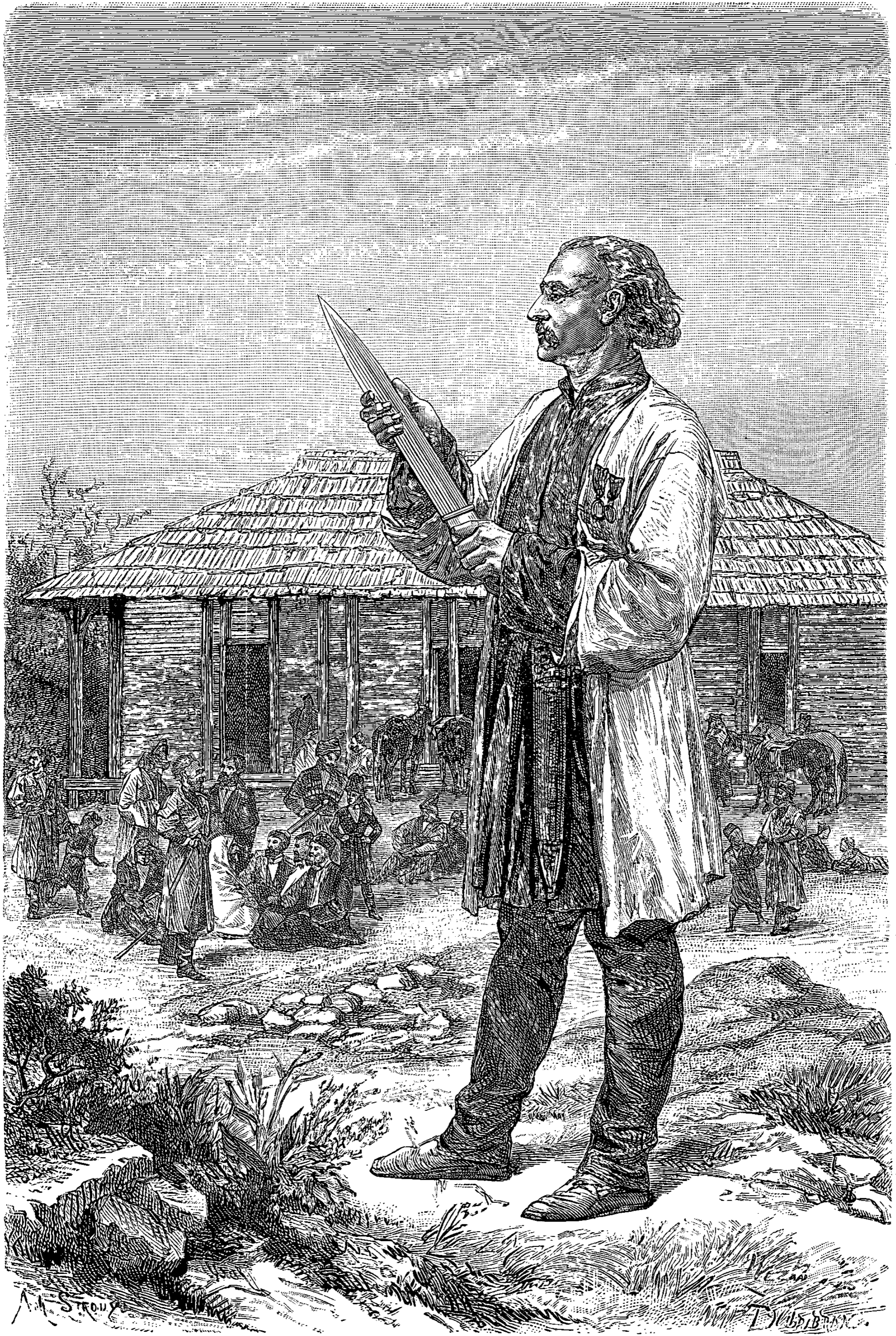
Fort d'Otzartzé (voy. p. 355). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

ci sont aux champs ou dans les forêts voisines; aussi le voyageur qui a besoin de relayer a-t-il soin d'envoyer prévenir à l'avance les gardiens de la station.

La plupart des miliciens appartiennent à la classe de la noblesse, et ce service est même brigué par les princes du pays. Pas grand'chose à faire, un vernis extérieur de soldat, c'est plus qu'il n'en faut pour séduire cette aristocratie caucasienne, qui a la vocation du *farniente* et l'amour des guenilles. Ces glorieux porte-haillons sont aussi chargés de garder les routes, et celles-ci sont, il faut bien le dire, aussi sûres aujourd'hui qu'elles l'étaient peu il y a quelques années.

Au poste d'Otzartzé, outre le personnel de la milice, composé de huit hommes, il y a encore comme habitants un propriétaire de *doukhan* avec sa famille. Un *doukhan* est un établissement tout à fait typique, à la fois hôtel, restaurant, débit de vin, dépôt de co-

mestibles, bref, offrant toutes les ressources d'un buffet populaire; par malheur, le seul aspect des objets multiformes contenus entre les quatre murs odorants de cette cantine suffit à rassasier la faim des moins délicats. Impossible de s'imaginer les prodiges de malpropreté réalisés en ce local fantastique; tous les exemplaires de l'espèce animale, chiens, chats, poules, canards et porcs, y vivent ensemble dans une douce harmonie; elle aurait pu servir de modèle aux riverains qui ont vécu en désunion pendant si longtemps. Une surprise m'était réservée en descendant de la tour d'Otzartzé. Devant le *doukhan* je vis étalé sur le sol un déjeuner à la mode du pays. La pièce de résistance était un gros dindon rôti. Un des nobles de mon escorte s'apprêtait à le découper avec son *kinghal*, dont il essaya la lame. Le galant Samourzakaniote s'était ôté son *bachlik* et me l'offrit en guise de coussin pour m'y asseoir.



Un noble Samourzakaniote essayant son kinghal. — Au fond, le doukhan d'Otzartzé. — Dessin de A. Sirouy, d'après des photographies de Mme Carla Serena et de M. Ermakoff,

Si, d'Otzartzé, on quitte l'Ingour, pour se diriger vers le district et le village de Sabéria, le paysage change aussitôt. La campagne, toute plate, devient plus riante et plus cultivée, sans que le lointain décor du Caucase offre des aspects moins variés. Le maïs croît en abondance dans la plaine. Par-ci, par-là, on voit aussi quelques champs de blé, dont le rendement sert dans les grandes circonstances, telles que les repas de noce ou de deuil, à faire le pain que l'on nomme *lavache*. Quant à la nourriture ordinaire du riche comme du pauvre, c'est la bouillie de farine de maïs, que les Abkases appellent *absouabsta*. Si, au Samourzakan et en Mingrélie, le blé croît encore en quelques endroits, en Abkasia on ne le trouve nulle part. Il n'y a même que peu d'années que la culture du maïs y est devenue générale; auparavant, les grands du pays étaient les seuls dont les terrains produisissent ce genre de céréale, et c'était à eux que devaient s'adresser les gens moins favorisés qui avaient quelque hôte à traiter. En revanche, on consommait de la viande et du vin.

Le village de Sabéria, près duquel se trouvent, sur une hauteur, les débris d'un fort qui faisait autrefois partie du cordon de défense régional, a un air des plus riants. Lors de mon premier voyage, je partis le matin d'Otzartzé, et y arrivai vers midi. J'y fis une halte de trois heures, tant pour le repas que pour la sieste, celle-ci absolument nécessaire à ce moment de la journée et dans ce pays surtout en été. Cette fois-ci je restai plus longtemps à Sabéria. J'y fus encore l'hôte du personnage principal du pays, le prince Surab Tchkotwa, et de sa famille, qui me reçut en ancienne connaissance. Il me conduisit à travers ses immenses champs de maïs et me montra son vaste *magasa* où la récolte est conservée. Il faut une échelle pour atteindre cette grange, construite à une certaine élévation du sol, pour la préserver de l'humidité.

Tous les jours le cuisinier y prend la quantité voulue pour la bouillie usitée. Il va sans dire que l'étranger, qui ne connaît ni les chemins ni la langue, ne saurait s'aventurer seul en ces régions non civilisées; il a donc son guide, officiel ou gracieux, qui l'annonce d'avance aux lieux de halte ou de gîte choisis, et comme les devoirs de l'hospitalité sont également sacrés au Caucase pour le pauvre et pour le riche, à n'importe quel seuil qu'il se présente, l'arrivant est d'un accueil cordial.

Malgré cet accueil, j'eus souvent à refouler mes préjugés en matière de propreté et de délicatesse; j'eus à me faire une raison et à ne point reculer épouvantée, quand, par manière de prélude au repas, je vis s'avancer un indigène aux pieds nus, vêtu de haillons dégoûtants, qui me tendit, en guise de bassin, une soucoupe de métal armoriée de crasse et de vert-de-gris. Rien ne me força d'ailleurs d'accepter le contact avec ce vase fantastique offert par cet étrange valet de chambre. Lorsque un second indigène qui suit le premier, et lui ressemble fidèlement, verse sur les

maines de chaque convive quelques gouttes d'eau d'une cruche de fer toute noircie, tandis que son compagnon tient la soucoupe susnommée, rien ne m'obligea non plus à faire litière de tous mes scrupules et à toucher l'essuie-main de famille qui me fut insidieusement présenté; je pus, à cet étendard maculé, substituer mon propre mouchoir de poche, objet dont nul, autour de moi, n'a jamais soupçonné l'usage.

Ces préliminaires une fois accomplis, on s'assied à une table de bois oblongue où sont étalées des portions de maïs renforcées d'autant de portions de viande, dont l'énorme calibre atteste en même temps et la libéralité de l'amphitryon et le robuste appétit des convives. A ce plat de résistance se joint un ragoût d'agneau ou de poulet, et le complément de ce menu local, qui ne varie jamais, est un gâteau de farine de maïs mélangé de fromage de buffle (*gatschapouri*) et d'un lait aigre de même provenance qu'on appelle *martsveni*. Les doigts sont les uniques instruments de préhension des mangeurs, qui, à l'aide du couteau à fine lame, pièce constituante de l'arsenal portatif de chaque indigène, dépècent si bien le moindre os charnu qu'il n'en demeure que le squelette desséché. Un seul bocal sert pour tous, rempli sans cesse par l'échanson (*arve-itawé*), qui fait le tour de la table; le vin, quelque quantité qu'en boivent les gens du pays, produit une animation sans ivresse. Le repas se clôt comme il s'est ouvert, par l'apparition des mêmes engins d'ablution, un peu plus sales encore que devant, cela va sans dire.

La présence de convives étrangers, même s'il y a des dames parmi eux, a pour effet d'éloigner les femmes; les hommes seuls prennent place à la table. L'étiquette interdit également aux personnes du sexe de s'asseoir devant les visiteurs ou les visiteuses. Quant au maître de la maison, tout le temps que dure le repas, il reste debout, servant ses hôtes.

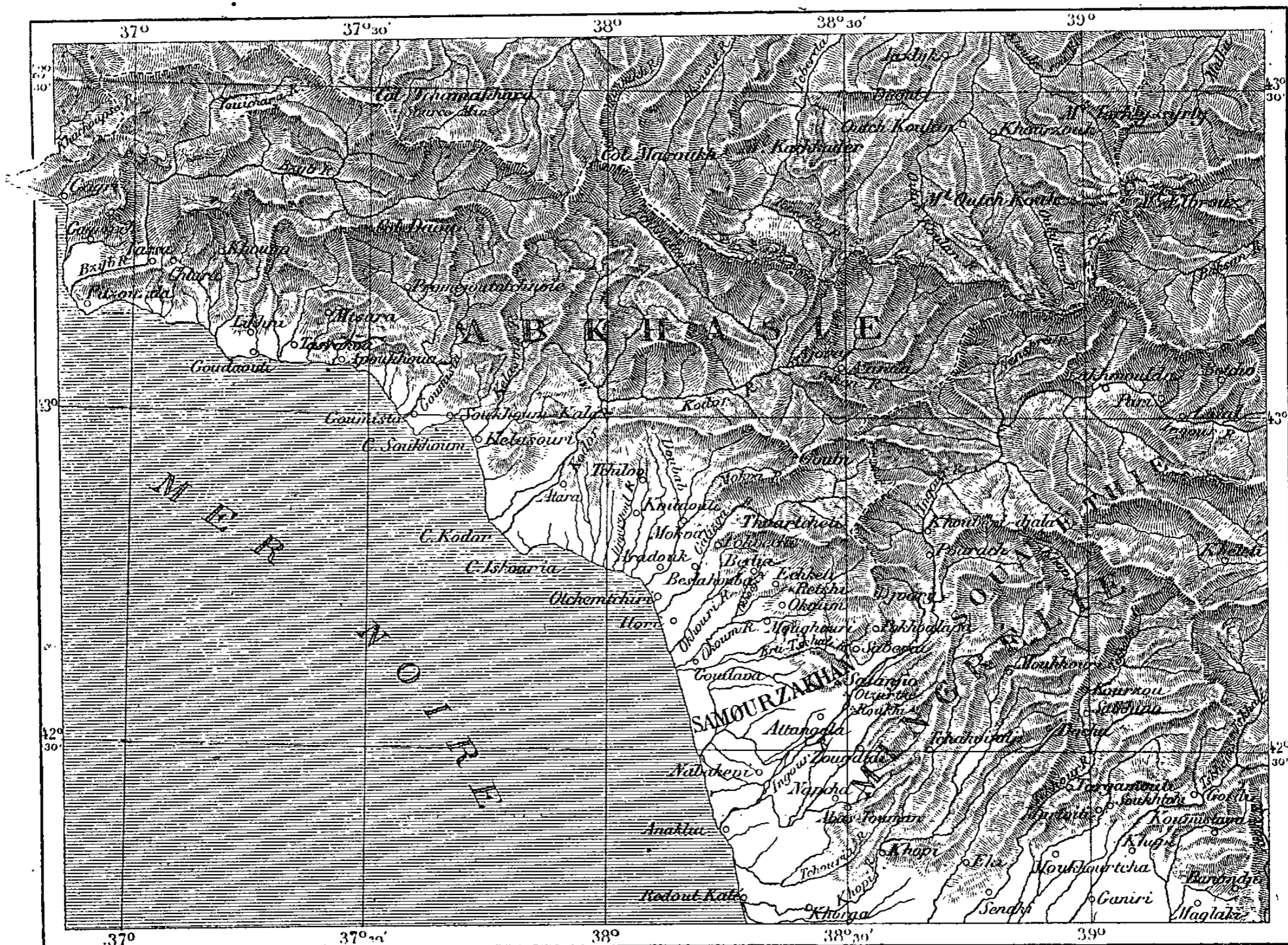
Comme tous les Orientaux, les Caucasiens se mettent fort en frais de compliments pour les étrangers. Lorsque ceux-ci quittent la demeure où ils viennent de recevoir l'hospitalité, le chef de la famille les remercie en termes pompeux d'avoir bien voulu s'arrêter sous son toit; on dirait qu'ici l'obligé est celui qui rend le service.

Au delà du village de Sabéria, le paysage change encore: aux plaines succèdent des montagnes boisées, dont certains aspects rappellent le pittoresque et sauvage district de Styrie (Autriche) qui avoisine le célèbre lieu de pèlerinage de Maria-Zell. Des bois touffus conduisent à de vastes et hautes futaies: chênes, tilleuls, platanes et noyers forment là un magnifique dôme de verdure, sorte de salle de concert sans cesse résonnante, où le rossignol et la fauvette déploient surtout leurs notes harmonieuses. Et le peuple ailé des chanteurs peut moduler éternellement son hymne joyeux à la nature, sans craindre que l'homme vienne troubler ses accords en y mêlant les détonations

de ses armes meurtrières. On ne chasse pas la gent emplumée dans ce pays, et j'ai dit qu'en dehors des miliciens personne n'a le droit de porter un fusil. L'ancienne chasse au faucon tombe en désuétude, au grand contentement des petits oiseaux. On continue cependant de dresser le rapace volatile, surtout parmi les tribus montagnardes; mais, somme toute, bien que les forêts et les cours d'eau de la contrée abondent en gibier de toute espèce, l'indigène ne songe pas à les exploiter: le maïs répond à tous ses besoins en fait de nourriture.

Ce qui importe pour le voyageur, dans ces parages

partout coupés de rivières impétueuses et profondes, c'est d'être un nageur expérimenté et agile. Un détail dira tout: l'Erti-Tskhali par exemple, qui prend sa source dans la montagne de Gralaïa, près de Sabéria, et se jette dans la mer Noire non loin du village de Goudava, doit être franchi sept fois à gué, sur une distance de quinze verstes, depuis ledit bourg de Sabéria jusqu'à celui de Tschiri, où se trouve la limite du territoire. De ponts, il n'en existe pas; si l'onde grossit, hommes et bêtes ont souvent à se débattre contre le courant, et l'on compte ainsi plus d'une victime, dont la mort parfois reste longtemps igno-



Gravé par Erhard.

rée. Que de fois le courage m'a manqué en traversant à cheval ces grands fleuves!

Les villages, au Samourzakan, ne forment point de groupes; les maisons sont éparées comme en Mingrécie, en Iméréthie, en Gourie, et entourées de champs de maïs. Seulement, au lieu d'être en bois, comme beaucoup d'entre elles dans les pays précités, elles sont faites d'un tressage qui rappelle nos ouvrages de vannerie. Autrefois toutes étaient ainsi; ce fut le dernier suzerain de la contrée qui, désireux d'y introduire quelques nouveautés civilisatrices, fit bâtir un village où les habitations étaient de bois, et qui fut appelé *Akwaski*, dénomination appliquée par la suite à toute

maison du même genre. Celle-ci consiste en un agencement de quatre parois formant un carré, avec une toiture en pente, faite de plantes et de feuilles séchées au soleil; point de fenêtre: une entrée basse éclaire l'habitable; un trou dans le toit renouvelle l'air et sert de cheminée; le foyer est une pierre au-dessus de laquelle pend, à une crémaillère en fer, la marmite à cuire le maïs, qui est l'unique ustensile du ménage. Des bancs de bois grossiers où l'on étend, la nuit, des matelas très primitifs faits par les femmes, servent de couche à toute la famille. Parfois enfin l'auvent de la toiture, soutenu par des piliers de bois, dessine une véranda composant une pièce supplémentaire.

A Tschiri, il y a peu d'habitations de cette espèce. En revanche, la nature y est d'une exubérance tout en harmonie avec le train de vie primitif des gens. C'est un mouvement de germination continu. A peine un arbre est-il abattu, qu'une poussée de jeune et frais feuillage recouvre son tronc. L'Okoum forme la limite des terrains appartenant au village. Son lit, fait d'énormes pierres que le courant torrentueux a charriées des montagnes, tantôt a l'aspect d'une rue, tantôt figure diverses fantaisies architecturales, dues à l'entassement capricieux des blocs. Cette rivière est un affluent de l'Erti-Tskhali, qu'elle rejoint à trois cents mètres environ en deçà de la mer Noire; l'embouchure est près du village de Gondava. Sur la berge samourzakaniote de l'Okoum est le bourg du même nom, chef-lieu administratif du district, sis à un endroit où le cours d'eau décrit un charmant méandre

En quittant Sabéria je fus accompagnée par le fils de mon hôte jusqu'à la limite de ses terrains, où m'attendait le *starchina* (maire) du bourg voisin, Tschiri, où j'arrivai à la tombée de la nuit. Un personnage important, réclamant l'honneur de m'offrir l'hospitalité, m'attendait au seuil de sa hutte. Je le distinguai de son entourage par une gigantesque épaulette dont il avait orné ses guenilles. J'appris qu'il l'avait gagnée pendant la dernière insurrection en Abkasie, lorsqu'il commandait un corps de miliciens. Ce paysan gentilhomme m'amusa fort. « Je suis Junker Lakerbey, me dit-il en mauvais russe, saluez en moi le prince du pays. » Le lendemain je le vis épluchant du maïs : il portait toujours son épaulette. Il fut fort flatté lorsque je lui demandai de poser avec son épaulette, mais il remua, et ce signe honorifique n'apparut point sur son portrait.

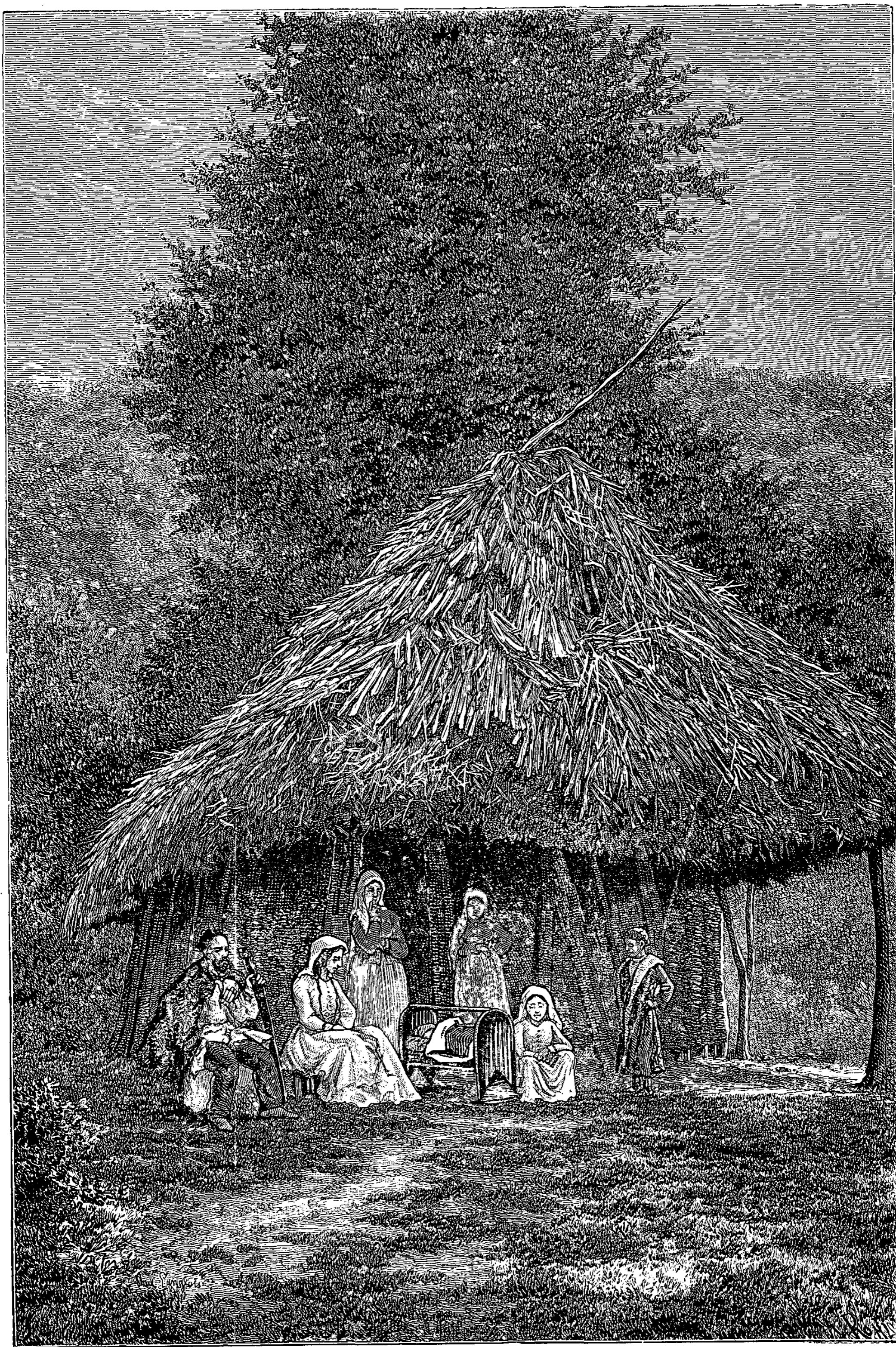


Le magasa à Sabéria (voy. p. 358). — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

Beaucoup d'usages rappellent, en ces parages caucasiens, des coutumes populaires de l'Italie; il est à présumer que leur introduction date du passage des Génois dans le pays. Il en est de même de certaines superstitions que l'on retrouve également en Italie, surtout dans les provinces du midi. Telle est, par exemple, la croyance au *jettatore*, esprit doué du mauvais œil, qu'au Samourzakan et en Abkasie on désigne par le mot *rapapi*. L'idée générale est que ce *rapapi*, qui habite en un lieu mystérieux nommé *Tabachona*, a sur terre ses affiliés et adeptes, les *mazaquali*, comme on les appelle.

Chaque année, le 14 août, la troupe malfaisante tient des assises plénières chez son chef. Dès la veille au soir, chaque génie se rend, par les airs, à l'autre en question, qui porté sur un loup, qui sur un chat sauvage, qui voguant dans un pot de fer ou une grande marmite : cortège sinistre et tumultueux

qui fait, en volant, un horrible vacarme. Et, à chaque visite, la bande apporte au *rapapi* un cœur humain : c'est le but de cette assemblée solennelle. Une année durant, les *mazaquali* restent sur terre, à la recherche de l'objet convoité. La croyance est qu'un être de cette sorte peut arracher le cœur à un homme endormi, et le remplacer par un chiffon ou un morceau d'étoffe de *bourka* (en abkase, *opa*). Doué d'une force extraordinaire, le *rapapi* serait capable d'anéantir toute la population du pays, si Dieu, pour l'empêcher d'abuser de sa force, ne le tenait enchaîné à un picu de fer fiché dans la terre. Tout *mazaquali* qui paraît les mains vides à l'assemblée de la *Tabachona* voit le *rapapi* brandir sur lui le lourd marteau dont il est armé; mais, à ce moment, un petit oiseau à longue penne caudale nommé *senitika* vient se poser sur le picu; le *rapapi*, qui veut l'attraper, détourne sur lui le mouvement de son bras, et, au lieu de l'atteindre,



Une habitation dans le Samourzakan (voy. p. 359). — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie de M. Ermakoff.

frappe sur le pieu, qu'il enfonce ainsi chaque fois plus avant dans le sol où il est enraciné.

Le *senitika* est vénéré par les croyants comme un animal divin. Le soir où a lieu la chevauchée aérienne des *mazaquali* vers l'autel du maître, le peuple superstitieux va cueillir du maïs et des tiges, on allume de grands feux. Chacun doit sauter trois fois par-dessus la flambée, qui a pour but de brûler les ailes aux mauvais démons voyageant par l'espace, et d'arrêter ainsi leur course vers la *Tabachona*. Pendant toute cette nuit du 13 au 14 août, la population entière reste debout, chantant et dansant. On veille avec soin à ce que personne ne s'endorme tant que durent les ténèbres, de crainte que les *mazaquali* n'en profitent pour filouter le cœur des imprudents surpris sans défense. De plus, chaque chef de famille tire des coups de feu, en répétant : « Que cette balle touche le méchant génie, afin qu'il ne puisse me nuire ! » Devant toutes les habitations sont plantées des croix de bois, emblèmes redoutés particulièrement du *rapapi* et de ses affidés.

Le maintien du régime militaire en *Abkasia* n'est pas de nature à y favoriser le progrès matériel et moral. Un chef unique, revêtu de la plénitude des pouvoirs, y commande à son gré, et devant les moindres caprices de ce dictateur chacun est obligé de s'incliner. La vie et les biens de tous sont littéralement dans la main de ce personnage, qui n'est pas toujours un homme juste et intègre, et contre les iniquités duquel nul n'a de recours; la moindre plainte formulée contre lui prend tout de suite couleur de rébellion, et il suffit d'un mot de sa bouche pour que le téméraire aille en Sibérie. Souvent il a soin d'étouffer et d'intercepter toutes les doléances, avant qu'elles arrivent à celui qui aurait intérêt à les connaître, et qui, les connaissant, voudrait sans doute rendre justice aux malheureux qu'un seul opprime.

Il est triste en effet de songer que ce territoire *abkase*, si généreusement doté de la nature, demeure à la merci d'un despote, qui en exprime toute la substance et le suc, et se partage avec ses créatures la jouissance des plus beaux domaines. La région ne possède point de routes; mais on trouve bien le moyen d'en tracer quand il s'agit d'accéder aux propriétés appartenant à ce chef. Le général *Hyman*, un des gouverneurs précédents, homme probe, vénéré dans le pays, avait recueilli une somme d'argent pour l'établissement d'un chemin d'accès vers les carrières de pierres de taille du district. Qu'a fait son successeur? Il a tout bonnement employé les fonds à la création d'une chaussée menant à sa villa-résidence des environs de *Soukhoum-Kalé*. Bref, l'*Abkasia* est comme un bien-fonds qu'il exploite à son profit personnel, sans se soucier des intérêts généraux qui lui sont tout spécialement confiés¹.

1. Le général *Krafchankof*, celui même qui ne défendit point *Soukhoum-Kalé*, dont prirent possession les Turcs pendant la dernière guerre et qui fit tant de tort à l'*Abkasia*.

Malgré tout, cette splendide contrée, qui depuis des siècles demeure presque inculte, voit poindre devant elle un avenir meilleur. On s'était occupé en 1876 d'opérer le partage des terres entre les habitants, qui de simples défricheurs de la glèbe deviendront de la sorte propriétaires : grande révolution dans un pays où, depuis l'avènement de la dynastie des *Sherwachidzé*, nul particulier n'a jamais possédé un pouce du sol, les princes régnants s'étant réservé la disposition exclusive des terrains.

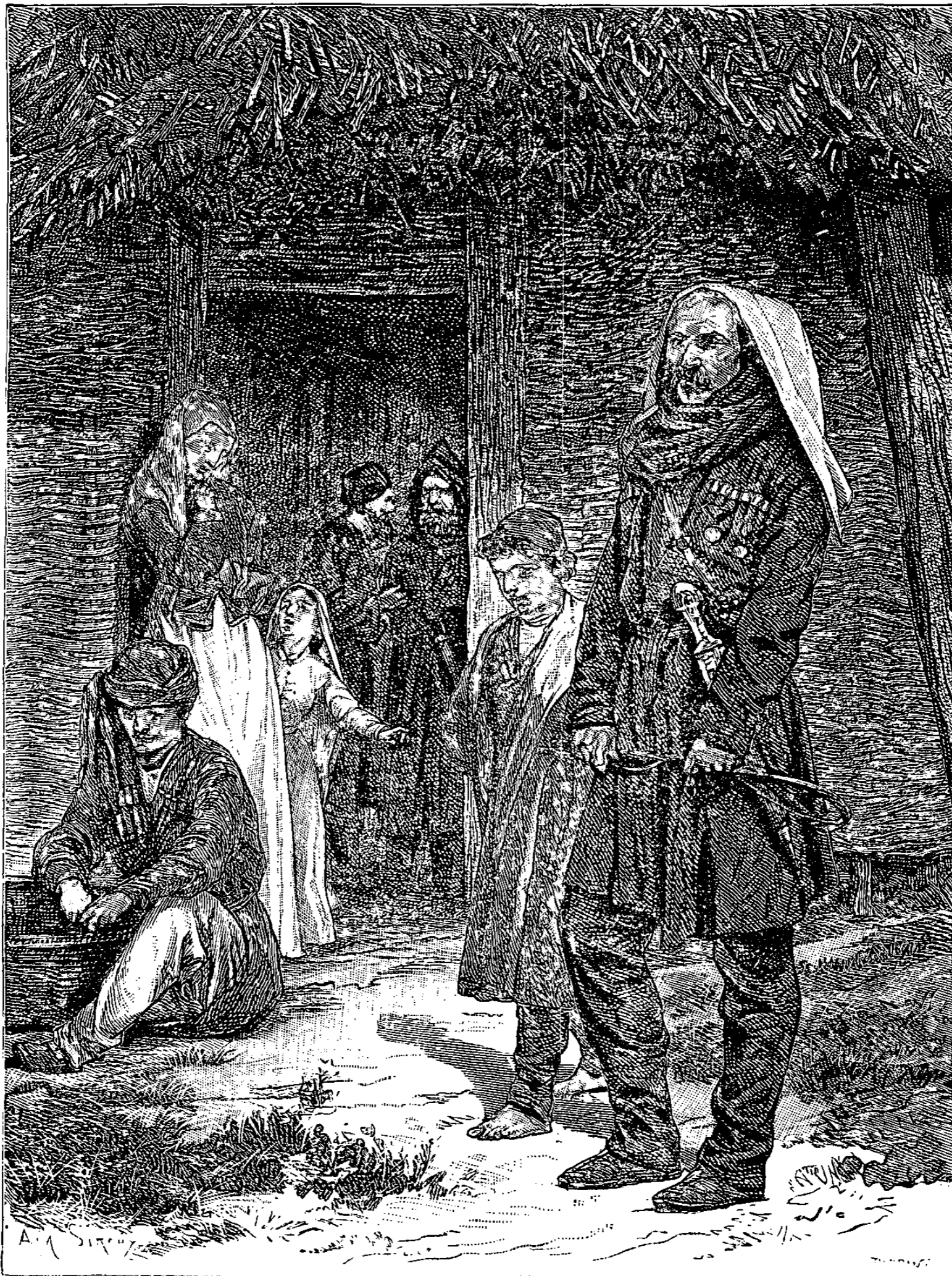
Cette famille des *Sherwachidzé* est originaire de la Perse. Le premier du nom vint dans l'*Abkasia* en qualité de gouverneur, lorsque le roi *Alexandre I^{er}* fit le partage de la Géorgie entre ses trois fils (1440-1442). Les *Abkases* lui donnèrent le titre d'*ahu*, qui, en leur langue, signifie chef. Quant à l'étymologie de *Sherwachidzé*, elle se retrouve dans *Shirwan*. Ce premier gouverneur étant de la province perse de *Shirwan*, alors soumise à la Géorgie, il a suffi de l'addition du suffixe *chidzé*, qui veut dire *fils, descendant*, pour créer ce mot de *Sherwa-chidzé*.

Mais revenons à la question des terres. Gouvernés despotiquement, et sous le régime féodal, les *Abkases*, je le répète, n'avaient aucun droit de propriété sur le sol. Du jour au lendemain, le bon plaisir du prince pouvait les exclure du champ où ils avaient mis leur peine et leur sueur. Lors de l'annexion à la Russie, en 1864, les terrains cultivés furent laissés aux mains des exploitants qui s'en trouvaient être les détenteurs, et, quant à ceux qui étaient en friche, on les confisqua provisoirement, pour en faire plus tard la répartition entre les habitants du pays : c'est à cette répartition qu'on procède actuellement. La mesure aura premièrement pour effet de supprimer les disputes incessantes qu'amène entre *Abkasiens* la revendication de tel ou tel morceau de territoire sans maître légal; elle enrichira en outre singulièrement la contrée, par la mise en valeur de riches et innombrables biens-fonds restés jusqu'ici improductifs. Sans doute, la commission agraire chargée du partage ne se montrera pas tout à fait impeccable; n'ayant point de critérium infaillible, elle agira un peu à sa guise, favorisant l'un au détriment de l'autre; somme toute, néanmoins, restera ce fait énorme que chacun désormais sera propriétaire, dans une mesure plus ou moins étendue. Les nobles auront une part proportionnée aux titres et décorations de chacun, au nombre des serfs affranchis de chaque domaine. Les descendants de l'ex-famille régnante seront confirmés, sans débat, dans la possession des terres qu'ils déterminent; puis les limites de chaque commune seront arrêtées définitivement, et les princes et nobles du pays assimilés à l'aristocratie du reste de l'empire.

Sous le régime féodal, la population de l'*Abkasia* formait des catégories multiples. Il y avait d'abord, dans la noblesse, plusieurs classes différentes : la première était constituée par le prince régnant, par sa femme, ses fils et ses filles; la seconde se composait des personnes alliées à la famille de l'*ahu*, qui avait

sur elles un droit de vie et de mort; la troisième comprenait d'autres familles princières, et la quatrième les simples nobles. Entre cette aristocratie et le peuple se plaçait une classe intermédiaire, les *chinakma*, sorte de milice qui devait toujours se tenir prête et armée. Les gens du commun enfin s'échelonnaient eux-mêmes en catégories : en tête, les *anghaïvé* ou laboureurs, libres de disposer de leur temps, sauf lors

des semailles et de la récolte, et pouvant changer de maître; au second rang, les *akhouyou*, serfs mariés, qui, sur les six jours ouvrables de la semaine, en devaient trois au seigneur; c'étaient eux qui pressaient le vin, et c'étaient les laboureurs qui le transportaient; au-dessous enfin, étaient les *agkachal*, purs esclaves, moins considérés que des animaux. C'étaient souvent des prisonniers faits à la guerre. Jusqu'à l'âge



Intérieur du noble Samourzakaniote Junker Lakerbey (voy. p. 360). — Dessin de A. Sirouy, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

de quinze ans, les esclaves achetés portaient ce nom d'*agkachal*; une fois mariés, — c'était le maître qui était obligé de leur acheter, suivant le sexe, un mari ou une femme, — ils montaient d'un échelon, devenaient des *akouyou*, et alors seulement ils étaient aptes à posséder¹.

1. Les mots abkases sont écrits ici d'après leur son, car la langue n'a point d'écriture.

Depuis 1871, ces paysans affranchis sont égaux entre eux; néanmoins ils ne paraissent pas avoir grande conscience du changement accompli dans leur sort; ils sont demeurés humbles et craintifs, comme au temps de leur servage. Le partage des terres entre eux comme entre les nobles doit se faire d'après leur ancien titre. Tandis que chaque famille princière recevra de cent à deux cent cinquante *déciatines* (cette me-

sure équivalait à un peu plus d'un hectare), que chaque famille noble en aura de vingt-cinq à cent cinquante, on assignera à chaque famille d'*anghaivé* de dix à douze déciatines, et à chaque *agkachal* individuellement de trois à cinq déciatines. La raison pour laquelle ces derniers sont mieux traités que les laboureurs, c'est que ceux-ci, qui exploitaient le sol, ont pu tirer profit de leur labeur, au lieu que les esclaves purs n'avaient droit à rien et n'ont rien pu mettre de côté.

Après la dernière guerre, un nouveau partage des terres a eu lieu par suite de ce qui avait été abandonné par les Abkases qui ont quitté le pays. La pauvreté qui règne actuellement là est due à l'abandon de ces terres qui ne rapportent encore rien.

De tous les districts transcaucasiens, c'est l'Abkasie, faisons-le remarquer, qui sera le plus tard entrée en jouissance des bienfaits de la liberté individuelle; cela tient à ce que le dernier *ahv* vassalisé par la Russie, ayant obtenu l'autorisation de continuer à administrer le pays, il ne fut naturellement rien changé par lui au système en vigueur depuis quatre siècles. De là l'incroyable sauvagerie que présente encore la contrée. L'Abkase, je l'ai dit, n'a pas de langue écrite; son idiome, incompréhensible à ses voisins les plus proches (au Samourzakan on parle mingrélien), n'est qu'un ensemble de sons gutturaux ou sifflants, un patois composé de très peu de mots, en rapport avec l'extrême pauvreté d'idées et de besoins de ce peuple resté à demi primitif¹. Les expressions lui font défaut, même pour désigner les choses les plus simples. L'Abkase ne comprend ni la division du temps, ni celle des saisons; le jour, pour lui, commence lorsque le soleil se lève, et finit lorsqu'il se couche. Il distingue l'hiver de l'été, mais non le printemps de l'automne. Bref, l'appoint de la noblesse régionale que l'Abkasie promet d'apporter à l'ensemble de l'aristocratie russe ne formera pas une phalange très distinguée dans cette élite sociale de l'empire. Un seigneur abkase constitue une individualité toute à part, dont il est malaisé de se faire une idée, même quand on est déjà familier avec le milieu d'incurie, d'ignorance et de malpropreté où vit cet être phénoménal. Notez que cette caste privilégiée du terrain ne possède ni parchemins ni diplômes; ses titres sont tout simplement inscrits dans la tradition orale du pays, de sorte que, à maintes reprises, pendant le travail de la commission ci-dessus mentionnée, ces princes en guenilles et ces nobles couverts de haillons ont dû, pour faire reconnaître leurs droits, recourir à ce registre vivant qui est la mémoire du peuple : *Vox populi, vox Dei!*

Que si l'on compare entre elles ces trois provinces limitrophes l'une de l'autre, la Mingrélie, le Samourzakan, l'Abkasie, on peut dire que leur civilisation respective est au même degré d'avancement que la culture des monts qui les environnent. La Mingrélie,

1. On a tenté, mais en vain, de former des lettres qui répondent à ces sons sifflants.

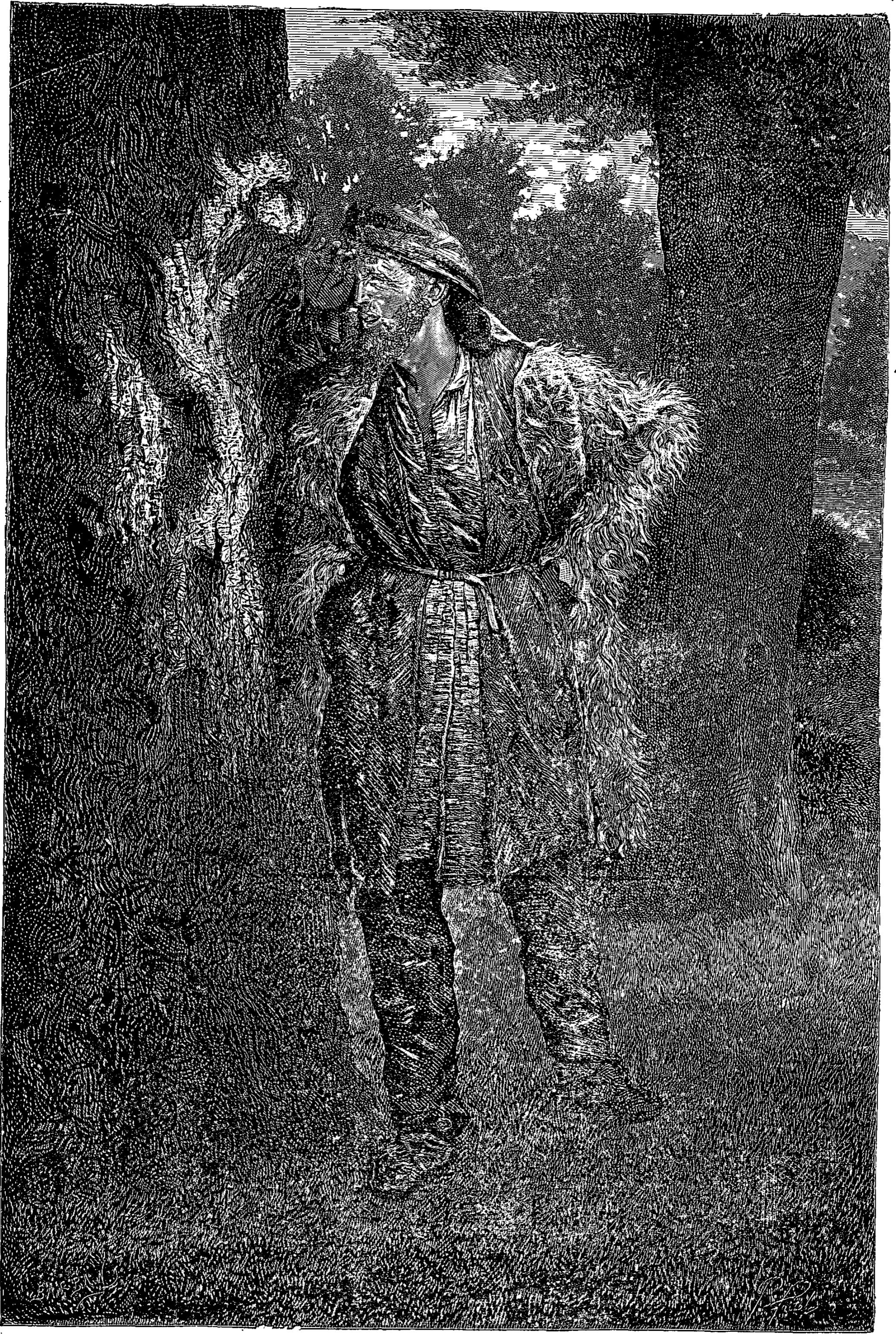
qui, socialement, marche en tête, a des hauteurs boisées et mises en valeur; le Samourzakan, déjà plus arriéré, présente un relief à moitié sauvage; l'Abkasie enfin, demeurée presque à l'état primitif, n'a qu'un écheveau de montagnes incultes, que n'a pas encore touchées la main de l'homme.

Bien que plus fruste de caractère et de type que le Mingrélien, qui, occupant une région plus ouverte, s'est trouvé en contact avec les gens des contrées voisines, le montagnard du Samourzakan se rapproche cependant plus de l'habitant de l'ancienne Colchide que de l'Abkase. J'ai dit que sa langue était le mingrélien, patois qui dérive du géorgien et s'écrit avec le même alphabet. De plus, l'un et l'autre peuple sont chrétiens orthodoxes, tandis que la religion de l'Abkase est un mélange des deux croyances qui ont tour à tour dominé dans le pays, le mahométisme et le christianisme.

Peu religieux néanmoins au fond, et n'ayant point le sens du culte, le Samourzakaniote ne va que rarement à l'église. Le riant village d'Okoum, sur la rivière du même nom, est le chef-lieu de la province. En 1876, au mois de mai, la localité comptait une population de trois mille âmes environ, composée en majorité de princes et de nobles, tous possesseurs de terrains magnifiques, que, malheureusement, ils ne savent pas exploiter. Du maïs, un peu de blé çà et là, voilà, je le répète, l'unique production de ce sol admirablement arrosé, du sein duquel une culture entendue ferait jaillir d'incalculables richesses. Quant aux paysans de la région, leur avoir consiste en bétail, et, en voyant paître leurs troupeaux, on se rappelle ces pasteurs bibliques, dont ils ont du reste à peu près les allures. Les chèvres et les moutons sont l'objet d'une surveillance attentive et constante, tandis que les vaches, les chevaux, les buffles errent en liberté: de là ces vols fréquents et faciles, entraînant d'ailleurs réciprocité, dont j'ai eu déjà occasion de parler.

Superstitieux à l'excès et sans cesse heurtés par la crainte du « mauvais œil », les bergers se livrent à toutes sortes de pratiques réputées souveraines parmi eux. C'est ainsi que, lorsqu'ils conduisent leurs bêtes à la mer, afin de leur faire lécher du sel, ils commencent par boire eux-mêmes à l'onde salée. S'ils vendent un animal, ils ont soin de lui arracher quelques poils, talisman destiné à préserver le reste du troupeau de tout mal. L'argent n'est pas en usage chez eux; ils procèdent par échange, troquant une certaine quantité de lait aigre contre une poule, tant de cochons contre un vêtement dont les femmes ont filé et tissé l'étoffe.

Paresseux et flâneur en somme, le Samourzakaniote, comme ses deux voisins, le Mingrélien et l'Abkase, est un voleur de chevaux émérite: cette passion est la plaie et la rage du pays. Aussi le gouvernement, pour en venir à bout, a-t-il imaginé d'édicter une peine qui, pour ces montagnards, est terrible, celle de l'internement en Russie. Rien qu'à l'idée de vivre éloigné de sa famille, dans un gouvernement de l'in-



Noble Samourzakaniote voleur de chevaux. — Dessin de P. Fritel, d'après une photographie de M. Ermakoff.

térieur, sous l'œil de la police, parmi ces Russes dont il a peur, l'indigène sent le cœur lui manquer. Ces espèces de colonies pénitenciaires sont peuplées de princes et de nobles, cette classe de la société étant celle qui fournit le plus de délinquants dans l'ordre de larcin précité. Si l'interné a de quoi vivre, il pourvoit lui-même à ses besoins; sinon, l'État se charge de le nourrir, sans lui imposer d'ailleurs nul travail.

Pour beaucoup de Samourzakaniotes ainsi transplantés, ce séjour forcé en Russie amène une sorte de dégrossissement; c'est comme une initiation première, où ils prennent des notions élémentaires de civilisation. Quelques-uns, mais c'est le petit nombre, s'accommode si bien de leur exil, qu'une fois de retour dans leurs montagnes ils n'ont rien de plus pressé que de récidiver, à seule fin de se faire envoyer de

nouveau dans ce lointain district qu'ils redoutaient, avant de le connaître, presque à l'égal de la Sibérie.

Le Samourzakan, pour une population de vingt-quatre mille âmes environ, possédait en 1876 cinq écoles de garçons, avec autant de maisons-annexes où logent les enfants dont les familles n'habitent pas la localité. D'écoles de filles, il n'y en a pas encore, ni au Samourzakan ni en Abkassie, sauf à Soukhoun-Kalé. L'école d'Okoum était alors fréquentée par soixante-seize élèves; la pension y attenante, bâtie aux frais de la population des environs, peut en abriter quarante. Cet asile, indispensable dans une contrée où le mauvais état des routes et le grossissement des rivières entravent souvent la fréquentation des écoles, est destiné aux enfants les plus pauvres, et entretenu par des contributions volontaires, dont la quote-part est fixée pour chacun : autant de preuves que le prix de l'in-



École d'Okoum. — Dessin de A. Ferdinandus, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

struction et ses vertus régénératrices sont vivement appréciés par les gens du pays.

Dans l'école d'Okoum, qui date de trente ans, et qui était parfaitement dirigée, le programme était aussi complet qu'il peut l'être en un village aussi éloigné de tout centre : lecture, écriture, arithmétique, géométrie élémentaire, dessin, géographie, histoire sainte, dictées, compositions bibliques, voilà les diverses branches enseignées en langue russe par deux maîtres, un Samourzakaniote élevé à Tiflis et un Russe. Un prêtre géorgien donne l'instruction religieuse et explique l'évangile en géorgien. Il y a en outre des cours de chant et des exercices de gymnastique. Chaque matin, après la prière, on fait l'appel des écoliers, et les parents dont les enfants manquent sans raison valable sont passibles d'une amende de dix kopecks au profit de la caisse scolaire. Lors de ma première visite, on fit chanter aux élèves l'ode de Pouchkine à

l'Empereur, ainsi que plusieurs chansons mingréliennes et géorgiennes; mais les chœurs, je dois le dire, manquaient absolument d'harmonie; le sens musical semble faire défaut à ce peuple.

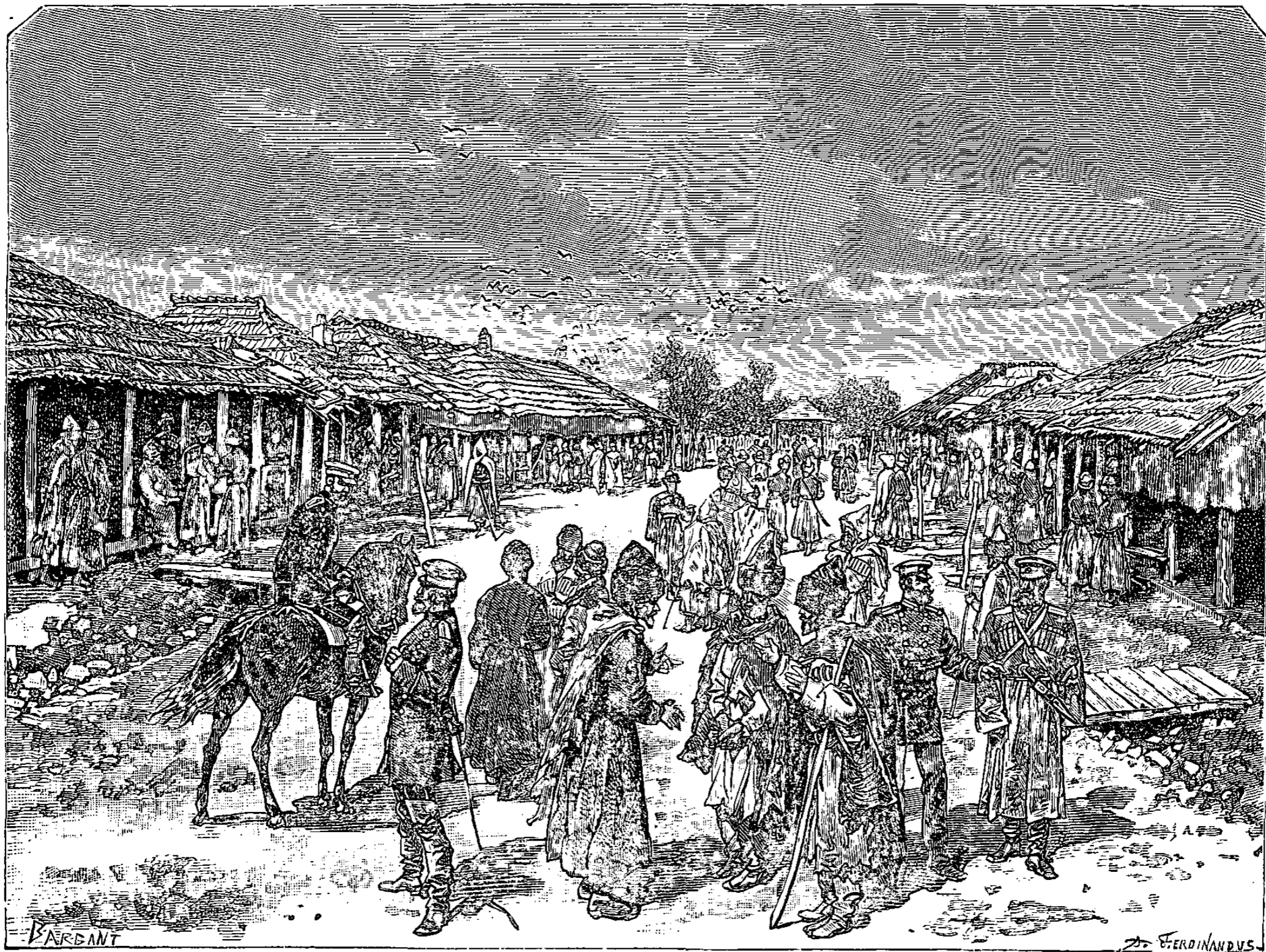
De l'école d'Okoum, où l'enseignement est gratuit, les élèves passent d'ordinaire à celle de Soukhoun, puis, de là, à Stavropol, à moins qu'ils n'aillent finir leurs études dans quelque gymnase de Russie.

Okoum possède aussi une jolie église, desservie par deux prêtres, l'un russe, l'autre géorgien; celui-ci est le chef des églises du Samourzakan, toutes fondées, ainsi que les écoles, par une société qui siège à Tiflis. La bourgade a également un bazar, où la plupart des boutiquiers sont des Mingréliens. Les Samourzakaniotes n'exercent aucun métier : le boulanger, le serrurier de la localité sont des Grecs. Les Turcs ne peuvent s'y établir, mais ils sont tolérés en Abkassie, à Soukhoun, à Ochemchiri, à Goudaouti et dans le

district de Pitzounda. Chaque famille du Samourzakan, quel que soit le nombre de ses membres, paye deux roubles par an de contributions au gouvernement. La conscription n'a pas encore été établie, mais en cas de guerre chacun est soldat. La milice locale est connue pour sa bravoure : elle en a donné des preuves en mainte circonstance, et notamment lors de la rébellion du Dal (1840), contrée voisine de la Circassie, à environ soixante verstes de Soukhoun-Kalé; elle a même été, à cette occasion, gratifiée par l'empereur d'un drapeau en soie rouge, portant l'image de saint Georges terrassant le démon, avec une double inscrip-

tion, en langue russe et en géorgien relatant l'origine du cadeau. Il est question de former au Samourzakan un régiment de milice irrégulière, à l'instar de ce qui existe à Koutaïs et au Daghestan.

Okoum est une création de la Russie. Les chefs régionaux, de la famille des Sherwachidzé, résidaient à Nabakevi, au bord de l'Ingour, entre Oztartzé et l'endroit où le fleuve a son embouchure. La bourgade occupe un site pittoresque : d'un côté s'étend une plaine qui aboutit à la mer Noire, éloignée de vingt-cinq verstes environ; des trois autres côtés s'élèvent des montagnes très boisées; sur l'une d'elles croît en



Bazar d'Okoum. — Dessin de A. Ferdinandus, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

abondance l'espèce de graminé dont on se sert pour couvrir les habitations, et que l'on vient chercher là de toutes parts. Non loin de cette même hauteur sont les ruines d'une forteresse appelée Retchi.

Okoum a subi de tristes changements depuis la dernière guerre. La population y est décimée, les champs sont dévastés, le bazar est déserté, et beaucoup de pauvreté y règne. L'école n'a plus ses maîtres résidents, mais un instituteur qui demeure à Bédia, fils du fameux voleur de chevaux où je reçus l'hospitalité en 1876. La maison attenante à l'école, tombée en ruine, a servi d'hôpital pendant la guerre.

Si je trouvai un accueil cordial chez les princes

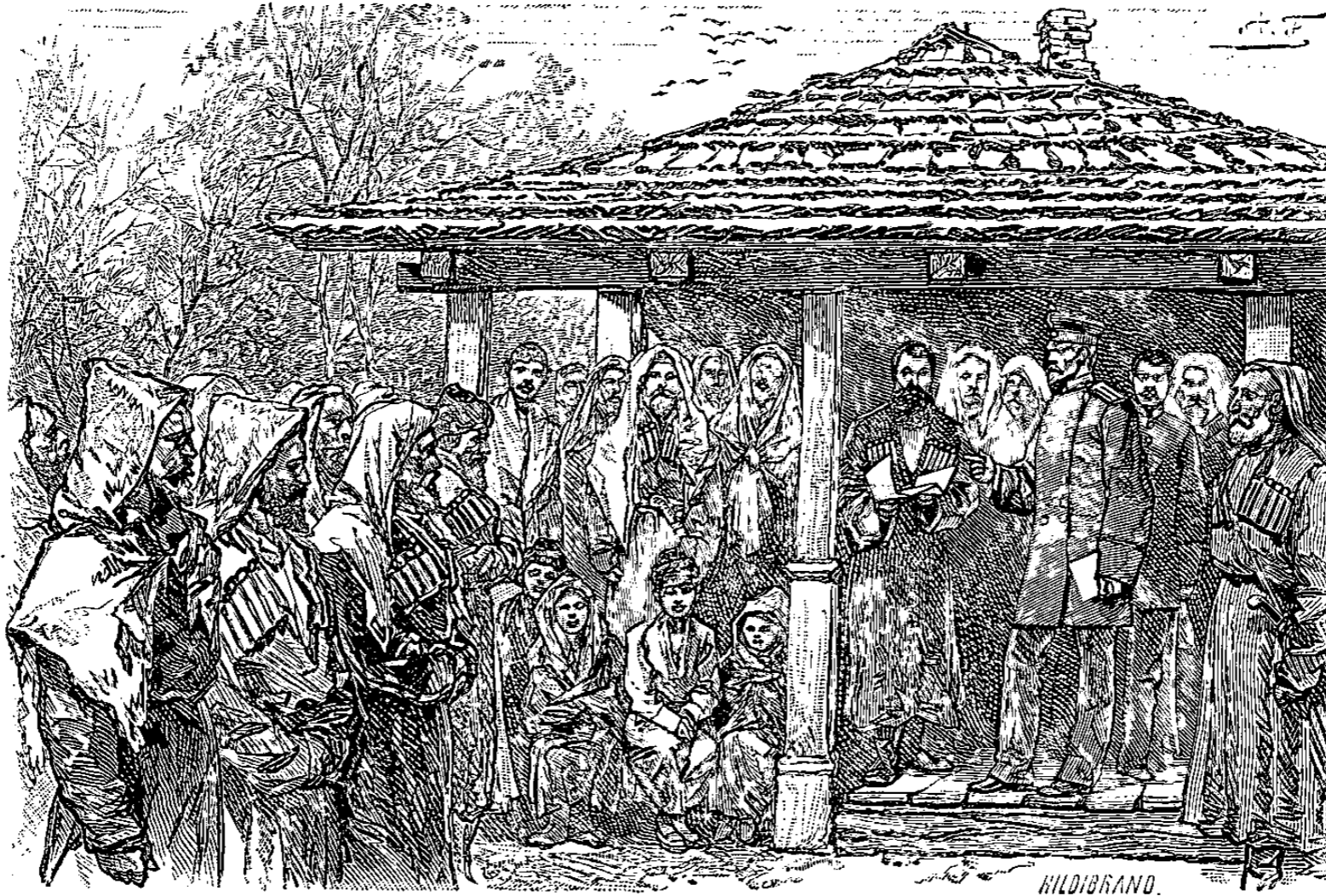
indigènes, je ne fus pas moins bien reçue par les chefs russes des divers districts que je traversai. Et quand, après une tournée au cours de laquelle, sous le toit du noble comme sous celui du paysan, je n'avais rencontré d'autre menu que l'éternelle bouillie de maïs et quelque ragoût énigmatique, où l'on trempe l'épaisse pâte avec ses doigts, quelle agréable surprise pour moi quand d'aventure je pouvais m'asseoir à une table où la civilisation rentre en scène. Ainsi en fut-il la première fois à Okoum, chez le chef du district, qui avait un cuisinier cosaque, du nom d'Adam, dont les talents culinaires honoreront tout artiste juré de la casserole. Et derechef j'avais donc encore de vrais

plats, un vrai lit, et non plus des bancs de bois ; des draps propres, une taie d'oreiller vierge de tout contact impur, et un essuie-main non encore maculé ! Et pour comble j'avais trouvé maintenant la femme du chef du district, qui parlait français, mingrélien, russe, et qui fut mon cicérone. Elle me mit aussi au courant de certaines affaires locales jugées par ce fonctionnaire. A cet effet, plusieurs fois par mois, les indigènes des environs, qui ont quelque procès, se réunissent dans la plaine devant sa chancellerie, qui est aussi le tribunal, pour apprendre de la bouche d'un interprète le jugement du chef russe, qui, ordinairement, ne connaît pas leur langue.

Dans ces parages, où les étrangers n'abondent pas,

mon arrivée fit d'ailleurs sensation ; tout le monde se pressait sur mon passage avec une curiosité tempérée, je dois le dire, par des façons respectueuses et polies, un air de réserve et de déférence, qui prouvent que ces populations, à peine encore sorties de l'enfance, ont comme un sens intuitif de la bienséance et une distinction innée.

Le Samourzakaniote a un beau type, qui rappelle souvent celui des Anglo-Saxons. Quoique mal nourris, les hommes sont robustes, avec un teint blanc et des yeux généralement bleus. Ils portent, comme les Mingréliens, la *tchoka* circassienne et le *bachlik* (capuchon). Les femmes n'ont pas de costume national ; elles s'affublent à l'européenne, d'une façon déplo-



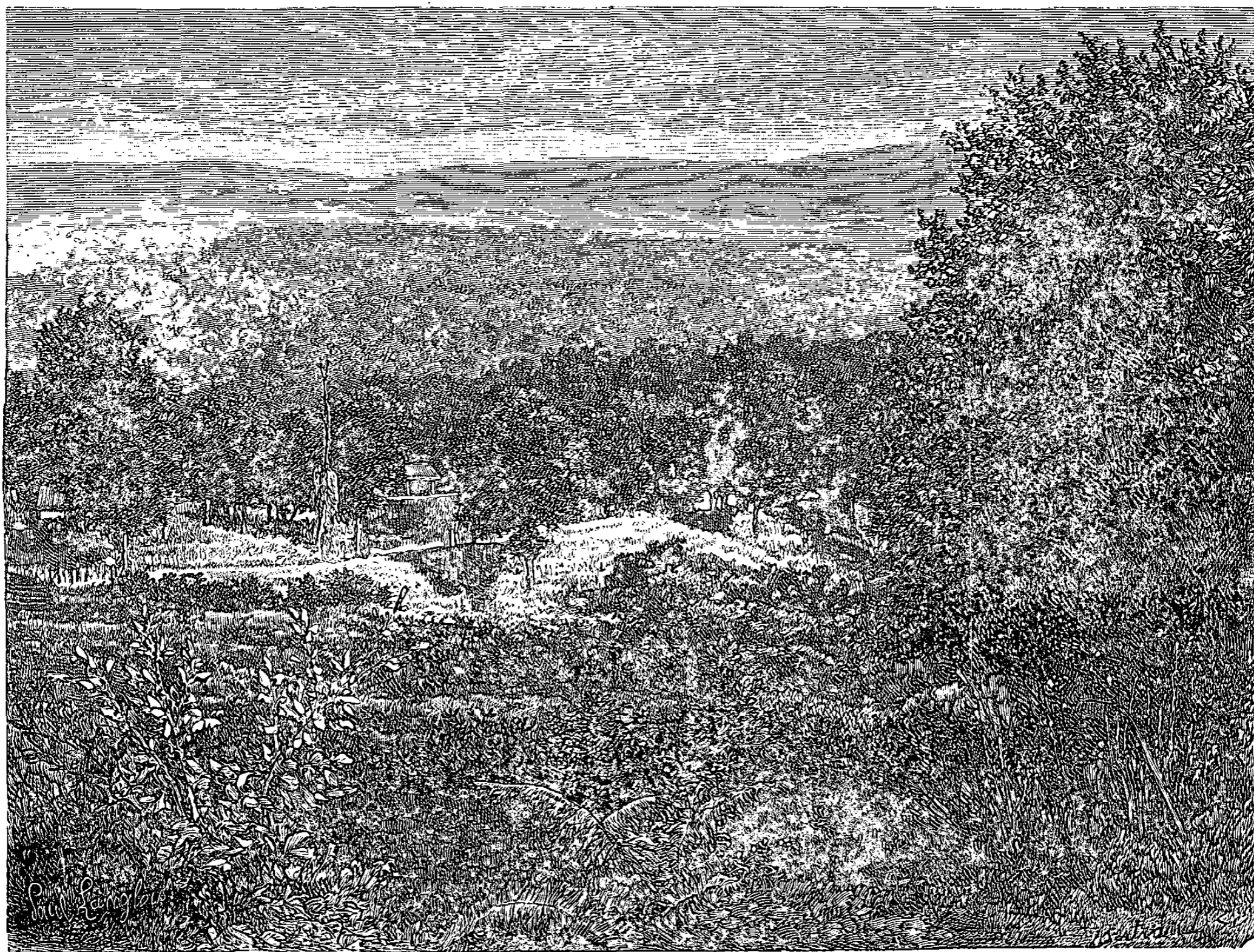
Tribunal d'Okoum. — Dessin de A. Ferdinandus, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

nable. Elles arrangent leurs cheveux en tresses pendantes et se couvrent la tête d'un mouchoir de couleur, ou, lorsqu'elles font toilette, d'un voile blanc. La coquetterie naturelle à leur sexe leur a enseigné un insidieux moyen de s'embellir, qui est d'user du fard à outrance. Leur « blanc » est fait de graisse de mouton additionnée de poudre d'étain et de quelques parcelles d'argent, onguent qui a la vertu de leur jaunir et de leur rider le teint de telle sorte que, lorsqu'elles ne sont pas fardées, elles ont d'ordinaire la figure comme un coing. Pour se teindre les sourcils, elles emploient une décoction de fruit du cyprès. Leur « rouge », enfin, est le jus d'une baie appelée, dans le pays, *alachisperi*. Ces divers ingrédients sont soigneu-

sement enveloppés dans d'immondes loques, et cachés dans cette partie du vêtement que les Anglais nomment « inexpressible ». Pour miroir, nos belles ont le ruisseau avoisinant, et il n'est pas rare que plusieurs d'entre elles, venues pour « s'opérer » en cachette, se rencontrent inopinément au bord de l'onde cristalline. Ajoutons que les femmes ne s'occupent ici d'aucun ouvrage grossier, ce qui ne les empêche pas d'être très actives et de travailler plus que les hommes. Bientôt aussi, il faut l'espérer, les bienfaits de l'instruction s'étendront jusqu'à elles.

Carla SERENA.

(La suite à la prochaine livraison.)



Vue d'Eshkéli (voy. p. 370). — Dessin de Paul Langlois, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

EXCURSION AU SAMOURZAKAN ET EN ABKASIE,

PAR MADAME CARLA SERENA¹.

1881. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

II

Les villages d'Eshkéli et de Bédia. — Groupes et tableaux de genre. — Chez un prince du pays. — Danses et divertissements. — L'ex-monastère de Bédia. — Anton Sherwachidzé. — Par monts et par défilés. — Les bains sulfureux de Tkvartchéli. — Une noce en Abkasie.

Si les routes sont rares au Samourzakan, la nature du moins se met en frais de splendeurs pour séduire le passant. Rien de plus riche et de plus varié au point de vue de la végétation que ces futaies et ces bois enguirlandés de vignes qui forment comme une succession de parcs, et à travers l'épaisse frondaison desquels on a peine à se frayer un passage. Pour surcroît, au sortir du bourg d'Okoum, il faut franchir à gué la rivière du même nom, née des montagnes voi-

sines, devient bientôt un torrent rapide et furieux, au lit hérissé de blocs énormes : nouvelle occasion pour le voyageur, s'il n'est point écuyer consommé, de s'aguerrir contre le péril ; car sa bête, en fendant aventureusement le courant, ne le met pas toujours fort à l'aise. Aussi ne l'étais-je nullement lorsque je dus passer l'Okoum de nuit, en novembre dernier, afin d'arriver au lever du soleil à l'endroit où je voulais prendre des vues photographiques. En cette circonstance, j'eus fort à me louer du tchapar qui m'accompagnait, Bachoua Sourgouladzé, qui, par son

1. Suite. — Voy. t. XLI, p. 385 et 401 ; t. XLIII, p. 353.

adresse, me sauva la vie. Il est vrai, comme j'ai eu occasion de le dire, que, difficultés de terrain à part, le pays offre une pleine sécurité. Rien à redouter de la population, foncièrement bonne et paisible; point de rôdeurs par les routes, pas l'ombre de brigands à l'horizon. Les rixes même sont infiniment moins fréquentes qu'en Europe, et, bien que chacun soit armé, il est rare qu'entre indigènes on s'explique à coups de pistolet ou de *khingal*.

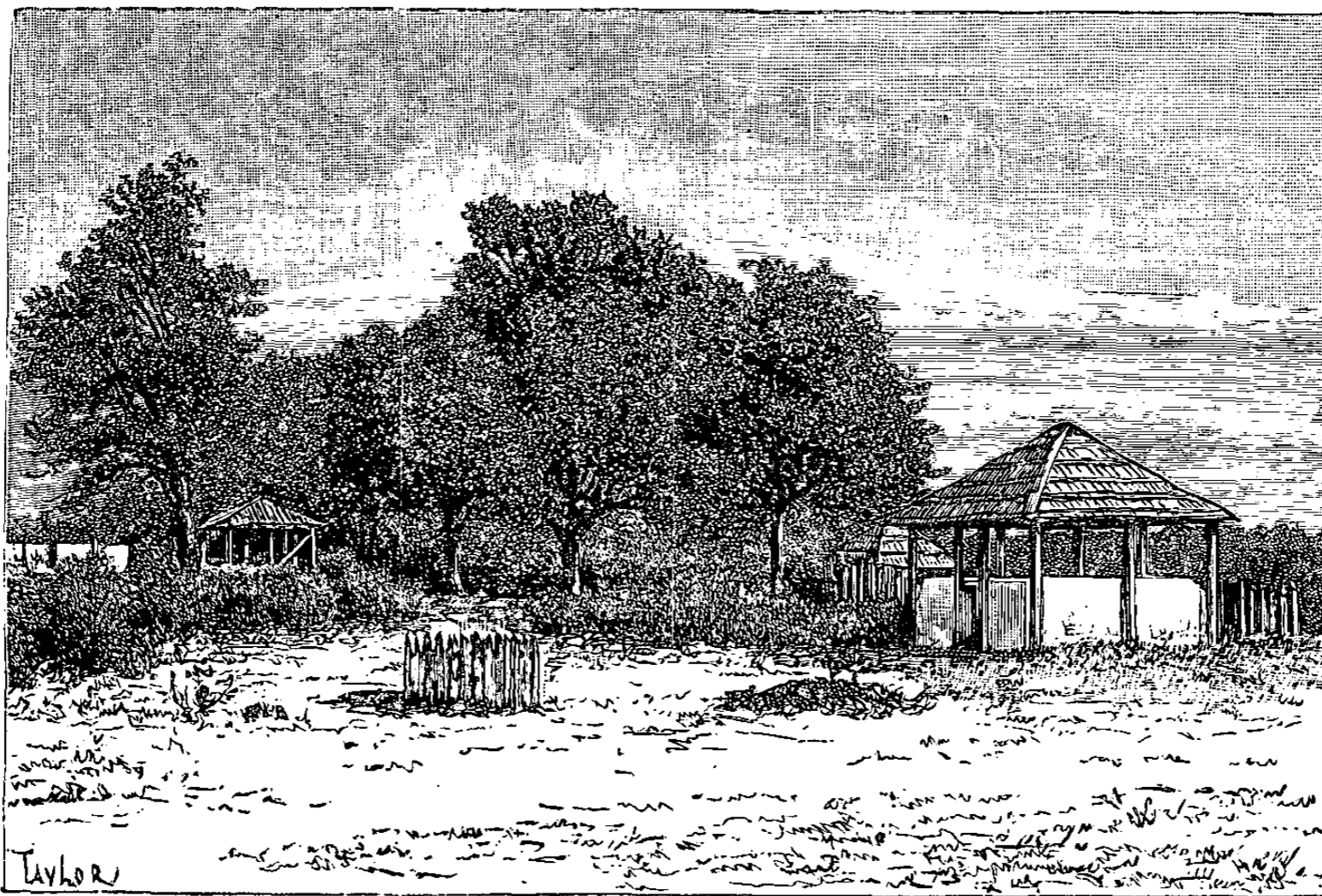
Quoique inculte, le pays est de toutes parts habité : ce ne sont que hameaux entourés de vastes champs, la plupart en friche, et composés de maisonnettes de bois ou de cabanes en simple clayonnage; toutes ces terres se sont transmises de père en fils, sans que les générations successives y aient apporté beaucoup de changements.

A quelque distance d'Okoum, on aperçoit dans une

plaine le cimetière des Lakerbey, une des familles principales du pays. Comme celle-ci, d'autres encore ont des champs de repos qui leur sont spécialement réservés : on les rencontre disséminés dans les campagnes, comme le sont les habitations. Le chef actuel des Lakerbey me montra la tombe de son père, qu'il a fait élever près de celle de la nourrice du défunt. J'ai dit déjà combien ces femmes sont vénérées par la famille dont elles ont élevé les enfants.

Près de là on voit une église en construction, élevée par le prince Émouchwari.

Ici ces champs de repos n'éveillent point la tristesse; ni pierres tombales, ni mausolées n'en couvrent la surface; les tombes sont cachées sous une multitude de plantes, et chacune d'elles est environnée d'une barrière en bois, de forme toujours carrée, ou de branches d'arbres comme les parois des maisons. Sou-



Le cimetière de la famille Lakerbey, aux environs d'Okoum. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

vent aussi les morts sont inhumés dans le terrain de la famille, à proximité de la demeure des vivants. Il y a peut-être un charme mélancolique, pour ceux qui ont perdu un être chéri, à le savoir ainsi reposer tout près d'eux.

Le temps étant doux et splendide, je profitai du clair de lune pour me rendre de suite à Eshkéli, localité charmante. J'avais été annoncée et tout était prêt pour ma réception chez l'adjoint du *starchina*, où j'arrivai à une heure assez avancée. Tout le monde était encore levé. Un grand feu flambait au milieu de la hutte réservée à la famille. On était occupé des apprêts du souper, et bientôt on me servit une excellente poule rôtie, la bouillie de maïs de rigueur et du bon vin. Bien que mon arrivée eût occasionné beaucoup de dérangement, tous les visages étaient gracieux et riants.

Mon hôtesse me conduisit dans la cabane d'honneur

réservée aux visiteurs pour y passer la nuit. Les hommes de mon escorte couchèrent dehors sur les bancs placés autour de la cabane. Je m'endormis bientôt, bercée par le chant monotone de mes guides.

Au lever du soleil, je profitai du pittoresque tableau que m'offraient les femmes et les enfants, assis au seuil de la maison, préparant du coton récolté dans le champ voisin. J'eus quelque difficulté à les faire poser pour prendre leur photographie; leur premier mouvement fut de s'enfuir, car mon appareil leur faisait peur.

Ce matin-là, je déjeunai dans une plaine voisine, où en été a lieu la *Tamascha*. Assise sur un tertre de gazon, sous l'ombrage d'une vigne luxuriante où mes guides cueillaient du raisin frais à petits grains violet foncé, je fis un déjeuner (15 novembre 1881) exquis.

Le *starchina* de chaque commune est obligé de pro-

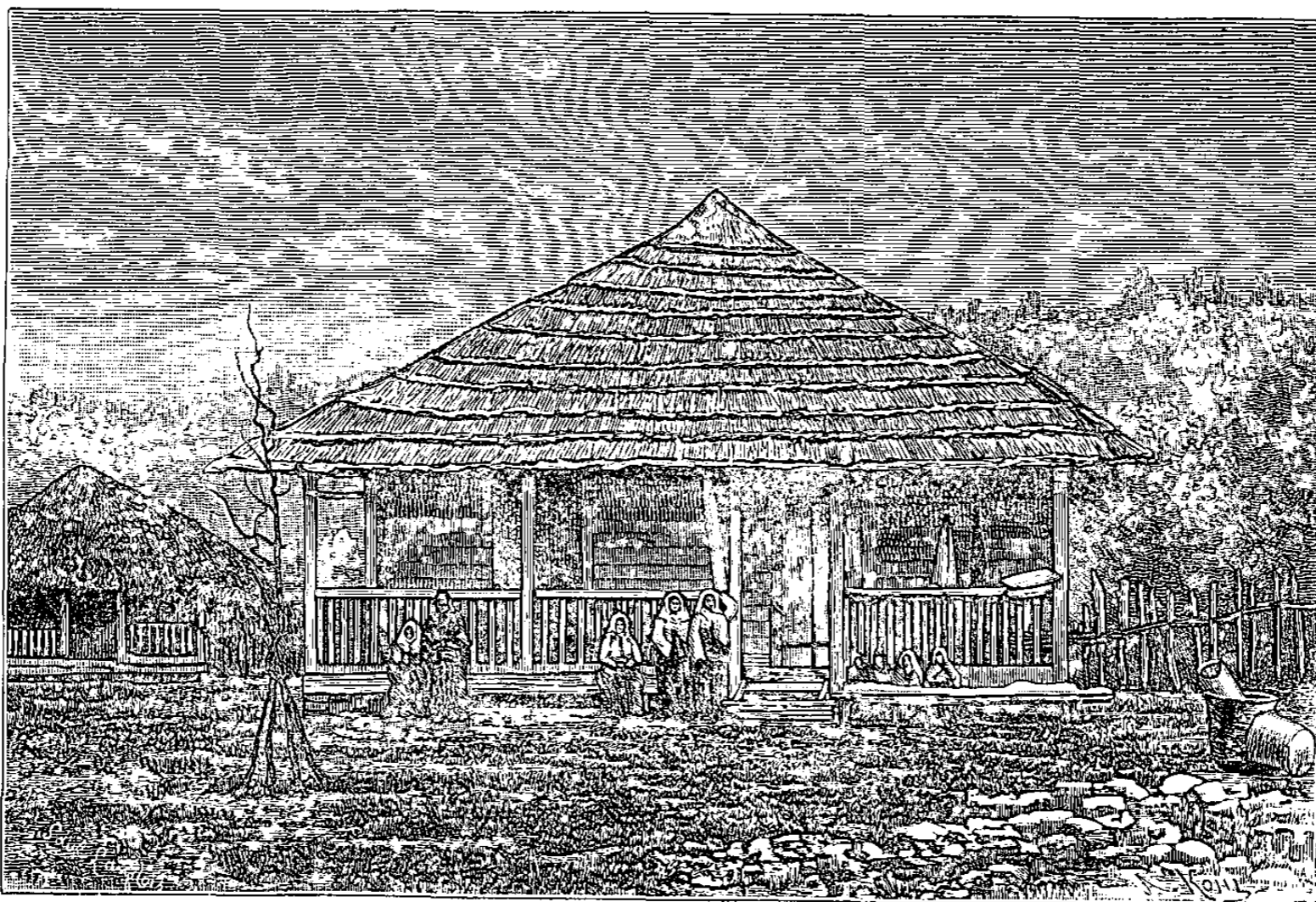
curer des chevaux et des tchapars à ceux qui voyagent sous les auspices de l'autorité. Aussi je trouvai partout une monture et une escorte.

Le matin de mon départ d'Eshkéli, le starchina me confia à un brave tchapar qui parlait russe et avec lequel je pus causer.

A partir d'Eshkéli, la route devient très accidentée et très pittoresque, pour changer de nouveau de caractère à l'approche du village de Bédia, sis dans une vallée. Cette localité, qui eut autrefois son évêque, lequel portait le titre de *Bedeliam*, s'appela d'abord *Egri*, d'Egros, fils du roi de Géorgie Thargumos, qui en fut le fondateur; plus tard, un autre souverain du pays, le roi Pharnawaz, charmé de la beauté du site, vint y établir sa résidence; et changea le nom primitif en celui de Bédia, qui signifie « bonheur ». Le magnifique monastère dont les ruines existent encore

fut élevé par Bagrat V, quatrième roi de Géorgie, qui y est enterré.

Comme partout, au Samourzakan, le point de ralliement de la population, c'est le groupe de bâtisses qui renferme l'école, le logement des élèves y attendant, et la chancellerie du *starchina*. C'est là, sur la plaine, que, à l'instar des Grecs et des Romains de l'antiquité, les habitants se rassemblent pour discuter les affaires du jour et leurs petits intérêts personnels. Et il faut voir leurs groupes bariolés se presser autour du *starchina* (mair), qui, avec sa longue barbe et sa tête vénérable, coiffée du *bachlik* blanc aux torsades capricieuses, le manteau rond (*opa*) à long poil sur l'épaule, les armes brillant à sa ceinture, rappelle un chef des temps passés entouré de son peuple. Le vieillard est assis à sa porte, sur un des bancs de bois de la galerie qui orne la façade de toute demeure sa-



Maison du starchina, à Eshkéli. — Dessin de Paul Langlois, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

mourzakaniote, tandis que la foule, respectueuse, se tient devant lui, debout, la tête découverte.

Ailleurs, sous l'ombrage d'un noyer majestueux, se voit un tableau non moins pittoresque : c'est un groupe de cavaliers qui se reposent avec leurs montures. Princes, nobles, paysans, tous sont là, pairs et compagnons venus d'un village voisin, à dessein souvent de s'accuser l'un l'autre, qui du larcin d'un cheval, qui d'un rapt de bétail; ils se sont rencontrés, salués, et, en attendant le règlement du litige, ils continuent de frayer cordialement ensemble. Tous ces gens sont passés maîtres dans l'art de gouverner les coursiers les plus rétifs, et c'est vraiment un beau spectacle que de voir arriver une de leurs cavalcades lancées à toute bride. Quiconque ici n'a pas de cheval est un homme déconsidéré, on le tient pour pauvre au possible, et c'est pourquoi il ne se fait point faute, aussitôt que l'occasion se présente, de se pourvoir d'une monture

aux dépens de ceux qui, à cet égard, sont mieux partagés. Bédia a l'honneur de posséder le plus fameux voleur de chevaux de toute la contrée; c'est un rejeton de l'ancienne famille régnante, qui a gagné, paraît-il, le plus clair de sa fortune à trafiquer des bêtes « détournées » par lui. Ses exploits hippiques lui ont valu un exil de quatre ans en Russie; mais cette leçon ne l'a pas corrigé, et, depuis son retour au pays, il a repris de plus belle le cours de son lucratif commerce.

Ce fut sous le toit hospitalier de ce noble larron que je descendis à Bédia, lors de ma première visite. En l'absence de sa famille, le chef me fit les honneurs du lieu. Entre les demeures des grands et celles des petits, il n'y a pas ici beaucoup de différence : c'est toujours, au milieu d'un enclos où croissent pêle-mêle de beaux arbres fruitiers, un ensemble de maisonnettes et de huttes en bois ou en treillage. Dans l'une

habite la famille ; une autre est réservée aux visiteurs ; d'autres encore sont affectées aux gens de service, qui sont très nombreux. La cuisine, le vin, les provisions ont leurs locaux à part, qui servent en même temps de dortoirs aux divers employés de la maison. Un étranger survient-il, on le reçoit dans le logis du maître, lequel se compose d'ordinaire de deux pièces sans fenêtres, mais percées de deux portes qui se font face. Le repas est servi dans la pièce principale, et, si l'hôte est de distinction, il a également l'insigne honneur d'y coucher. Quant aux étrangers de moindre volée, on les met pour la nuit dans un autre endroit.

Dans ces demeures princières, tout le mobilier consiste en grossiers bancs de bois, parfois garnis d'un vieux tapis fané et troué. Dans la haute cheminée, dont chaque pièce est pourvue, sont accumulés des tas de cendres et de détritrus de toute sorte, y com-

pris des os rongés à souhait, où viennent fourrager des chiens faméliques, toujours en grand nombre dans ces cabanes, près desquelles rôdent, nuit et jour, des bêtes fauves. A l'heure du repas, on apporte des tables basses, garnies de portions de maïs et de morceaux de viande, et on les pose devant les bancs où sont assis les convives. Contrairement à l'usage qui veut que, pendant le repas, le maître du logis reste debout à servir ses hôtes, notre amphitryon, qui tenait à montrer que son séjour en Russie avait eu la vertu de le « civiliser », prit place à côté de nous sur le banc. Je me souviendrai toujours du jeune Caucasiens qui remplissait auprès du prince l'office de celui pour lequel « il n'y a point de grand homme ». Ce valet de chambre, qui nous présenta l'appareil d'ablution au sujet duquel j'ai déjà ci-devant édifié le lecteur, était une anomalie dans sa race. Agé d'une

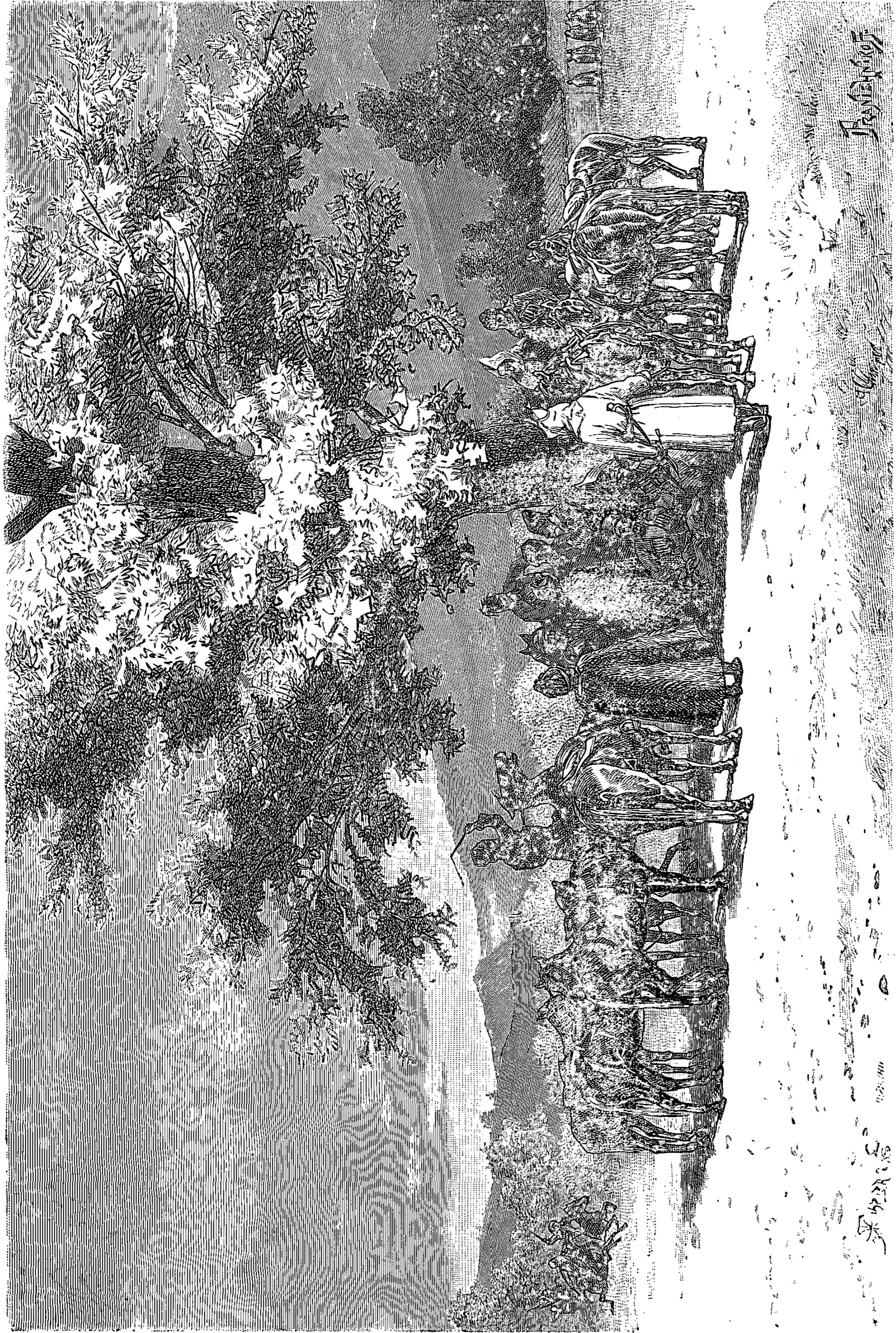


Serviteurs samourzakaniotes. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après une photographie.

quinzaine d'années, maigre, long, avec une grosse tête rasée, des pieds, des mains, une bouche, un visage grossiers au possible, et, pour surcroît, un air insigne de stupidité, il offrait le type achevé de la laideur, dans un pays où la laideur paraît inconnue. Son costume n'était point fait non plus pour l'avantager. Il portait un *achalouk*, espèce de gilet à manches, en coton blanc originairement ponctué de noir, mais auquel un service prolongé avait ajouté toutes sortes d'arabesques et de dessins sous lesquels disparaissait le fond primitif. Un pantalon de toile frangé par en bas, et dont les déchirures indiscretes laissaient voir des échantillons de peau basanée, un sac de toile jeté sur la tête en guise de *bachlik*, qui remplissait aussi l'office de serviette, une *opa* noire attachée au cou par une lanière en cuir rouge et ballottant sur les épaules, complétaient l'accoutrement de ce jeune serviteur, qui était l'homme de confiance du prince, et

qui partageait avec un échanton (en mingrélien *merikipé*), aussi crasseux que lui, mais d'une grande beauté, l'honneur de se tenir aux côtés du maître pendant le repas. C'est lui qui apporta le plat d'honneur (la tête et les intestins de l'agneau), dont l'hôte offre un morceau aux convives, de ses propres mains, — ce qui est le comble de la déférence.

Le moindre prince samourzakaniote a une suite fort nombreuse, et l'on se demande quel peut être l'emploi de tous ces gens qui entourent le visiteur sitôt qu'il met pied à terre, et qui, déguenillés, malpropres, suivent pas à pas le maître du logis, ou se tiennent, des heures durant, appuyés, silencieux et immobiles, contre la muraille, près de la cheminée, dans l'embrasure des portes, le fouet en main, le poing sur le *kinghal* que chacun d'eux porte à la ceinture. A voir ces statues vivantes, on dirait de ces figures de bronze dont on décore chez nous l'angle d'un salon



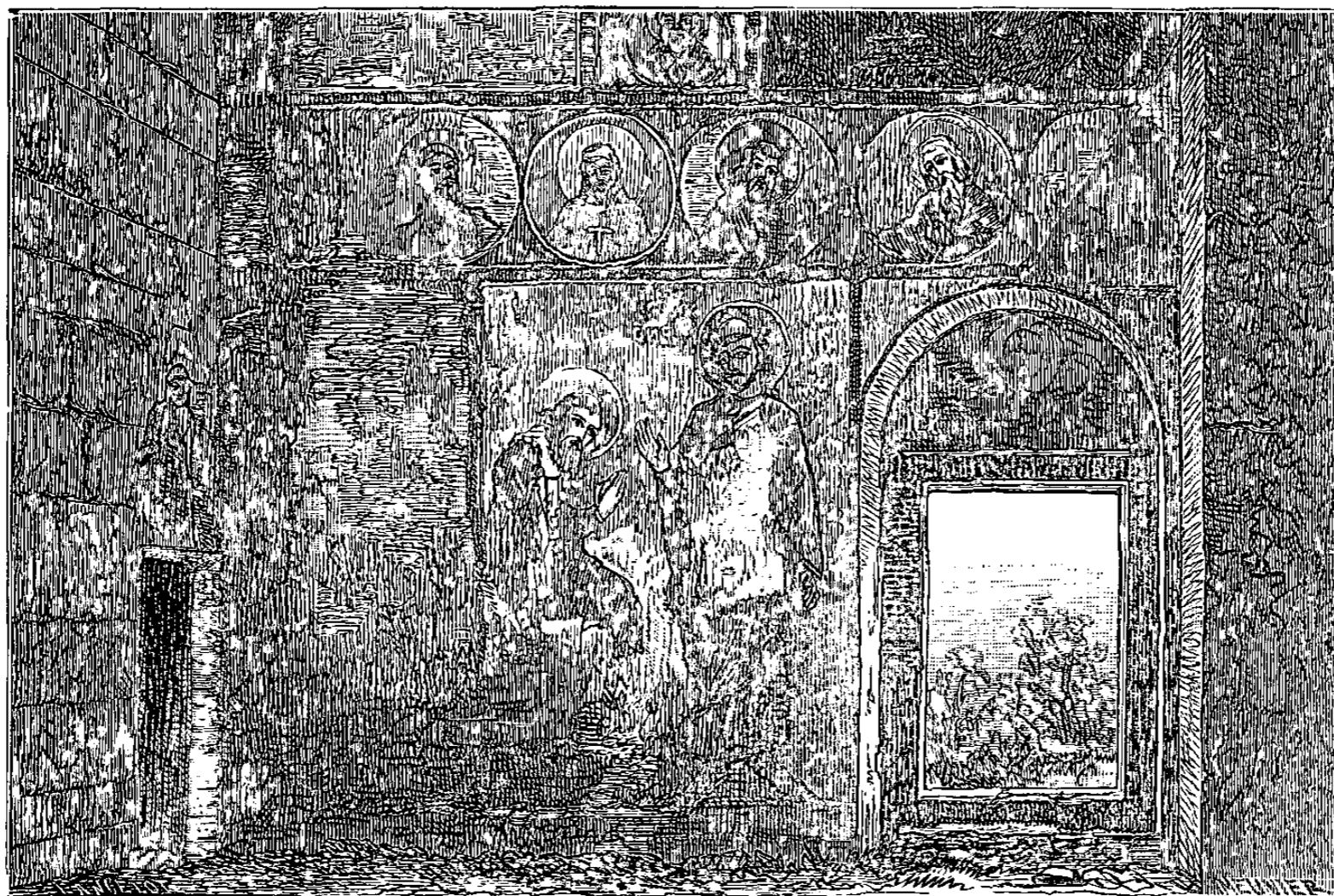
Cavaliers attendant le règlement de leurs litiges dans la plaine de Bédia (voy. p. 371). — Dessin de Y. Franishnikoff, d'après des photographies de Mme Carla Serena et de M. Ermakoff.

ou le replat d'une corniche. La vérité est que cette multitude de « servants » est un reste du régime féodal, qui hier encore florissait dans le pays. Ces hommes armés rappellent la classe des *chinakma*, ces gardes tenus d'être toujours disponibles, dont il a été fait mention ci-dessus; c'est la décoration et en quelque sorte la tenture obligatoire de tout intérieur princier ou noble, tant au Samourzakan qu'en Abkassie, et beaucoup d'entre eux sont titrés. Le repas des hôtes principaux terminé, ces pensionnaires sont servis à la même table, selon leur rang, les nobles d'abord, puis ceux qui ne le sont point.

Le jeune valet prépara ensuite dans la chambre d'honneur la couche qui m'était destinée, mais, sur la simple inspection du drap tout criblé de petits points rouges qui indiquaient le passage de certains insectes, je préfèrai ne point m'y étendre : conclusion

de l'étape, une nuit blanche. Bédia ne fut point pour tout le monde le lieu du « bonheur ».

Dans cette région du Samourzakan, presque inexplorée jusqu'ici, il règne, je le répète, un tel esprit d'hospitalité, que tout voyageur, à son arrivée, est sûr de voir le *starchina* du village lui offrir un abri sous son propre toit, ou sous celui de quelque autre habitant, s'il juge qu'il y sera plus à l'aise. Et l'hôte ainsi pris au dépourvu se tient pour très honoré du choix, et met tout en œuvre pour traiter dignement l'inconnu qui veut bien se confier à lui. En mai 1876, je survins un dimanche à la chute du jour, et je trouvai tous les gens de l'endroit rassemblés sur la plaine, comme en Mingrélie. Seulement, au Samourzakan, le peuple est beaucoup moins gai et ses divertissements sont moins bruyants. Il n'a point non plus la coquetterie



Fresques de l'église de Bédia. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

du Mingrélien, qui tient à se montrer à son avantage, et se pare de son costume le plus frais et le plus brillant. Le Samourzakaniote endimanché diffère peu de celui qui ne l'est pas; c'est toujours la même exhibition de haillons malpropres : on dirait qu'à cet égard il y a pacte conclu entre les deux sexes.

La danse usitée ici est celle des Abkases. Elle s'exécute à une ou deux personnes. Le pas, saccadé, sautillant (on retombe toujours sur la pointe des pieds), est accompagné des cris de l'assistance, orchestre vocal qui ne se tait que lorsque le danseur lui-même n'en peut plus. Cette sorte de trémoussement sauvage ne manque pas en somme d'originalité; les acclamations stridentes qui le scandent rappellent assez le sifflement du vent à travers les forêts. Quant aux femmes du pays, moins libres dans leurs allures que les Mingréliennes leurs voisines, elles ne se livrent que rarement au plaisir de la *tamascha*; il fallut ma

présence à Bédia pour que les jeunes filles surmontassent, ce jour-là, leur timidité naturelle.

Le divertissement donné en mon honneur eut un cachet tout particulier. Le *starchina* ouvrit la danse, et, en dépit de ses soixante-dix ans, il tint longtemps tête à sa danseuse, la fiancée de son petit-fils. Celle-ci, blonde, avec des yeux bleus, ses cheveux retombant en tresses épaisses sur ses épaules, s'échappant d'un mouchoir noué sous le menton, était le type parfait de la *Gretchen* idéalisée par le poète allemand; seulement, c'était une *Gretchen* en guenilles; à travers les déchirures de son corsage effiloqué on voyait battre son cœur virginal. De la main gauche, posée sur sa hanche, elle relevait sa jupe; de la droite, elle tenait un mouchoir dont elle feignait de se cacher la figure : c'est l'attitude voulue par la danse abkasc.

D'autres couples remplacèrent les premiers, et la fête se prolongea jusqu'à la nuit. Jamais salle de bal

ne fut illuminée comme l'était, ce soir-là, la plaine de Bédia, sous les feux du soleil couchant. Reproduire la magie éclatante de ce ciel qui projetait ses reflets multicolores et sans cesse changeants sur les pentes frissonnantes des montagnes, ce serait une tâche malaisée aussi bien pour le pinceau que pour la plume. Cet horizon aux embrasements fantastiques, cette vaste prairie tout émaillée de fleurs qui servait de parquet aux danseurs, ces bouquets d'arbres majestueux d'où pendaient de longs sarments de vigne, puis, au milieu de ce riche décor, le cercle des spectateurs animés, excitant les couples de la voix et du

geste, tout avait un caractère étrange et grandiose qui m'ôtait le sens des réalités pour me transporter dans un monde idéal.

Par contraste, de l'autre côté de la plaine, sur une haute croupe de montagne, se dressaient, vénérables et songeuses, les ruines de l'ex-monastère de Bédia.

Un sentier abrupt, difficile, conduit de la plaine aux ruines du monastère ; à une certaine hauteur, il devient tellement sinueux, que les chevaux ne peuvent y monter, et l'on est obligé de grimper pour arriver au faite du roc où se trouve l'ancienne église.

Celle-ci, d'une architecture magnifique, a une cou-



Église de Bédia. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

pole qui rappelle en petit celle de Sainte-Sophie de Constantinople. Les sculptures, tant à l'intérieur qu'au dehors, sont en bon état, et il serait facile de restaurer ce vieil édifice qui surpasse en beauté, et celui de Gélathi en Iméréthie, et l'église du couvent mingrélien de Martwily. Une des chapelles latérales est intacte. Seule la voûte qui se trouve au-dessus de l'entrée principale, en face de l'autel, est endommagée ; par la brèche se sont faufileés des jets de lierre vagabonds et les branches d'un énorme figuier, qui, collés à la pierre murale comme une tapisserie au rugueux ramage, sont le refuge de nombreux oiseaux, les seuls chantres dont la voix résonne en ce temple désert.

Situé dans une région peu connue, loin des routes établies, cet antique cloître a échappé à la plupart des explorateurs du Caucase. Et pourtant que de droits il possède à la curiosité des artistes ! Les inscriptions en géorgien y sont toutes parfaitement lisibles ; quelques fresques aussi sont intactes, une entre autres, qui représente la Samaritaine offrant de l'eau au Christ. La Samaritaine est debout ; sa main gauche s'appuie sur une amphore de couleur jaunâtre, posée contre un puits en pierre rouge dont la margelle est de marbre blanc veiné, et qu'ombrage un grand arbre ; sa main droite est sur sa poitrine. Elle porte une robe bleue à double jupe, celle du haut d'une nuance plus

sombre que celle du bas, qui tire sur le gris et est frangée d'une garniture qui ressemble à de l'or. Le Sauveur est assis devant le puits, la dextre levée, et vêtu de bleu. Cette peinture, placée au-dessus de la porte, occupe la moitié de la muraille, que sépare en deux pans une étroite fenêtre ogivale. Au-dessous sont six têtes de saints, dont la troisième à gauche est intacte; d'après la finesse des traits, ce doit être une figure de femme; elle porte un manteau à capuchon brunâtre, et ses mains jointes tiennent une croix.

L'extérieur de l'église, coupole, fenêtres, portail,

entrées latérales, offre des sculptures d'une finesse remarquable et fort bien conservées. Bref, on ne peut s'étonner assez de rencontrer en cette province sauvage et inculte un pareil chef-d'œuvre d'architecture, témoin d'une civilisation disparue. Autour de l'église est un cimetière où se voient quelques mausolées de pierre, sur lesquels sont gravés les noms de membres de l'ancienne famille régnante du pays; une de ces tombes a pour dais un tilleul de vingt mètres de circonférence.

En face du temple se trouve un autre édifice qui semble avoir été le logis des moines, et où l'on accède



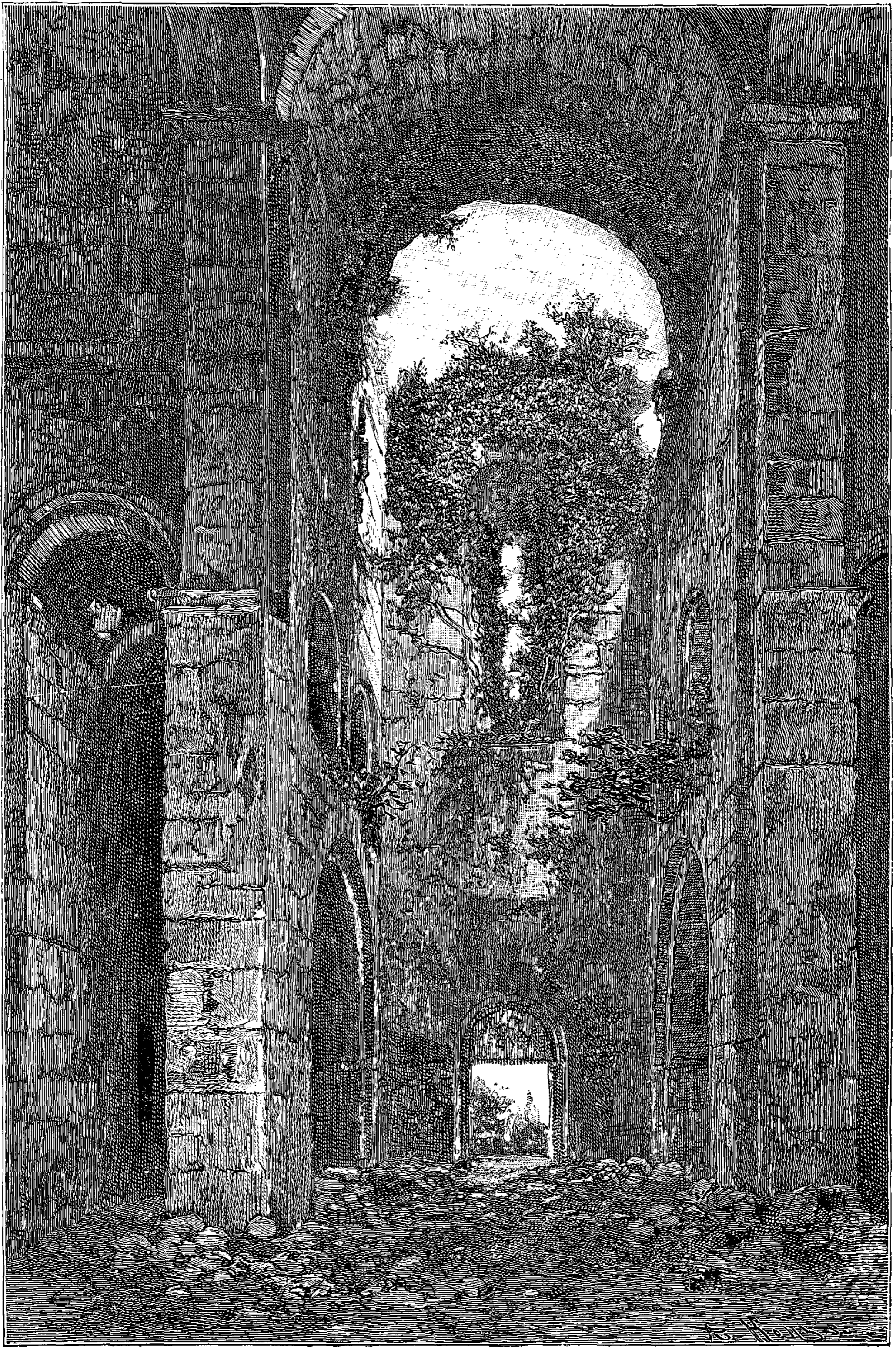
La famille de mon tchapar, au village de Bédia (voy. p. 378). — Dessin de Y. Pranshnikoff, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

par une porte cintrée. On aperçoit en outre les vestiges d'un mur d'enceinte. La perspective environnante est splendide. Tout à l'arrière-plan s'élèvent les montagnes de l'Abkasie, presque toujours couronnées de neige; le 25 mai, jour de ma première visite, quoiqu'il fit très chaud, ces sommités étaient toutes blanches; plus bas, sous la ligne de frimas, apparaissent des croupes boisées, dominant une fertile vallée, dont le fond est couvert en partie de vergers touffus. Au revers du relief rocheux sur lequel est juché l'ancien monastère, paissent d'innombrables brebis noires, espèce particulière au pays, qui, vues de la hauteur sourcilleuse, ressemblent à des légions de grosses

fourmis se trémoussant d'une façon bizarre sur le tapis de verdure tendre.

Vers l'ouest, l'horizon extrême est formé par la mer, dont on distingue les vagues miroitantes. En deçà, au travers des plaines, serpente la rivière Ochodji (en français *bœuf*), dont le cours argenté lubrifie les grands champs de maïs, aux tiges élancées à hauteur d'homme. A gauche de la nappe du vieux Pont-Euxin se dressent d'autres collines boisées, par-dessus lesquelles on discerne la cime du mont Santandjo, situé au bord de l'Ingour, là où est la forteresse du même nom.

Mon tchapar demeurait au village de Bédia. Il voulut



Intérieur de l'église de Bédia. Vue prise en face de l'autel (voy. p. 375). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

que je fusse son hôte et fit prévenir sa femme de mon arrivée. Je la trouvai au seuil de sa cabane, avec sa fille, charmante petite blonde aux yeux bleus, qui me regardait avec un étonnement égal à la timidité de sa mère. Un jeune garçon d'une dizaine d'années vint respectueusement au-devant de mon hôte. C'était son pupille, fils d'un de ses amis, noble comme lui.

En échange, la fille aînée du tchapar avait été adoptée par son ami; ces adoptions sont communes au Caucase. Ces liens contractés en dehors de la parenté sont souvent plus puissants que ceux de la famille. Le pupille reste pendant plusieurs années chez le tuteur, qui le soigne comme son enfant.

Nous arrivâmes à Bédia vers la fin du jour. Les serviteurs de mon hôte étaient déjà à l'œuvre pour la préparation du souper. Un d'eux, assis devant la hutte, égrenait du maïs. Dans l'intérieur, d'autres s'occupaient de divers détails. Sa femme, croyant sans doute m'être agréable, m'offrit du fard qu'elle tenait caché sous ses vêtements, enveloppé dans un morceau d'étoffe de coton. Le tchapar, de son côté, alla cueillir du raisin, qu'il m'apporta dans son *bachlick*. C'était un bel homme, au teint hâlé. Sa bravoure pendant la dernière guerre contre les Turcs lui avait valu deux médailles.

Tous les soirs, à mon arrivée dans les huttes où je passais la nuit, je changeais les plaques des châssis, pour pouvoir faire de nouvelles photographies le lendemain. Pendant cette opération, je me servais d'une lanterne à verres rouges, car, on le sait, le procédé à la gélatine exige de grandes précautions pour être soustrait à l'influence de la lumière. Ma chambre obscure était partout l'objet d'une vraie surprise. Mais nulle part l'étonnement ne fut aussi prononcé que dans la cabane de mon brave tchapar, lorsque, le soir, on m'y vit à l'œuvre. J'eus beaucoup de difficultés à persuader ceux autour de moi que je n'étais pas une alliée de Belzébuth.

La nouvelle de mon arrivée s'était répandue et tous les habitants voulaient me voir. Rassurés sur mes rapports intimes avec Satan, les plus craintifs devinrent si hardis, que j'eus une peine infinie à les tenir éloignés de mon appareil, qu'ils voulaient toucher et inspecter. Voulant m'en débarrasser, je leur dis de se placer à l'entrée du monastère, en promettant de faire leur portrait. Dociles, ils m'attendirent là, pendant que je faisais les photographies de la sainte demeure en ruine et du paysage environnant.

Le monastère de Bédia offrant un intérêt tout spécial pour la photographie, je voulus en faire un travail aussi complet que possible. Je quittai donc le village à l'aube, escortée de mon tchapar chargé de mon bagage. J'atteignis le plateau où est situé le cloître et ses dépendances, au moment même où le soleil se levait. Jamais je ne pourrai décrire et jamais je n'oublierai le spectacle d'une grandeur si sublime qui se présenta à mes yeux! J'en restai atterrée!

Je me trouvais au bord du cimetière. Mon tcha-

par m'y avait suivie; mais nous ne pûmes faire un seul pas, car les hautes herbes, les broussailles épaisses couvraient le chemin. Il fallait les couper pour avancer et pouvoir placer mon appareil; cette tâche n'était pas facile. Mon guide le comprit et offrit d'aller chercher des aides. J'y consentis et attendis son retour.

Je restai longtemps seule, assise au bord de cet antique champ de repos, et j'eus le loisir de suivre le cours de mes pensées, éveillées par le lieu où je me trouvais et l'originalité extrême de ma position. Plusieurs heures s'étaient écoulées, car le soleil planait déjà au-dessus de ma tête, lorsque mon tchapar revint suivi d'un bataillon d'hommes, qui aussitôt se mirent à couper sans merci toutes les plantes qui obstruaient le chemin. Bûcherons improvisés, ils ne cessèrent leur travail que lorsque le soleil allait disparaître de l'horizon. J'avais ainsi perdu une journée.

Je dus retourner au village et le lendemain faire encore une fois la difficile ascension; mais cette fois-ci je fus suivie d'un cortège nombreux de curieux.

Je commençai enfin mon travail, qui fut d'une difficulté extrême. A l'intérieur de l'église, je dus enlever des tas de décombres, avant de pouvoir placer mon appareil, qui vacillait sur ce sol inégal. De temps en temps des fragments se détachaient des murs, et je dois à mon brave tchapar de ne pas avoir été atteinte d'une grosse pierre qu'il retint dans sa chute.

A l'extérieur, sur le cimetière, bien que les hautes plantes eussent été coupées, il en restait encore qui s'entrelaçaient autour du pied de mon appareil. Je remarquai aussi un grand nombre de hautes touffes de marguerites: c'est le seul endroit où j'aie vu ces fleurs dans ces parages.

Mon essai photographique a réussi. J'en donne ici le résultat. J'ai pris le nombre de vues suffisantes afin de représenter sous toutes ses faces l'intérieur de l'église de Bédia, qui n'avait jamais été reproduite et qui présente un très grand intérêt pour l'archéologue.

Le jour était presque à son déclin, lorsque je vins rejoindre les obéissants curieux qui m'avaient attendue patiemment à l'entrée du monastère deux jours de suite. Je les trouvai assis sur des monceaux de pierres, entre lesquels croissent une infinité d'herbes odoriférantes (la flore est très riche et très variée dans ces campagnes). Quelques-uns étaient si pittoresquement groupés, que je les photographiai tels que je les vis. Mais plusieurs de mes modèles sont représentés tenant le nez entre l'index et le pouce, mode de se moucher, qu'ils répètent à chaque instant. Pour remédier à cet inconvénient, je leur fis passer les mains entrelacées sur le dos, avec défense expresse de changer de posture, et je fus obéie.

Ces deux journées du 16 et du 17 novembre 1881, que je passai sur les ruines du monastère de Bédia, comptent parmi les plus curieuses de mon voyage de photographe improvisé.

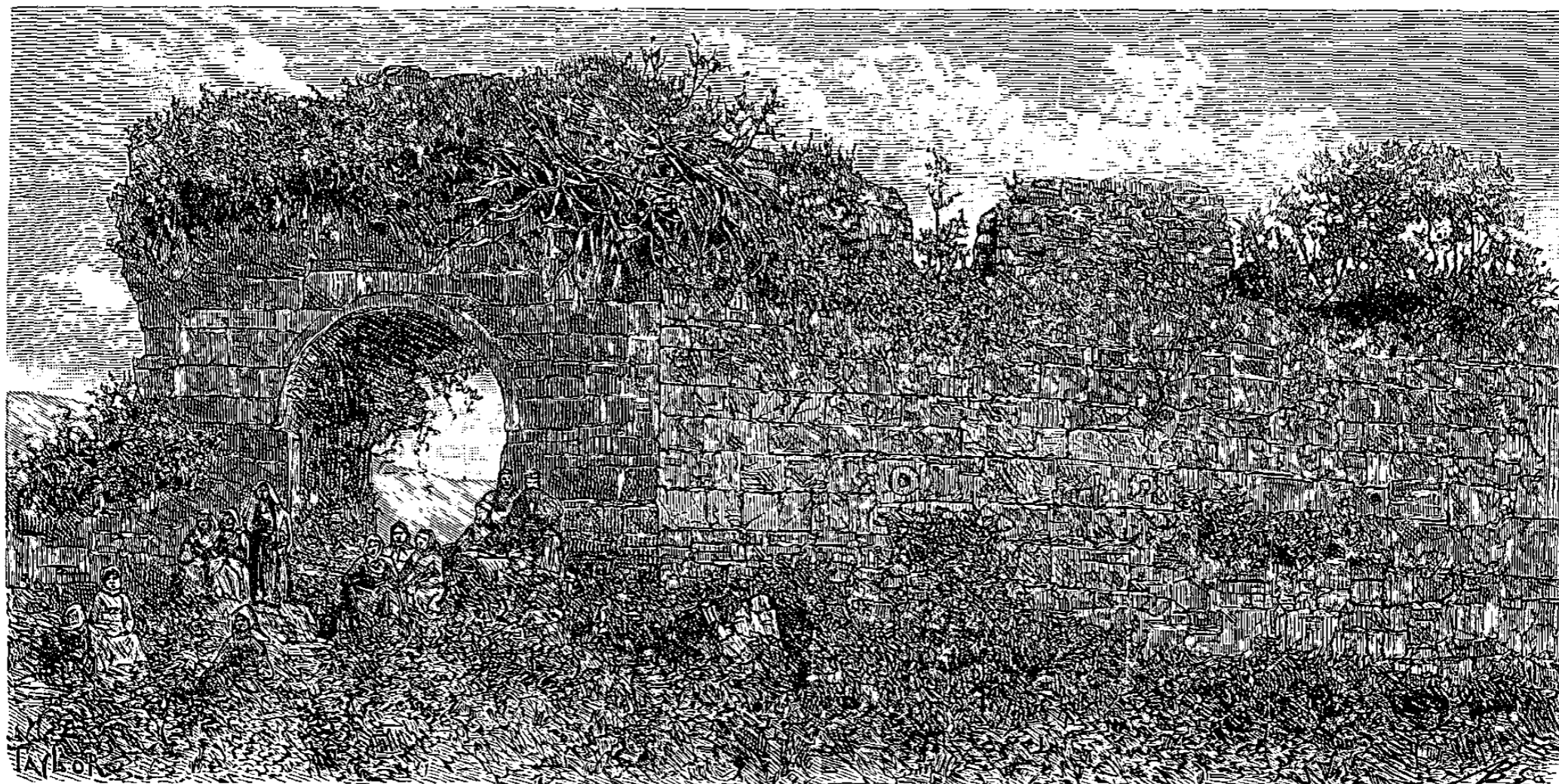
En redescendant le roc escarpé, j'étais précédée

d'une petite armée d'hommes à pied, de femmes, d'enfants. Derrière mon cheval marchait celui qui était chargé des cassettes contenant mon appareil. Puis venait le tchapar, dont l'aide m'avait été si utile. Une chose pourtant me déplaisait souverainement en lui : il s'approchait toujours de moi la pipe en bouche. Il la tenait constamment entre ses dents. Je crois même qu'en dormant il ne s'en séparait pas. Il fallait qu'il en eût d'autres sur lui, car à chaque instant il la laissait tomber, et le plus souvent ceux qu'il envoyait à sa recherche ne la retrouvaient pas. C'était là, me disait-il, le désespoir de sa vie.

On aperçoit au pied de la montagne une petite cabane solitaire : c'est l'humble toit sous lequel habite l'arrière-petit-fils de celui-là même qui donna son nom au Samourzakan. Ce rejeton d'une lignée princière, qui a nom Anton Sherwachidzé, mérite à double ti-

tre une mention. Natif de Bédia, il alla en Russie à l'âge de vingt-trois ans, et fut un de ceux qui virent, en 1812, à Saint-Pétersbourg les illuminations par lesquelles on fêta le mouvement de retraite de la Grande-Armée.

Ce vieillard, qui me donna des détails curieux sur le pays (en 1876), vit seul et pauvre dans sa hutte, qui mesure six pieds carrés ; quelques couvertures et coussins, une crémaillère, une marmite en fer pour cuire le maïs constituent son unique avoir. Aux parois du mur sont suspendues deux images découpées : l'une représente Napoléon, l'autre le monument de Pierre le Grand : souvenirs de jeunesse, et de bonheur peut-être, où se complaît le regard songeur de l'ermite. Trop faible pour cultiver les quelques arpents de terre qui entourent sa cabane, ce descendant d'une antique famille, que tous les siens, riches pour la plupart, ont



Entrée du monastère de Bédia. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

abandonné, attend toujours la pension qui lui a été promise. Sa seule distraction est de visiter le tombeau de sa mère, enterrée justement sous le mausolée qu'ombrage le gigantesque tilleul. Son tertre funèbre, à lui, sera plus modeste. J'appris plus tard sa mort, et je vis sa chaumière abandonnée lors de mon dernier passage.

En venant de Bédia pour se rendre en Abkasie, on traverse la rivière Okhourî, limite du Samourzakan. Un petit pont, formé de planches, est jeté sur le cours d'eau, qui en cet endroit est très étroit. Une riante plaine, ombragée d'arbres séculaires, forme l'entrée de l'Abkasie. Ce péristyle, orné par la nature, conduit à une forêt magnifique où des festons de vigne entrelacent des chênes et des noyers.

Du côté de l'Abkasie est un poste de karaouls (sentinelles) ; c'est une guérite formée par des branchages d'arbres, avec une toiture penchée couverte de chaume

Ce poste militaire était occupé par les Abkases lors de la dernière guerre. Les deux rives de l'Okhourî sont belles. A deux verstes à peu près du pont, est le premier bourg abkase, Pokvechi, où l'on compte cent soixante-dix feux.

Dans la forêt je vis quelques familles de cette race, et je fus frappée de la différence de leur type avec celui des Samourzakaniotes, dont ils ne parlent pas non plus la langue.

Bédia est le dernier village du Samourzakan, du côté de l'Abkasie. Les monts d'alentour offrent de bons pacages, et pendant l'été leurs versants sont peuplés de troupeaux et de pâtres qui cohabitent là fraternellement, les gens aussi insoucians que les bêtes, et ne demandant point d'autre dose de bonheur. Les mamelles des buffles fournissent un lait préférable à celui des vaches ; on en fait un fromage frais qui, avec la

bouillie de maïs, et aussi la caillebotte, additionnée de miel du pays, constitue le fond de l'alimentation des bergers.

Entre les monts du Samourzakan et ceux de la Souanéthie se trouve, sur un haut plateau, un grand étang nommé Moguascherchoua, auquel s'attache une croyance superstitieuse. Personne n'ose se baigner dans ses ondes glacées, qu'on suppose venir d'une source souterraine, dans la crainte de provoquer le mauvais temps et un orage funeste aux campagnes. Chose curieuse, du lait coupé avec cette eau s'échauffe et bouillonne au bout de peu d'instant. Il serait à souhaiter que l'on fit l'analyse de cette source, qui, à l'instar de tant de courants de montagnes, possède peut-être des vertus curatives.

Au sortir de la plaine de Bédia, le chemin devient de plus en plus agreste et sauvage, et se transforme en un sentier de chèvres, qu'il faut parfois gravir à quatre pattes comme cette gent agile, et où le fourré des broussailles est si dense, qu'on est obligé, à plus d'une reprise, de se frayer un passage à l'aide des *kinghals* dont les indigènes sont armés. Grosse affaire que de mener les chevaux fougueux du pays par ces rampes étroites et bordées de précipices ! La vraie monture du voyageur timoré serait ici le buffle à la lourde et paresseuse allure. Ces âpres défilés aboutissent à des forêts splendides, où abondent les fruits de toute sorte, abricots, pêches, pommes, raisins : à voir cette exubérance de trésors naturels, on serait tenté de se croire dans l'Éden ; seulement ces produits poussés sans culture n'ont pas la même saveur que chez nous, et Ève aurait peut-être dédaigné de les cueillir : ce qui, soit dit en passant, eût épargné à l'humanité bien des tribulations.

On va chevauchant ainsi de montagne en montagne, le long de cours d'eau qui, çà et là, forment des cascades d'un effet charmant, et plus on s'enfonce dans l'Abkasie, plus on voit s'accroître la sauvagerie du sol et de ses habitants ; on devine tout de suite qu'on a affaire à une région où les Russes ont pénétré plus tard qu'au Samourzakan. Dans un repli du relief est assis le village de Tkvaltchéli, qui donne son nom aux bains minéraux voisins, et dont la principale richesse est le miel que secrètent les innombrables essaims d'abeilles des forêts d'alentour. En quittant Bédia de bon matin, on atteint ce bourg au milieu de la journée. Le tchapar, chargé de prévenir le starchina de l'endroit, n'étant pas cette fois arrivé à temps, notre cavalcade prit au dépourvu l'hôte chez lequel je devais m'arrêter pour dîner lors de mon premier passage. De là, suivant l'expression vulgaire, un dîner « à la fortune du pot », qui me permit d'autant mieux de juger d'un ordinaire national. Mon amphitryon était justement un descendant de cet Anchebadzé dont la querelle avec le Dadian Lewan de Mingrèlie fournit, sur la demande de celui-ci, un prétexte à l'intervention russe. La cause d'inimitié entre les deux princes avait été le refus du premier de s'acquit-

ter d'un service réclamé par l'autre. Le Dadian, irrité, leva sa canne sur son sujet (l'Abkasie, à cette époque, obéissait aux princes mingréliens) ; Anchebadzé, pour se défendre, tira son *kinghal* ; immédiatement il fut arrêté et mis dans une forteresse. Mais il s'échappa de sa prison et se réfugia dans le Samourzakan, d'où il attaqua à plusieurs reprises le territoire mingrélien. Le Dadian, se trouvant le moins fort, appela vainement à son secours les montagnards tschebeldiens ses voisins ; ceux-ci firent cause commune avec le prince Anchebadzé, de sorte que Lewan se vit forcé de recourir aux Russes. Ce fut alors (1832) que ceux-ci érigèrent aux bords de l'Ingour la forteresse d'Attangelo, que les indigènes nommèrent Santandjo ; mais cette citadelle fut impuissante à protéger la frontière du Samourzakan. De guerre lasse, le Dadian de Mingrèlie prit le parti de se réconcilier avec son vassal ; résultat du différend : un fort de plus en terre caucasienne, et l'intrusion des soldats russes dans le pays, au grand déplaisir peut-être de celui-là même qui les avait appelés.

L'Anchebadzé de Tkvaltchéli, chez qui je recevais l'hospitalité, était le type du prince campagnard en ces contrées. Agé d'une soixantaine d'années, grand, maigre, sec, il avait une chevelure et une longue barbe blanches qui faisaient ressortir son teint hâlé. Ses yeux bleus, — c'est la couleur dominante dans le pays, — son nez démesurément long lui donnaient une physionomie toute spéciale. Son costume n'avait rien de princier : une *tchoka* en lambeaux retombant sur un pantalon de laine grise à sous-pieds ; des souliers sans semelles en peau de mouton, attachés avec des lanières, et qui laissaient voir les orteils (les bas ici sont chose inconnue) ; un haut *papak* de drap noir bordé d'astrakan, telle était la toilette plus que négligée du personnage, dont la taille élevée semblait encore s'allonger par l'effet de cet accoutrement.

La princesse sa femme était vêtue à l'avenant, d'une robe noir-grisâtre déchirée, aux bords frangés par l'usure, et qui, s'ouvrant sur la poitrine à la mode locale, laissait voir une chemisette dont il n'était plus possible de discerner la teinte d'origine. Un mouchoir analogue à la robe lui couvrait la tête et le front. Le rejeton de ce couple primitif était à peu près costumé comme le père, si ce n'est qu'il avait une coiffure différente, un bonnet de poil de chèvre qui, surmontant sa chevelure inculte, lui donnait quelque peu l'air de Robinson.

Comme de coutume, l'apparition d'une visiteuse étrangère fit surgir de toutes parts une masse de curieux, princes et princesses de tout grade, habitants du logis ou des environs, serviteurs et paysans du domaine, pêle-mêle bizarre de types et de guenilles que la plume se refuse à décrire. Les femmes portaient toutes le long pantalon bouffant à la turque, qui est ici, je l'ai déjà dit, la pièce d'habillement par excellence, celle dont on se fait, avant tout, honneur, et qui se laisse aisément distinguer à travers les trous dont



Retour du monastère de Bédia (voy. p. 379). — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après le texte et un croquis.

les jupes sont invariablement ajourées. Ces jupes à l'européenne, mal taillées, ont toujours quelque volant en lambeaux qui forme traîne au milieu de la poussière ou de la boue. Parfois aussi les femmes ont un corsage échancré sur le devant et fixé par des agrafes de métal d'un joli modèle. Chez toutes, la coiffure consiste en un certain nombre de loques de couleur, enveloppant la tête en guise de mouchoir. Les pieds sont nus ou affublés de chaussures sans semelles, et d'un seul morceau, confectionnées par les femmes elles-mêmes, qui, dans ces contrées, savent tous les métiers, et déploient beaucoup plus d'activité et d'intelligence que les hommes.

Ce sont elles qui tissent les étoffes de laine ou de fil, dont elles font les habits des hommes et le linge du ménage, qui d'ailleurs est en meilleur état et plus abondant chez le paysan que chez le prince; ce sont elles qui fabriquent les guêtres, les selles, qui tressent les paniers qui servent à la récolte du raisin, paniers que l'on colorie d'une manière ingénieuse, en les suspendant à la crémaillère au-dessus de la marmite à cuire le maïs, de sorte que c'est la fumée qui fait ici les frais de peinture.

L'enclos du prince abkase ressemblait à tous les enclos du pays; on était précisément en train d'y construire une maison de bois (*akwaski*), qui était la grosse préoccupation du maître. En attendant qu'elle fût achevée, la famille logeait dans la *patchka* ou cabane de réserve, tout le monde couchant, sans distinction de sexe, selon l'habitude, dans une seule et même pièce. Après le repas, où, pour la raison que j'ai dite, ne figura pas la poule de gala, on improvisa sur l'herbe une *tamascha* abkasienne, à laquelle se mêla le rejeton du prince.

C'est à une dizaine de verstes du village Tkvaltchéli que se trouvent les bains sulfureux du même nom. On y accède par une route bordée des deux côtés de précipices, et formant une rampe si étroite, qu'un cheval a peine à s'y conduire. La source sort d'un rocher, au flanc de la montagne, et tombe, à six mètres de là, dans un réservoir-piscine construit en pierre, avec fond de bois, et d'un mètre et plus de profondeur. Plusieurs personnes se baignent ensemble dans ce bassin, abrité du soleil par un toit grossier que soutiennent des poutres. Tout à côté est une pièce que l'on chauffe au besoin, et qui sert de cabinet de toilette. Ces bains sont gratuits; ils ont été installés par le dernier *ahu* d'Abkasie, Michel Sherwachidzé, qui s'y guérit de la gravelle, et qui avait là, au sommet de la montagne, une habitation détruite depuis lors par un incendie. C'est aussi l'*ahu* précité qui, désireux de voir les gens du pays bénéficier de ces eaux efficaces contre bon nombre des maladies, fit construire le bâtiment, à l'usage des baigneurs, qui se trouve à une douzaine de mètres du réservoir.

Cette source de Tkvaltchéli est thermale, et offre quelques rapports avec celle de Tiflis; comme celle-ci, elle dégagé une odeur très forte. Non loin de la pis-

cine, coule entre deux hautes parois de montagnes le fleuve Galizga, qui, tombant de rocs escarpés avec un fracas de tonnerre, complète la sauvagerie de l'endroit. Chaque été, pendant les grandes chaleurs (juin, juillet et août), les malades visitent cette station balnéaire d'un genre primitif; les Mingréliens surtout y affluent. Ces baigneurs ne se montrent pas difficiles; un rocher leur sert de couche et une grotte d'abri. Le gardien, qui habite une hutte voisine, fait l'office de restaurateur; les bergers de la montagne ne sont-ils pas là pour lui fournir le lait caillé et le fromage de buffle, dont il approvisionne sa table d'hôte? Ajoutez à cela une grande marmite où cuit la bouillie de maïs, une autre chaudière où bout le mouton fraîchement tué, et vous avez toute une vue d'ensemble sur cette rustique colonie d'invalides, laquelle mange en commun sur l'herbe ou à l'ombre de quelque grand chêne. L'orchestre même ne fait point défaut: la *chiongouri* mingrélienne et l'*abchertsas* des Abkasiens (guitare à deux cordes en soie) jettent leurs résonances aux échos des gorges. Tout repas est suivi du divertissement de la *tamascha*.

Que dis-je? La pudeur des indigènes a imaginé tout un règlement pour assurer dans cette piscine de Tkvaltchéli l'observation des lois de la décence: un côté du réservoir est affecté aux hommes et l'autre aux femmes; les deux sexes se baignent ensemble, mais dos à dos, et paraissent de la sorte s'ignorer mutuellement. Bien plus, la manière d'entrer dans le bain et celle d'en sortir sont réglées d'avance; c'est à reculons qu'on doit y entrer, c'est dans l'attitude opposée qu'on est tenu d'en sortir: le tout sans frais de costumes. N'est-il pas vrai qu'ici-bas les plus simples en remontent souvent aux plus fins?

Je ne visitai point les bains de Tkvaltchéli en novembre dernier, car en hiver la route qui y mène est inaccessible. De là l'absence de vues photographiques de cette localité.

Le fleuve Galizga, qui prend sa source à peu de distance des thermes de Tkvaltchéli, traverse une partie de l'Abkasie et se jette dans la mer Noire entre Otchemtchiri et Ilori. Son cours est très rapide et son lit rocailleux. On le traverse six fois à gué en venant du bourg Pokvechi pour se rendre au village de Tkvaltchéli, distance d'environ douze verstes. Pokvechi est une localité assez vaste, possédant de riches terrains au bord de la rivière; toutes les habitations y présentent un type uniforme: ce sont des huttes de treillage au milieu d'un enclos. Le cimetière, situé sur la plaine, offre lui-même un aspect riant avec ses carrés de verdure et ses tombes entourées de galeries de bois, suivant le plus ou moins d'aisance de ceux qui les élèvent.

Pokvechi n'ayant point de bazar où les habitants de la région d'alentour puissent venir écouler leurs produits, il est question de dédommager la bourgade en la dotant d'une foire annuelle: ce sera une innovation pour le pays. De plus, les gens de la localité,

qui ont le sentiment du progrès, ont offert de construire à leurs frais un hippodrome et d'instituer des prix pour des courses de chevaux qui auraient lieu à l'époque de la foire : encore une nouveauté au Caucase, où jusqu'ici ce genre de divertissement n'a point été officiellement autorisé. Jusqu'en 1881 aucun de ces projets n'avait été réalisé. La guerre qui a dévasté le pays a créé des préoccupations nouvelles à ses habitants. Et pourtant, quel peuple y fut mieux prédisposé que ces indigènes, qui excellent, on l'a vu, dans l'équitation (c'est même le seul art qui leur soit familier) et qui ne quittent pour ainsi dire jamais le fouet, insigne de leur talent d'écuyers ? Les femmes, à cet égard, ne le cèdent point au sexe masculin ; elles manient avec adresse le coursier le plus fougueux, vous l'enfourchent gaillardement sur une simple selle d'homme, et dépassent souvent à la course les cavaliers qui les accompagnent. Point de fête ici sans jeux équestres, et ces exercices laissent loin derrière eux les manœuvres dites « de haute école » que nous applaudissons dans nos cirques. Seulement on y apporte des façons barbares et sauvages contre lesquelles il serait bon de réagir. De verste en verste sont postés des piqueurs, qui, au passage des chevaux engagés dans la lutte, les excitent non seulement par des cris, mais encore par des coups de feu et de féroces volées de coups. Plus d'un coursier meurt des suites de ce *steeple-chase* furibond, qui fait les délices des vieillards aussi bien que des jeunes gens.

Cette plaine de Pokvechi étant arrosée par le Galizga, on y aperçoit des groupes charmants de villageoises, portant de grandes cruches qu'elles viennent de remplir à la rivière. Quelle noblesse de démarche, quelle grâce innée chez ces campagnardes, et combien elles diffèrent de la plupart de nos paysannes d'Occident ! J'ai dit que les femmes abkases se montraient beaucoup moins en public que les Samourzaniotes et les Mingréliennes ; cela tient à ce que l'islam, qui fut jadis la religion du pays, a laissé quelques traces dans les mœurs et se mélange même au christianisme qu'on y professe aujourd'hui. Malgré cela, une épouse qui est mécontente de son mari a le droit de le quitter et de retourner dans sa famille, sans qu'il puisse aucunement s'y opposer. La femme est d'ailleurs reine dans son intérieur ; l'homme la traite avec beaucoup d'égards et de respect, et lui épargne presque tout travail fatigant. Un mariage est une grande fête en ces contrées.

Une noce doit-elle avoir lieu, des messagers à cheval, comme en Mingrélie, vont inviter parents et amis. Comme le starchina de Pokvechi mariait précisément sa fille, âgée de quinze ans, j'eus l'occasion de voir de près tous les rites. En approchant de l'habitation, les invités annoncent leur arrivée par des détonations et par un de ces chants sans paroles, sorte de modulation monotone, dont l'accent varie selon la circonstance : roulement de triomphe chez le voleur de chevaux qui vient de mettre son butin en sûreté, ap-

pel guerrier quand l'ennemi s'approche, vocifération criarde et joyeuse lorsqu'il s'agit d'un cortège de noces ; il est vrai qu'une oreille non exercée confond volontiers ces tons divers et n'en saisit point le caractère distinct.

Arrivés dans l'enclos, les cavaliers exécutent le salut d'usage en caracolant, et, à chaque nouvel invité qui survient, on recommence la même cérémonie. Ensuite tout le monde s'attable sous les tonnelles, les deux sexes chacun à part, sinon il y aurait lèse-convenance. A la fin du repas, une corne contenant trois bouteilles de vin, parfois davantage, passe de main en main ; chaque convive est tenu de la vider, sous peine d'être exclu de la société. Ce coup de l'étrier, qui vient par-dessus une consommation effroyable de victuailles (quartiers de bœuf, de mouton, d'agneau, poules, farine de maïs, fromage de buffle), achève, je ne dirai point d'enivrer les convives, les têtes abkases sont solides, mais de leur communiquer la pointe de gaieté qui sied en cette occurrence.

Ensuite on donne le signal de la danse en battant des mains ; puis au bal s'entremêlent les fantasias équestres dont j'ai parlé, et jeux, danses, libations se prolongent une partie de la nuit. Le lendemain, la fête recommence. Les invités présentent leurs cadeaux à la mariée, qui les reçoit debout et voilée ; elle ne se découvre qu'après que ses parents lui ont, à leur tour, offert leur présent. La nouvelle épouse ne quitte pas tout de suite la maison paternelle ; son mari vient y vivre avec elle jusqu'à ce qu'on ait préparé le logis destiné à la recevoir. Parfois aussi le jeune homme reste loin de sa femme, et ne devient véritablement son époux que le jour où elle lui est amenée par sa famille. A cette occasion, les réjouissances nuptiales recommencent de plus belle, dans la maison du conjoint mâle.

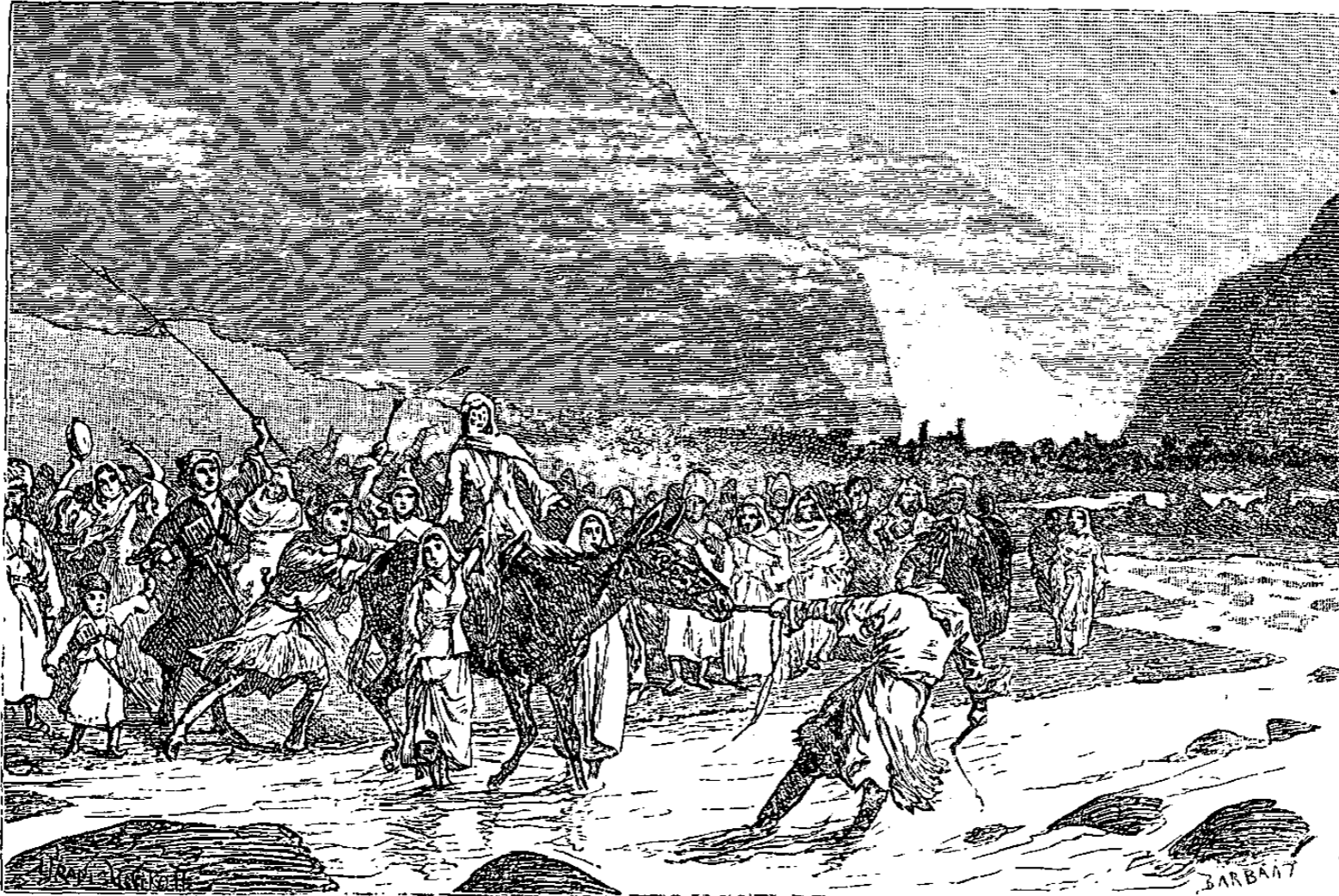
La nouvelle ménagère apporte son trousseau, la literie, le tout confectionné par elle avec le concours de ses amies ; le mari, lui, fournit le mobilier, aussi simple pour le prince que pour le paysan, avec cette différence toutefois, que chez les paysans aisés il y a d'ordinaire plus de confort et de propreté que chez le noble titré. C'est ainsi qu'à Pokvechi l'intérieur de mon hôte le starchina n'offrait nulle trace de cette incurie et de cette négligence qui gâtent, hélas ! l'hospitalité chez les gros bonnets de l'Abkasie.

De Pokvechi à Beslahouba, village dépendant de la commune d'Otchemtchiri, il n'y a qu'un trajet de quelques verstes, magnifique à faire, surtout le soir, au soleil couchant, quand les cimes des monts embrasés projettent leurs reflets sur les cours d'eau, les bois, les prairies, illuminant toutes choses de clartés féeriques. A Beslahouba, je descendis chez un riche paysan, adjoint au maire du district, et quelle ne fut pas ma satisfaction, au terme d'une journée si intéressante et si bien remplie, de trouver sous ce nouveau toit un essuie-main blanc, un couvert luisant, une excellente poule rôtie, et des hôtes vêtus autrement que de haillons.

Le lendemain, eut lieu dans le village une cérémonie usitée en temps de sécheresse, à l'effet d'obtenir de la pluie. Les Abkases sont, je le répète, gens superstitieux. C'est un repas qui se termine par des chants et des danses; après quoi, tous les assistants se rendent processionnellement à la rivière, avec un mannequin porté par une mule, et aux côtés duquel cheminent autant de jeunes filles que de jeunes garçons. Et, le long de la route, on chante cette prière, adressée au dieu du fleuve : « Voici la poupée, la poupée. La fille de l'ahu veut boire. Elle ne boit pas de vin, et l'eau lui manque, parce que la rivière est presque tarie. Elle ne vient pas, parce que la rivière a peu d'eau. » Tout en chantant ainsi, on pousse la

mule dans le courant, et tout le cortège y entre avec elle. Chacune des personnes présentes asperge d'eau le mannequin, qui ensuite est plongé dans les flots. Toute la journée on répète cette cérémonie; puis, le soir, a lieu un second repas suivi du divertissement d'usage. Si, malgré ces conjurations, la pluie persiste à ne pas venir, on a recours à une autre pratique, dont on n'use qu'en désespoir de cause, attendu qu'elle passe pour un péché : on jette sur un champ deux grenouilles, animaux réputés immondes, et l'on ne doute plus dès lors que le dieu imploré ne lave à grande eau la terre souillée par un tel contact.

On voit par cet exemple à quel degré d'ignorance naïve et de superstition est resté ce peuple abkase,



La procession du mannequin. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après le texte et des photographies.

grâce à l'isolement où il a vécu durant tant de siècles.

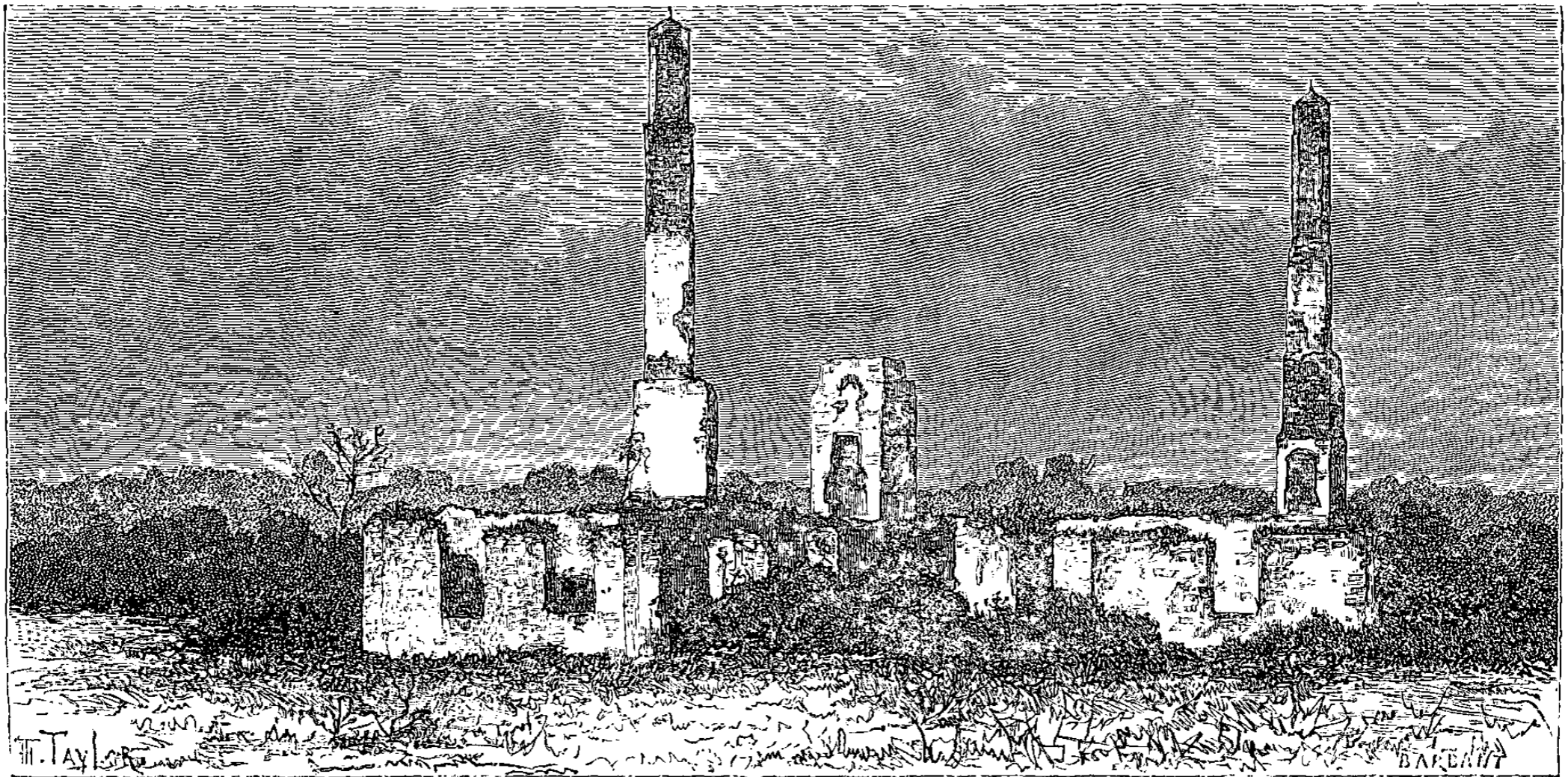
Otchemtchiri est à sept verstes à peu près de Beslahouba; la route qui y conduit traverse un parc naturel qui dépasse en splendeur tout ce que l'art aurait pu produire. Impossible de rêver avenues plus belles, bosquets plus variés et plus touffus que ceux que l'on trouve sur ce parcours. Chênes, platanes, tilleuls magnifiques y ombragent des parterres d'azélias dorés, et cet aspect contraste étrangement avec les sites tout à fait sauvages que l'on vient de quitter. On va ainsi de ravissements en surprises; puis, soudain, au sortir des massifs de verdure, la mer Noire se montre aux regards : on est à Otchemtchiri.

Lorsque au mois de novembre dernier je fis ce tra-

jet, je me trouvai de nuit devant le Galizga. Mon tchapar m'engagea à attendre le jour pour passer le fleuve. Mais je voulais avancer pour ne pas perdre de temps et pouvoir partir avec le prochain bateau allant à Poti. Pour ma sécurité, en traversant l'eau, il m'enlaça la taille, en formant un lien avec son fouet. Ainsi soutenue, je me mis à genoux sur ma selle, afin de ne pas me mouiller le corps. Arrivés sur la rive opposée, mon tchapar m'assura que j'avais traversé un gué fort dangereux. Encore une fois, je dus à son adresse d'avoir heureusement franchi ce mauvais pas.

Carla SERENA.

(La suite à la prochaine livraison.)



Ruines de l'ancien palais de Pahu à Otchemtchiri (voy. p. 386). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

EXCURSION AU SAMOURZAKAN ET EN ABKASIE,

PAR MADAME CARLA SERENA¹.

1881. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

III

L'ancien Otchemtchiri et les ruines du palais de Pahu Michel Sherwachidzé. — La population de la bourgade. — Coup d'œil d'ensemble sur le district. — Mon arrivée au nouvel Otchemtchiri. — Excursions aux environs. — L'église d'Ilori et le bœuf de Saint-Georges. — Une nuit chez une veuve akbase. — A Moughouri. — Cavalcade. — Fête à Mokva; les ruines du cloître et l'église. — La montagne Agharda.

Il y a un demi-siècle environ, à l'endroit où se trouve aujourd'hui le bourg d'Otchemtchiri, on ne voyait qu'une vaste forêt de buis appartenant aux princes Antchi-beia, famille d'origine circassienne, dont une branche existe encore au Samourzakan. Ces princes, que dans leur pays on appelait *Loon*, donnèrent leur nom (*Tchi-Loon*, c'est-à-dire, en abkase, « le lieu de résidence des Loon ») au hameau transcaucasien où ils s'établirent; puis ils vendirent leur propriété à Michel Sherwachidzé, le dernier *ahu*, qui fit abattre la futaie et changea le nom de l'endroit en celui d'*Otchemtchiri* (lieu planté de buis). Sur ce rivage désert de la mer Noire, l'*ahu* voulut qu'on lui érigeât une somptueuse demeure de style asiatique. A cet effet, il manda de Turquie un architecte et des ouvriers, qui s'acquittèrent de cette entreprise à sa grande satisfaction. Une légende très commune ajoute que, le palais une fois terminé, l'architecte fut mis à mort : par l'ordre du sultan, disent les uns, pour avoir porté son

art en terre étrangère; par l'*ahu* lui-même, affirment les autres, afin qu'il ne pût faire une réédition de son œuvre.

L'édifice, situé au milieu d'une grande plaine, à la lisière de laquelle coule l'*Adzikva* (le mot, en abkase, signifie « rivière »), formait un carré à deux étages, avec belvédère, balcon, véranda, ensemble d'un effet charmant, orné de sculptures délicates et de gracieuses arabesques. Le rez-de-chaussée était en pierre, le reste du bâtiment en bois de châtaignier ouvragé, et la colonnade de soutènement de la véranda en acajou. L'intérieur répondait à cette élégance extérieure. Les nombreux salons avaient des plafonds finement fouillés; les portes étaient en buis rouge du Caucase, et les cheminées en marbre blanc. Une telle construction eût été partout remarquée; en ce pays primitif, c'était une vraie merveille. Une ombre au tableau, c'est que les caves servaient de prison aux malheureux qui encouraient la colère du chef, dont le caprice faisait loi.

Dès que cette superbe résidence fut achevée, l'*ahu* s'empressa de quitter l'habitation, exposée aux agres-

¹ 1. Suite. — Voy. t. XLI, p. 385 et 401; t. XLIII, p. 353 et 369.

sions de ses ennemis, qu'il occupait à six verstes de là, pour venir se fixer à Otchemtchiri, et ce fut là qu'il passa les vingt dernières années de son règne. Afin de peupler cet endroit, il céda une partie de la forêt à ceux qui en abattraient les arbres, de sorte qu'il s'établit près de la demeure princière un groupe de huttes en bois, d'où est sortie la bourgade actuelle.

Le palais, autrefois meublé avec luxe, était vide et désert. Tous les vents de l'horizon s'engouffrent à l'aise par ses fenêtres aux vitres cassées (les premiers carreaux de verre qu'on eût vus dans le pays); les oiseaux les plus divers nichent dans ses appartements silencieux, et chiens, chats, souris, rats, toute une ménagerie a son franc passage par les portes béantes de la construction. En 1876, je vis l'édifice en cet état. Le sort malheureux de ce beau palais rappelle celui du prince orgueilleux qui en fut le maître. En 1864, l'*ahû*, qui était vassal de la Russie, essaya de secouer cette suzeraineté. Fait prisonnier, il fut emmené hors de son pays, pour être conduit à Kalouga, ville où, quelques années plus tard, fut interné le fameux Schamyl; mais Michel Sherwachidzé n'arriva pas jusqu'à ce lieu d'exil : il mourut en route, suivant les uns, de mort naturelle, suivant d'autres, d'un poison qu'il s'administra lui-même. Son corps fut ramené en Abkasie et inhumé dans l'église de Mokva, près d'Otchemtchiri. Son fils et successeur, Georges, vivait interné à Saint-Pétersbourg, d'une pension que lui allouait le gouvernement russe, qui lui proposa à maintes reprises d'acheter le palais bâti par son père. Mais il s'y refusa. Pourtant, peu de temps avant la dernière guerre, une nouvelle proposition d'achat lui ayant été faite, il y prêta l'oreille, sans toutefois tomber d'accord sur le prix, car il exigeait onze cents roubles, et le gouvernement ne voulait lui en donner que neuf cents. On sait que, pendant la dernière guerre du Caucase, l'Abkasie se révolta contre les Russes et prêta son appui aux Turcs; ceux-ci, débarqués à Otchemtchiri, en chassèrent les Russes et incendièrent la bourgade, qui fut détruite de fond en comble. Le beau palais eut le même sort; il n'en reste que les ruines, que j'ai photographiées et qu'on voit en tête de cette livraison.

Ces squelettes de pierre, unique souvenir de l'ancienne localité que j'avais vue florissante, dominant une vaste plaine déserte près de la mer. On n'y voit point des tertres émaillés de fleurs, mais bien des tas de décombres, restes des demeures qui furent incendiées.

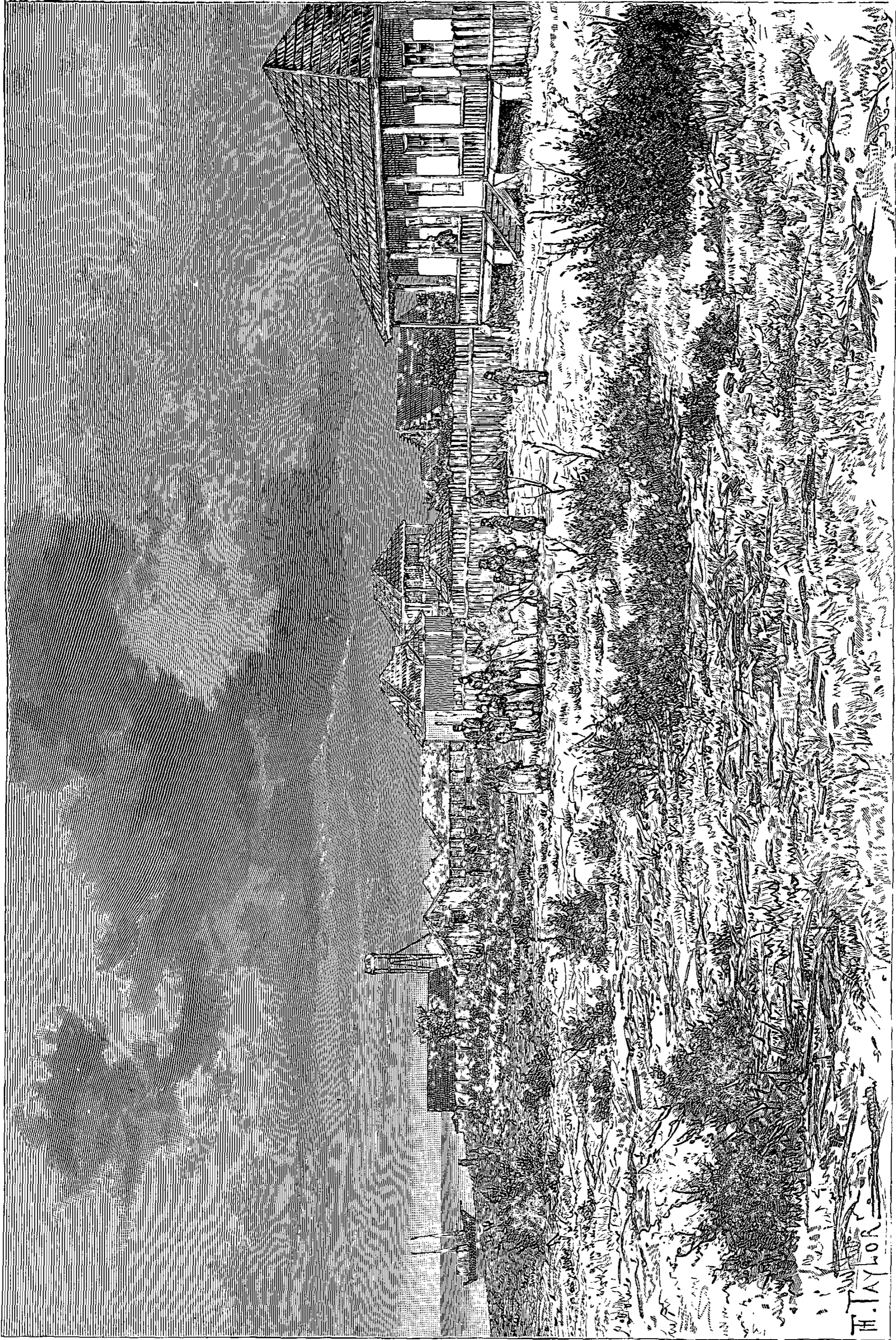
Le prince Georges Sherwachidzé perdit ainsi la somme que le gouvernement russe lui avait offerte avant l'insurrection. Lors de la rébellion une seule maison avec ses dépendances fut épargnée; appartenant à un marchand mingrélien nommé Barkalaïef, elle fut habitée par Hussein-Pacha, commandant de l'armée turque en Abkasie. Cette bâtisse se trouve à peu de distance des ruines du palais de l'*ahû*, connu aussi sous le titre de *Vladitel*. En 1881, le fils de l'ancien suze-

rain revint en Abkasie, où il exploite, pour une compagnie belge, plusieurs des plus riches forêts du pays.

En 1876, la population d'Otchemtchiri se composait surtout de Mingréliens et de Turcs; ces derniers sont pour la plupart des Lazes ou des colons venus de Trébizonde. Quelques Grecs s'ajoutent à ce noyau. Quant à des Russes, le groupe des fonctionnaires mis à part, il y en a peu; mentionnons cependant quelques militaires retirés du service, et deux familles qui, faites jadis prisonnières par l'*ahû*, se sont par la suite naturalisées. La bourgade possédait des cafés à l'instar de ceux qui existent en Turquie, des boutiques de barbiers sur le même modèle, et, de plus, une petite mosquée. Les indigènes abkases, qui n'exercent ni métier, ni trafic, vivent dans les hameaux voisins, où ils cultivent les champs de maïs. Des femmes, on en voit peu à Otchemtchiri; les Turcs établis dans la localité ont presque tous laissé les leurs au pays, et celles qui y résident se montrent rarement.

Le bourg avait également son église chrétienne et son école, mais l'une et l'autre peu florissantes. L'école, mal dirigée, contrastait avec celle d'Okoum, au Samourzakan, qui, je l'ai dit, était le modèle du genre. Elle sert uniquement aux garçons; rien jusqu'à présent n'a été fait pour l'instruction des filles. Ajoutons qu'on était en train de bâtir un hôpital, pour lequel les habitants fournissent leur contribution volontaire. Le climat, bien que tendant à s'améliorer, conserve toujours un ferment de fièvre, dû aux marais, qu'on assèche peu à peu. Aussi le remède local, invariablement employé contre tout malaise, est-il la quinine; c'est un genre de médication fort répandu dans les provinces caucasiennes, et les gens d'Otchemtchiri particulièrement se l'administrent à de fortes doses. Chose étrange, les Turcs échappent pour la plupart à la *malaria* régionale. Est-ce à la science mystérieuse de leur *moullah* qu'il faut attribuer cette immunité? Toujours est-il que, lorsqu'un sectateur du Prophète se sent une pointe d'indisposition, il se garde bien de recourir à la quinine, dont ses prêtres lui interdisent l'usage; il va trouver le desservant de Mahomet : le *moullah* choisit un verset du Coran, le transcrit sur un bout de papier, brûle la feuille, puis en recueille soigneusement les cendres, les délaye dans de l'eau, et fait boire cette potion au malade. Il est rare, dit-on, que le traitement manque son effet. La foi seule opère-t-elle ici, ou le rusé magicien mêle-t-il à la tisane sacro-sainte quelque drogue dont il a le secret? C'est un point que je n'ai pas mission d'éclaircir.

Sis dans une position charmante au bord de la mer, Otchemtchiri est, de plus, arrosé par deux fleuves, dont l'un, le Galizga, abonde tellement en poissons, qu'on n'a pas besoin de ligne pour les pêcher; on les tue tout simplement à coups de fusil, quand ils viennent s'ébattre par bandes à la couche supérieure de l'onde, ou même on les rasle à la main. L'autre cours d'eau, très bourbeux, l'Adzikva, est spécialement le paradis des grenouilles, cette gent aquatique que les indigènes



Oichemthiri (novembre 1881). — La maison du chef du district. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

ont tant en horreur. *Adzi*, en abkase, veut dire « eau », *kva*, « rivière, » et ce dernier mot, en géorgien, signifie « trouble »¹. Autour de la bourgade s'élève une chaîne de montagnes, dont les sommets culminantes, situées à une distance de vingt verstes environ, demeurent couvertes de neige dix mois de l'année; en juin et en juillet seulement, leur front se dégage; mais, dès qu'il pleut à Otchemtchiri, les cimes reprennent leur blanche fourrure. Les étages supérieurs du relief produisent principalement des chênes, des platanes et du buis; en bas croissent des châtaigniers. L'air est très pur, et le sol excellent.

Le district d'Otchemtchiri se divise en deux parties, le Samourzakan et le Kodor, ce dernier ainsi nommé de la rivière qui le traverse. Au chef du district siégeant à Otchemtchiri sont adjoints deux sous-chefs, l'un pour le Kodor, qui réside également à Otchemtchiri, l'autre pour le Samourzakan, qui demeure à Okoum. A la suite de l'exil de l'*ahu*, qui, en dépit de son despotisme, jouissait cependant d'un certain prestige, grâce à l'ancienneté de sa famille, dominante dans le pays depuis le quinzième siècle, le gouvernement russe a eu beaucoup de peine à mater ce peuple de montagnards énergique, entier et inculte, auquel répugnait naturellement l'introduction d'un nouveau régime, et qui regarde encore tout travail ou trafic comme un déshonneur. Quand le télégraphe indobritannique fut installé dans la contrée, ce fut toute une affaire que de trouver à recruter des ouvriers indigènes; plus récemment, le chef du district ayant entrepris d'établir une route près d'Otchemtchiri, les paysans se refusèrent obstinément à tout terrassement, déclarant qu'ils ne fouillaient le sol que pour y enterrer leurs morts; ils consentirent toutefois à couper et à charrier le bois nécessaire à la construction des ponts.

Le système de gouvernement autocratique et militaire auquel, je le répète, est soumise l'Abkasia, n'est point de nature à y hâter le développement de germes civilisateurs et encore moins l'esprit d'industrie et de négoce. Tout le commerce y est aux mains des Grecs et des Turcs (de ceux-ci principalement), qui exportent, soit par Batoum, soit par Trébizonde, les quelques produits de la région, maïs, cire, miel, noix et bois d'œuvre. Ajoutons qu'un petit bateau à vapeur de la Compagnie de navigation russe fait un service régulier entre Soukhoum-Kalé et Otchemtchiri. C'est la meilleure voie à prendre pour le voyageur qui veut aller d'un point à l'autre; le trajet par mer dure six heures environ, tandis que par terre il est bien plus long.

Je vins par mer lorsque je me rendis de Soukhoum-Kalé à Otchemtchiri en mai 1876. En débarquant, à l'aube, on me conduisit chez ce même marchand mingrélien, Barkalaïef, dont la maison est devenue historique par l'occupation du pacha turc.

Ce matin-là, je vis toute la famille au saut du lit. Je n'oublierai pas l'effet que me fit alors l'inspection

1. Les Abkases expliquent aussi la syllabe *kva* comme une onomatopée figurant le coassement des grenouilles.

de l'intérieur de ce prince du commerce de la localité. Il y régnait le pêle-mêle et la malpropreté typiques de l'Abkasia. La chambre commune avait surtout un aspect bizarre: parents et enfants, coqs et poules, chiens et chats y étaient réunis; elle me rappelait assez l'idée qu'on peut se faire d'un coin de l'arche de Noé. Mais ce sans-gêne primitif n'empêchait nullement le chef de la famille d'exercer l'hospitalité ni n'entravait l'empressement de ses hôtes à en profiter.

L'automne dernier, à ma seconde visite à Otchemtchiri, je fus agréablement surprise d'y retrouver d'anciennes connaissances.

Le voyageur de passage n'a pas le temps de reconnaître si le sourire de bienvenue avec lequel on le reçoit se transformera en grimace s'il revient encore. Mais j'eus la satisfaction d'être reçue en amie par ceux qui m'avaient accueillie déjà cordialement. Parmi eux je dois citer le chef du district d'Otchemtchiri et sa femme. A mon arrivée (cette fois à cheval), ils vinrent amicalement à ma rencontre et m'offrirent leur demeure comme quartier général. Si parfois à quelque chose malheur est bon, la ruine de l'ancienne bourgade a favorisé ses habitants en ce que le nouvel Otchemtchiri est plus grand et mieux bâti. Le bazar, les édifices publics sont plus vastes. Les maisons d'aspect plus riant.

Celle du chef du district, en face de la mer, compte parmi les plus jolies. Le bazar s'étend de l'autre côté. Une tour d'observation, phare pour les navigateurs, s'élève au bord de l'eau. A proximité, à sa base, est une maisonnette, occupée par les charpentiers de l'endroit, des Turcs. Je désirais les photographier et déjà j'avais formé leur groupe (où figurait un beau vieillard tricotant un bas), lorsque un moullah survint, qui ordonna à tous de se lever, leur rappelant que, par principe religieux, ils ne devaient pas laisser faire leur portrait.

Otchemtchiri étant mon centre d'observation, je rayonnai aux alentours et fis des excursions charmantes.

J'étais accompagnée d'un officier russe, qui déjà avait été mon cicérone à ma première visite, et que je retrouvai aussi courtois et aussi affable que par le passé.

Sa connaissance du pays et de la langue me furent fort utiles. Nous étions suivis d'un tchapar chargé de mon bagage de photographe.

Je dois à la courtoisie de cet officier, M. V. S., d'avoir vu plusieurs points intéressants des bords de la mer Noire.

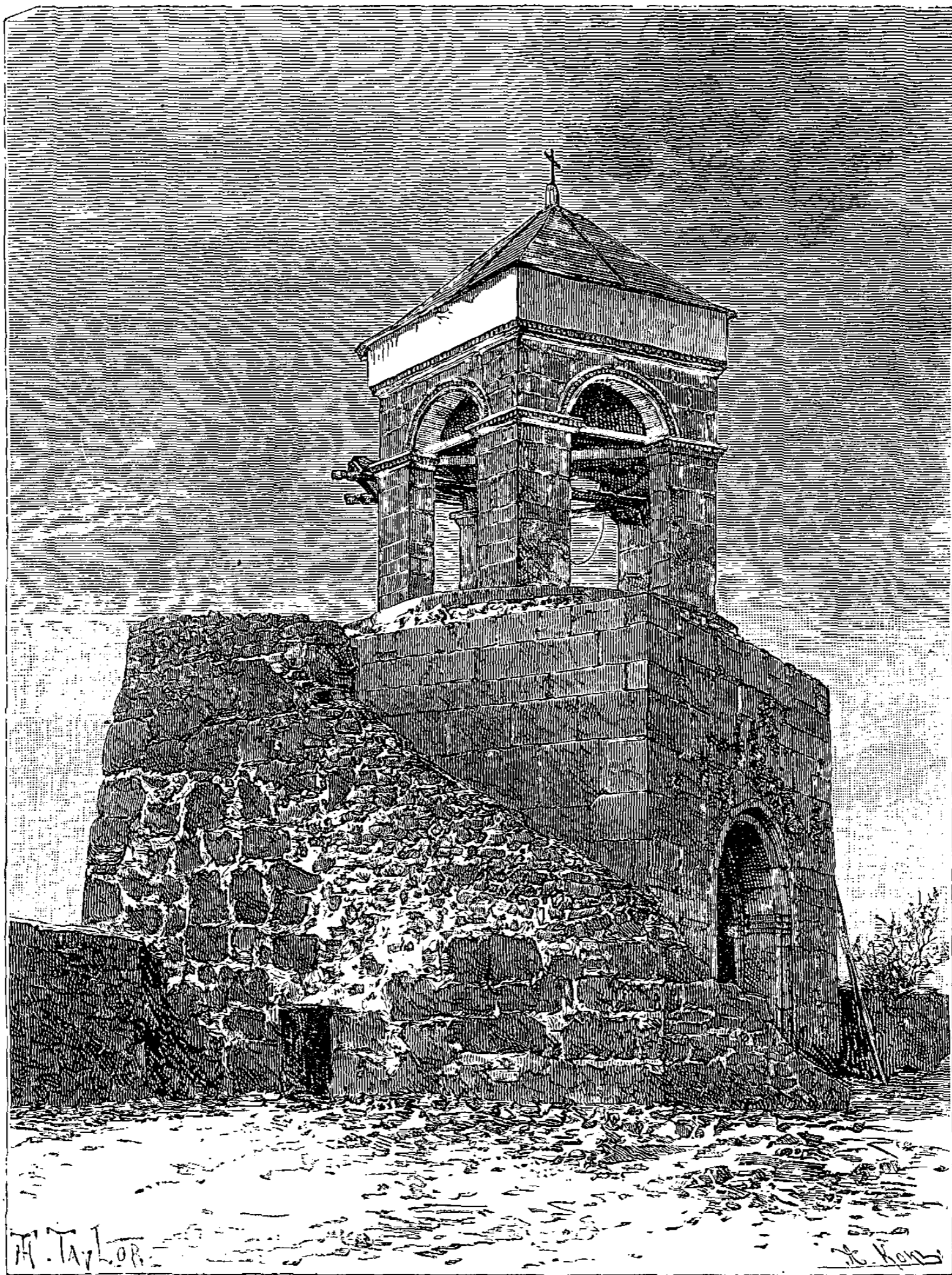
Un d'eux est la baie de Djamish, où se jette la rivière du même nom, entre le Kodor et Otchemtchiri. Cette baie, d'où la vue est splendide, forme un croissant très prononcé.

Les plaines qui l'entourent sont fort recherchées des pasteurs. Ils y conduisent un grand nombre de troupeaux, qui s'y abreuvent et y trouvent de bons pâturages.

Je m'arrêtai aussi sur la route, non loin de la baie, où se trouve un poste de tchapars sous une hutte formée de branchages de rhododendron. Les branches de cet arbuste sont très estimées à cause de leur solidité. On m'assura que la hutte où je me trouvais, et qui au premier abord me parut être fort fragile, pourrait résister aux intempéries pendant

un demi-siècle. On me cita des exemples à l'appui. Le rhododendron est fort commun au Caucase. J'en vis de couleurs variées en pleine floraison au mois de novembre dernier.

A huit verstes à peu près d'Otchemtchiri se trouve un sanctuaire auquel s'est longtemps attaché dans l'esprit superstitieux de la population un renom tout spécial :



Clocher de l'église d'Ilori. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

c'est celui d'Ilori, jadis but de pèlerinages très fréquents. Pour s'y rendre, on traverse la plaine qui s'étend jusqu'au fleuve Galizga, puis on franchit le cours d'eau à gué, faute de pont. Une fois de l'autre côté, on est sur le territoire de la commune d'Ilori; le chemin devient excellent : c'est la route militaire établie autrefois pour relier Okoum au Samourzakan. A droite et à gauche de la chaussée, la richesse de la vé-

gétation et la magnificence des arbres contrastent avec la pauvreté des habitations éparses çà et là. Le sanctuaire s'élève, entouré d'un mur, au centre d'une vaste plaine; près de la porte se voit une petite niche surmontée d'une image de saint Georges, patron de l'église; sur un vieux trépied de cuivre il y a un tronc : le couvercle brisé, la serrure absente prouvent que depuis longtemps nulle offrande n'y est plus déposée.

L'église paraît être de date plus récente que le clocher, dont la coupole est d'un beau style byzantin; un escalier tournant de vingt-six marches effritées conduit à la tour, découpée en cinq arceaux de forme romane, où sont encore suspendues, muettes et immobiles, cinq grosses cloches de bronze, dont l'une porte le nom de Sherwachidzé. En bas, on aperçoit le cimetière voisin de l'église, enclos mélancolique au possible, où des tertres sans fleurs ni treillages indiquent seuls les endroits où reposent les morts.

Par le style, l'intérieur du sanctuaire d'Ilori rappelle celui de Martvili en Mingrélie : il a, comme ce dernier, des voûtes en forme de croix byzantine, et ses murs portent des vestiges de fresques. Saccagé à plusieurs reprises par les Turcs, qui en ont enlevé les portes d'entrée à plaques argentées et maint autre objet de valeur, il ne présente plus aujourd'hui que des

murs dénudés où l'humidité a empreint ses arabesques verdâtres et ses moisissures. L'iconostase, qui était, dit-on, enrichi de figures ornées de pierreries, a disparu. A la place est un paravent sur lequel on a peint grossièrement des effigies saintes; de chaque côté se dressent deux petits autels ressemblant assez à des tables de toilette, et ornés de vieilles draperies en cachemire rouge, brodées au crochet par la femme du dernier *ahu*. Sur celui de gauche on voit derechef un saint Georges, très ancien; puis, au-dessous de l'image, deux poignards en or enrichis de pierreries, dont les lames rouillées se montrent à travers le fourreau, retenu par une bande de velours bleu clair garnie de rubis; ces armes sont, dit-on, l'offrande d'un chef musulman qui, venu pour piller le sanctuaire, en fut empêché par un miracle du saint martyr. Citons encore le trésor d'ex-voto de la sacristie, sorte de



Le pope montrant les trésors de l'église d'Ilori. — Dessin de A. Ferdinandus, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

bric-à-brac renfermé dans une armoire de bois grossière, et où, à côté d'un étrier, d'un fouet, d'une bride de cheval, on aperçoit des bagues de tout genre, des pièces de monnaie, quelques bijoux anciens, et même des cuillers de corne à manger la caillebotte. Tous ces objets sont autant de dons pieux des fidèles qui ont imploré l'assistance du saint.

La célébrité de l'église d'Ilori vient d'un miracle qui, chaque année, pendant des siècles, s'est renouvelé la veille de la fête de saint Georges. Ce jour-là, 9 novembre (style grec), un bœuf aux cornes dorées sortait de la mer, et pénétrait on ne sait comment dans le sanctuaire, dont les portes étaient préalablement closes avec grand soin, et dont personne ne pouvait s'approcher avant le lendemain. Un nuage de fumée, qui par dix fois enveloppait le temple, annonçait pendant la nuit aux fidèles si le miraculeux animal était au rendez-vous; cette buée céleste ne se mon-

trait-elle pas, cela voulait dire que saint Georges refusait sa protection. Au matin, le prêtre entra dans l'église, escorté des principaux du pays, et s'approchait du bœuf; si celui-ci regimbait, c'était signe de malheur; si, au contraire, il restait tranquille, on pouvait compter sur une année prospère et heureuse. La bête sacrée était immolée en holocauste; seulement on ne la mangeait pas : sa chair était distribuée aux fidèles, qui en gardaient les morceaux comme autant de reliques et d'amulettes excellentes contre le mauvais œil. Par malheur, depuis nombre d'années, on a beau fermer, à jour fixe, les issues de l'église, et veiller toute la nuit dans l'attente, nulle fumée ne descend plus d'en haut, et nul bœuf Apis ne traverse plus clandestinement les pans de mur pour venir s'offrir au glaive du sacrificateur. Saint Georges, disent les indigènes, a cessé de vouloir du bien au pays, et l'on a parfaitement remarqué que cet abandon date du mo-

ment où un pacha turc campa dans le sanctuaire et le profana¹.

En novembre 1881, on était occupé à restaurer l'église d'Ilori. Lorsque je m'y rendis, je vis sur le sol, jetés pêle-mêle, les objets qui forment son trésor. Le prêtre, Sosim Ghelaïa, m'aida à les ramasser. Grande fut sa stupéfaction lorsqu'il me vit disposer ces ex-voto sur le mur au bas du clocher pour les photographier, et que je le priai de poser à côté. On voit ici la reproduction de ce petit tableau.

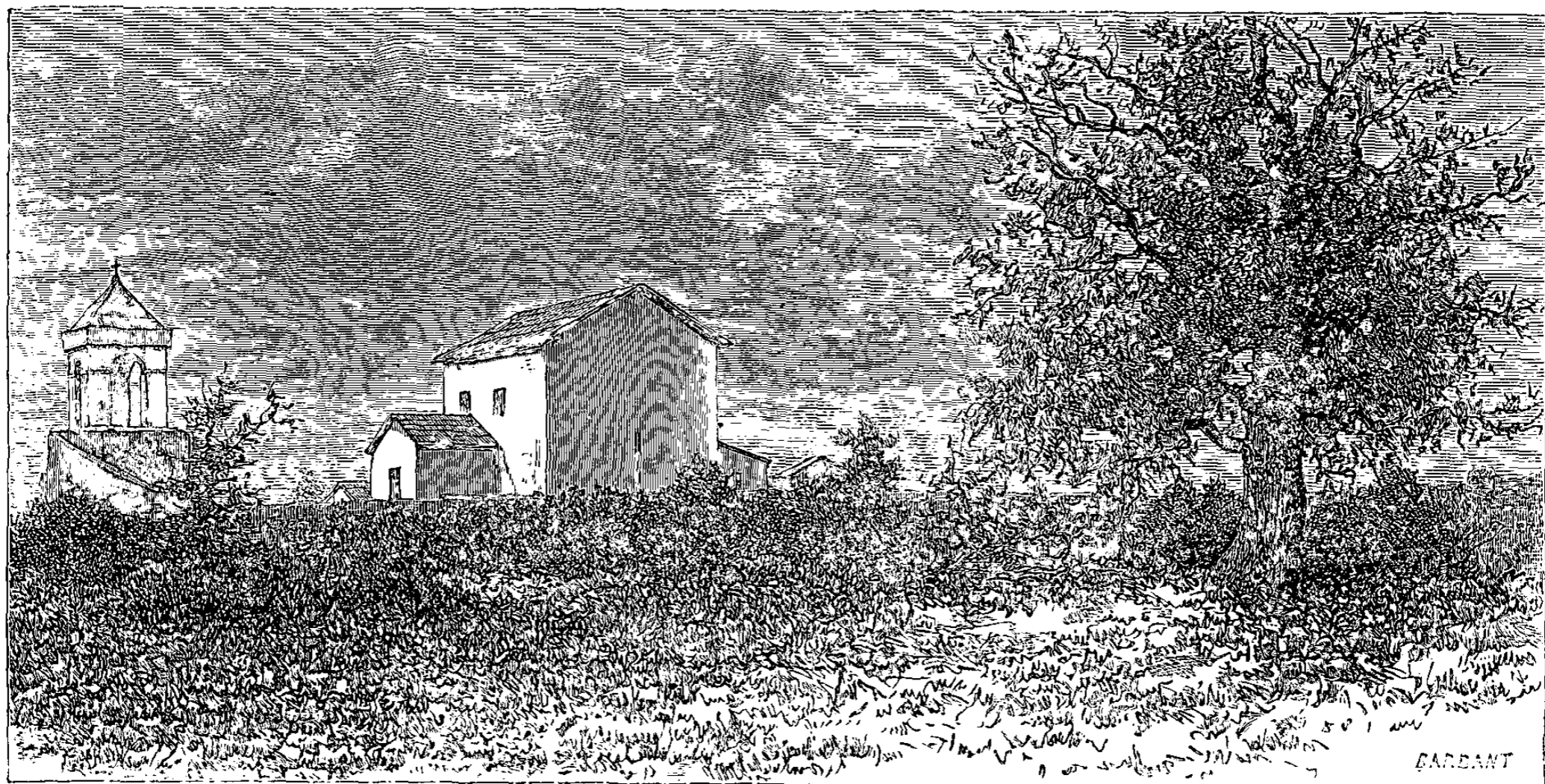
Lorsque l'opération fut terminée, le vieux pope remit dans un coin les futiles objets formant les richesses de l'église dont il est le chef. Son étonnement était de plus en plus grand de voir que j'avais attaché tant de prix à la reproduction de ces petits trésors, qui avaient de la valeur pour moi par leur originalité naïve et leur grande simplicité. Puis, me désignant sa

demeure, en face de l'église, il m'invita à me reposer chez lui. Cette maison, d'assez bonne apparence, était ombragée d'un arbre magnifique qui déployait toutes les splendeurs de son luxuriant feuillage vert, malgré la saison avancée.

Un certain confort règne dans cette habitation, qui a un air beaucoup plus prospère que le temple desservi par ce pope de village. Il m'offrit de la bouillie de maïs, du raisin et un vin excellent provenant d'un bon lot de champs et de vignobles qu'il possède.

Mais revenons à Ilori, qui est un nouveau et riant village situé sur la rivière du même nom, comptant environ deux mille feux. Les habitations y sont très espacées, chacune ayant autour d'elle une aire de terrain considérable.

De l'ancienne bourgade, qui était à peu de verstes du monastère, on découvre à peine quelques vestiges.



La plaine d'Ilori, l'église et le clocher. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

Je passai la nuit chez la veuve d'un de ces gentils-hommes abkases, qui n'ont point, je l'ai dit, leurs titres de noblesse inscrits ailleurs que dans la mémoire des anciens; et comme on s'occupait justement du partage des terres, le fils de la maison, milicien au service du chef du district d'Otchemtchiri, venait de faire une tournée dans le pays pour s'assurer que le peuple reconnaissait bien en lui un rejeton de souche aristocratique. Le logis ne manquait pas d'un certain confort relatif; le domaine, géré d'une façon intelligente, était en voie de prospérité, et le jeune homme, malgré ses haillons presque obligatoires, avait fort bonne mine.

La vieille dame, quoique n'ayant d'autre progéni-

1. La vérité est que, afin d'éviter des rassemblements trop nombreux qui auraient pu troubler la tranquillité, l'autorité a empêché depuis longtemps l'apparition du bœuf sacré à Ilori.

ture que ce fils, n'en était pas moins entourée de plusieurs jeunes filles, ses pupilles, qui toutes l'appelaient leur mère; c'était elle qui faisait leur éducation. Il arrive en effet très souvent dans ce pays que les parents confient à des tiers le soin d'élever leurs propres enfants, pour ne reprendre ceux-ci qu'au moment de leur mariage, quittes à désintéresser après coup par des dons de chevaux, de bétail ou de terres ceux qui ont accepté cette tutelle dispendieuse. Bien que la question de dédommagement donne quelquefois lieu à des procès, cet usage mutuel n'en contribue pas moins à établir entre les familles, en dehors de tout rapport de parenté, des affinités affectueuses et étroites, qui ont souvent plus de force que les liens du sang. Mais la fraternité la plus sacrée, chez les Abkases aussi bien que chez les Mingréliens, c'est celle que crée l'allaitement au même sein; non seulement la nourrice est regardée comme une seconde mère et

conserve une part d'autorité dans la famille, mais ses enfants y sont sur le même pied que leurs frères ou sœurs de lait de noble lignée.

Dans ce pays, où le cultivateur, n'ayant point le droit de posséder de biens-fonds, pouvait être à tout instant, et par l'unique caprice de l'*ahû*, expulsé du champ qu'il faisait valoir, l'habitant avait pris la coutume de transférer volontiers ses pénates d'un lieu à un autre, et de ne considérer sa demeure que comme une sorte de campement temporaire. Aujourd'hui encore, sitôt qu'un site a cessé de plaire, soit qu'un parent aimé y

soit mort, soit que l'esprit superstitieux de l'indigène attache à la place une idée de malheur, le déménagement est vite résolu, et non moins lestement opéré. Les maisons étant faites de pièces et de morceaux portatifs, on n'a qu'à enlever le toit de carex, les parois de treillage, les pieux de soutènement, et le tout, mis sur des buffles ou des chevaux, avec le mobilier peu complexe, bancs de bois, matelas, coussins, couvertures, crémaillère et marmite, sans excepter la guitare nationale (*abtchertsâ*), voyage au gré du ménage qui se déplace. C'est, à coup sûr, un des côtés charmants et commodes du train de vie primitif de ce peuple, qui n'est point comme nous esclave du confort et qui, ne connaissant point le superflu, cette « chose si nécessaire » aux civilisés, se tient

pour amplement satisfait s'il a tout juste les ustensiles correspondants à ses besoins de chaque jour. En route, les gîtes ne manquent pas; les bêtes, on les met à paître, la nuit, dans un enclos, souvent même toutes sellées, et, à l'aube rougissante, la caravane d'émigrants reprend sa marche par monts et par vaux.

Dans une de mes courses aux environs d'Otchemtchiri, j'eus la surprise de rencontrer une famille arménienne s'en retournant vers la Géorgie, d'où elle était venue en Abkasia après que les troubles s'y étaient apaisés.

Les Arméniens ont, comme on le sait, le génie du négoce. Aussi en vit-on venir à Otchemtchiri lorsque

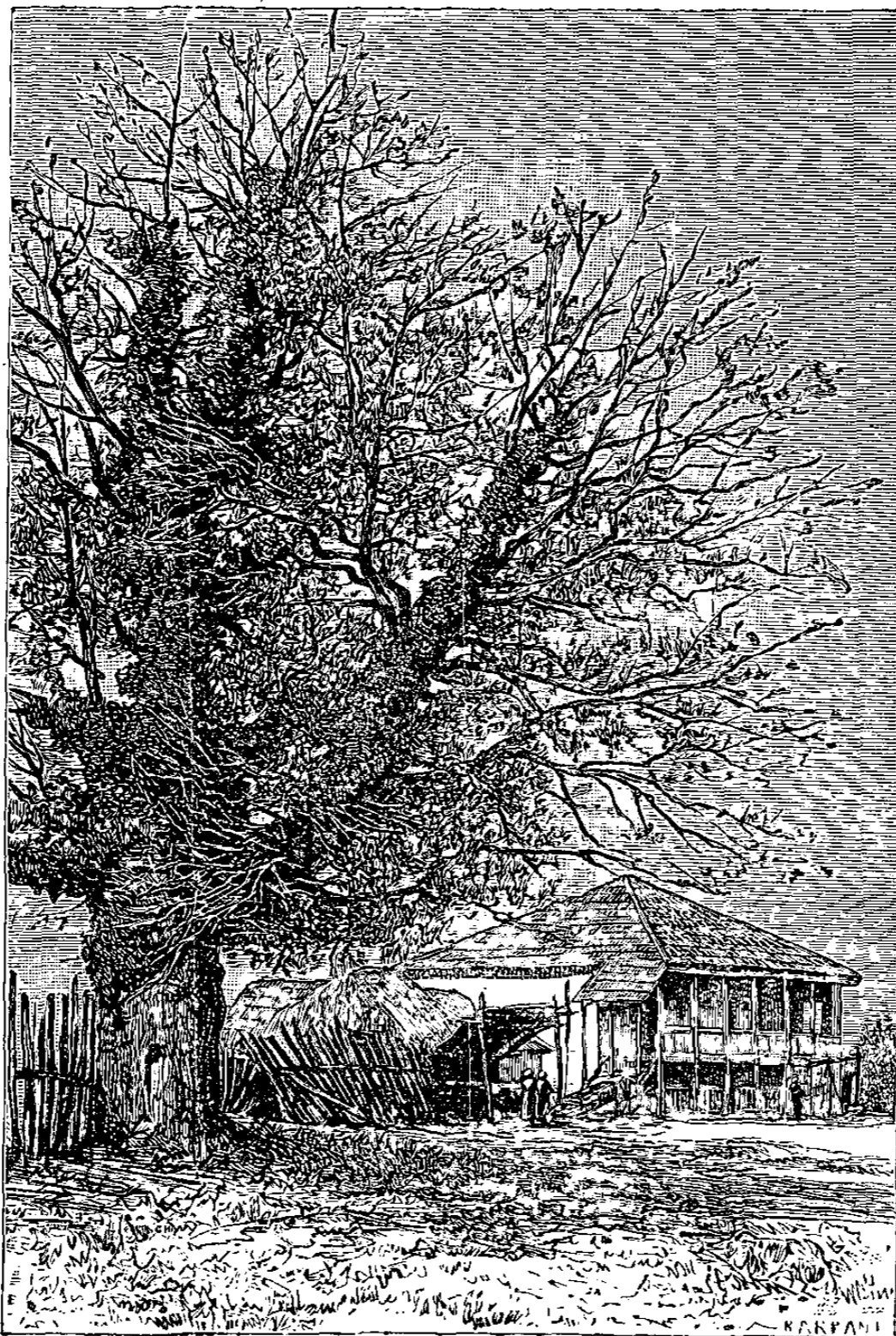
les travaux de reconstruction y avaient commencé. S'occupant de toute sorte de commerce, se chargeant de tout genre d'approvisionnement, ils réalisèrent des sommes assez considérables, puis s'en retournèrent chez eux. C'était la famille d'un de ces marchands que je rencontrai en route, au bord d'une rivière, où nous nous arrêtâmes pour déjeuner.

Au moment de nous remettre en marche, je les priai de me permettre de photographier leur cortège, mélange de misère et d'opulence.

Le chef de la famille, à cheval, bien vêtu, portait des armes magnifiques, fait rare chez les Arméniens, qui en général ne sont pas armés.

Sur le cou de sa monture il avait soigneusement attaché le *tchongouri*, guitare nationale, que l'on voit chez les riches et les pauvres et dont les sons égayaient tantôt une fête ou servent de soporifique¹ pour les malades.

L'Arménien dont je parle jouait du *tchongouri* pour apaiser les cris de son héritier, qui, tenant la robe de sa mère, se laissait traîner par elle, car l'enfant insoumis ne voulait ni avancer, ni permettre qu'on le mît dans l'*arba* (chariot) où l'appelait le serviteur qui lui servait de bonne d'après l'usage du pays. La mine de ce jeune rejeton asiatique, coiffé d'un grand *papach*, qui était tout son vêtement, me rappelait assez l'origine des hommes



Maison du prêtre à Iori (voy. p. 391).
Dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

expliquée, dit-on, par Darwin. La fécondité de sa mère ne me laissait aucun doute, car, outre le bébé en maillot qu'elle berçait entre ses bras, un autre était juché sur ses épaules, et son rire incessant accompagnait les pleurs de son frère. Cette femme chantait à tue-tête, d'une voix glapissante, une complainte arménienne dont les paroles gutturales n'ajoutaient guère de l'harmonie à ce concert de famille si varié, qui se continua pendant qu'elle me servait de modèle, et dont j'entendis encore le refrain, dans le lointain, après qu'elle s'était mise en route. Le costume de cette

1. Voy. le *Tour du Monde*, Un tour en Mingrélie, t. XLI, p. 415.



Famille arménienne retournant en Géorgie. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après des photographies de Mme Carla Serana,

mère modèle laissait à désirer quant à la propreté ; mais ce manque de soin était excusable vu les circonstances. Elle ne portait pas le *tasakrava* géorgien (bandeau) avec le voile. Ses beaux cheveux noirs pendaient en minces tresses sur ses épaules couvertes d'un mouchoir en soie à fleurs colorées. Son cou, ses bras, sa taille étaient ornés de bijoux d'une véritable valeur artistique. Ces objets de prix formaient surtout un contraste avec la chaussure misérable de celle qui les portait.

A sa gauche marchait sa fille aînée, pauvrement vêtue et chargée de menu bagage. Ce groupe familial précédant l'*arba* (chariot traditionnel en Géorgie), attelé de deux buffles vigoureux conduits par le jeune valet qui remplissait à tour de rôle, avec une égale bonhomie et patience, typique chez les Arméniens, les différentes charges de cocher, cuisinier, etc., voire même celle de bonne et d'instituteur du petit criard, auquel il ne cessait d'adresser des paroles caressantes, mais sans réussir à le calmer.

Dans l'*arba* étaient placés les objets de première nécessité pour le voyage. Au-dessus planait la marmite indispensable pour cuire le maïs. A l'un des côtés pendait le tambour de basque, instrument obligatoire qui ne manque dans aucun ménage, opulent ou misérable, pour l'accompagnement de la danse nationale, la *lesghinka*.

Derrière cet équipage primitif marchait un serviteur, coiffé, lui aussi, d'un grand papach et enveloppé d'une bourka. Il menait deux chevaux chargés d'un grand nombre de paquets contenant la literie et une foule d'autres objets nécessaires à l'aménagement d'une demeure caucasienne.

Lors de mon premier voyage je fis une visite à Moughouri, pour y voir une cave de vin appartenant au prince Anchebadzé.

Entre Ilori et ce bourg samourzakaniote s'étend une plaine solitaire, entrecoupée seulement de sentiers, et où verdoie une flore toute sauvage. On était alors en train d'y construire une chaussée qui doit conduire à Soukhoun-Kalé, la ville principale de l'Abkasie. De gré ou de force, les indigènes ont dû cette fois prêter leur concours gratuit au travail. Près du tracé de la nouvelle route, au bord de laquelle passe l'Okhour, cours d'eau limitrophe du Samourzakan et de l'Abkasie, se trouve, non loin de la station des tchapsars, une source froide et dont l'onde limpide, coulant à travers de hautes fougères, communique au voisinage une fraîcheur constante. Ce fut là que j'attendis les chevaux de relais, qu'il fallut, comme toujours, aller prendre aux pâtis de la forêt voisine. Partie d'Ilori au soleil levant, j'arrivai vers le milieu de la journée à Moughouri, et j'y fis halte chez un parent de ce prince Anchebadzé dont j'ai raconté la querelle avec le *dadian* de Mingrélie. Son domaine avait fort bon air, avec son vaste verger, ses vignes soignées, prolongeant à perte de vue leurs charmes, son *marani* (cave) regorgeant d'amphores pleines, sans préjudice

de tonneaux rangés contre le mur, et sur lesquels on lisait en russe l'étiquette « Isabelle ». Ce vin exquis, léger, à la teinte rosée, se récolte dans le voisinage d'Odessa. Mon hôte, ayant trouvé par hasard une barrique à Moughouri, y avait mis de ce jus nouveau en même temps qu'il en remplissait une amphore, afin de voir, car c'était un gourmet et un homme de progrès, lequel des deux modes de conservation réussirait le mieux. Ce fut au tonneau que revint la palme ; aussi, depuis ce temps-là, l'avisé Samourzakaniote garde-t-il en futaille son cru de prédilection.

Un incident imprévu me retint quelques heures à Moughouri. La fille unique du prince, charmante jeune femme de quinze ans, mariée depuis autant de jours, fut prise d'une envie folle de posséder ma robe de voyage, et, en échange, elle voulut me donner la plus belle toilette de son trousseau.

J'eus beau lui faire comprendre que je ne pouvais me parer d'un vêtement en brocart à longues manches, échancré sur la poitrine, pour courir les montagnes : ce fut en vain. Elle avait essayé ma robe, qui lui allait à ravir, et ne voulait plus l'ôter. J'offris de lui en faire une pareille si elle pouvait me procurer de l'étoffe ; elle sauta de joie à l'idée de se voir habillée par moi. Immédiatement un serviteur fut envoyé et revint avec une pièce de cotonnade rouge à grands rayures. J'en taillai une robe de forme princesse. Les femmes de la maison m'aiderent à la bâtir. Je l'essayai ; elle prenait si bien la taille de ma jolie cliente, que même le célèbre Worth en eût été ravi.

De Moughouri, une voie stratégique, établie jadis par des soldats russes, mène à un hameau qui porte le nom de « Pont au Châtaignier », dans la langue locale *Tschoubouris-ghindgé*. Le pont n'existe plus aujourd'hui ; la force du courant en a eu raison. La maison où je pris gîte pour la nuit était celle d'un des princes les plus opulents de la contrée ; elle ne ressemblait en rien aux cabanes de treillage dans lesquelles j'étais habituée à loger. C'était une jolie construction à deux étages, avec un escalier double conduisant à la véranda de rigueur. A peine eûmes-nous mis pied à terre, qu'une foule de « suivants » accoururent prendre les brides de nos chevaux, et que le prince lui-même s'avança au-devant de nous pour nous souhaiter la bienvenue. Des accords de guitare partant de l'intérieur du logis, mariés à des voix féminines, y révélaient la présence du beau sexe. Déjà je me faisais une fête de pénétrer dans cette riante demeure ; mais quelle ne fut pas ma déception dès que j'en eus franchi le seuil ! Cette maison, qui faisait si bonne figure vue du dehors, était, à l'intérieur, un antre affreux de malpropreté, et le pis, c'est que les dames du logis étaient à l'avenant. Quoique jeunes, elles avaient un teint fané au possible, et que cachait mal le fard dont leurs joues étaient toutes plâtrées. Vêtues d'une façon plus que négligée, elles se tenaient debout, appuyées contre le mur crasseux, auquel leurs habits communiquaient peut-être encore un surcroît de macules. J'avais peine

à croire que ces souillons fussent autant de princesses.

Le souper, dont mon hôte me fit les honneurs, ne laissa non plus rien à désirer au point de vue de la malpropreté du service.

Le prince avait cependant contracté une certaine teinture de civilisation en Russie, où il avait été, lui aussi, interné à plusieurs reprises, pour vol de chevaux. Ce maquignon sans scrupule possédait, disait-on, sur ses vastes domaines, les plus beaux échantillons de race chevaline qu'il y eût dans le pays. Il avait en outre des plantations de coton, de lin, de chanvre, de

seigle, tous produits qui se cultivent au Samourzakan, mais non, je le répète, en Abkasie.

C'est non loin du « Pont au Châtaignier » que se trouve, sur la montagne de Santiago, cette forteresse d'Attangelo, dont il a été ci-dessus fait mention.

Lors de mon premier séjour en Abkasie, pendant l'été de 1876, Otchemtchiri fut, comme l'automne dernier, mon campement principal. Le chef du district, dont j'étais l'hôte alors, mit tout en œuvre pour me faire voir le pays, en unissant l'utile à l'agréable.

Les cavalcades en pique-nique sont, comme on l'a



Intérieur de la maison du prêtre de Mokva, le dimanche (voy. p. 398). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

vu déjà, fort en vogue. A mon intention de fréquentes parties de plaisir furent organisées. Ainsi je faisais une grande partie de mes excursions en nombreuse compagnie. Pour les habitants, c'était une diversion.

Un des buts préférés de ces cavalcades est Mokva, ex-résidence d'été du dernier *ahu*, sis à quinze verstes d'Otchemtchiri, sur le fleuve Mercula, qui à cet endroit prend le nom de Mokva. Ce cours d'eau sort de la montagne de Panara, située à sept verstes plus loin, près du village de Goup, et se jette dans la mer à quatre verstes d'Otchemtchiri, dans le voisinage du bourg d'Oradou, après avoir traversé de splendides forêts de tilleuls, de chênes, de buis, de

platanes, et des champs où le maïs atteint à une hauteur extraordinaire.

La chaussée qui conduit à Mokva côtoie jusqu'à mi-chemin la mer Noire; de place en place, on est obligé de franchir à gué des espèces de lacs, au bord desquels on voit des tortues se mouvoir à leur mode tranquille et songeuse. J'ai déjà décrit les accoutrements bigarrés et en quelque sorte carnavalesques dont s'affublent les membres des cavalcades. Ici, en Abkasie, les hommes portent le costume circassien, généralement adopté au Caucase; seulement ils remplacent le bonnet tcherkesse par le *bachlik* (*aghur-tapa*, en abkase), fait de laine brune grossière comme

le vêtement, avec pochés à cartouches (*acumgiu*) et l'étrétoit pantalon à sous-pieds (*atziqia*). Quant à la veste à manches (*acaba*) qui se met sous l'*acumgiu*, elle est en étoffe de coton claire ou blanche. Des chaussettes de cuir (*amesti*), montant jusqu'au-dessus de la cheville, tiennent lieu de bas; comme chaussure enfin, on porte des souliers sans semelles et légers, à bouts pointus, qu'on appelle *eima*, et, pour monter à cheval, de hautes guêtres en cuir : tous objets qui, je le répète, sont confectionnés par les femmes. Des armes, généralement en mauvais état, complètent l'équipement. Pour le sexe, j'ai dit qu'il n'a point de costume national, et que sa coiffure seule (tresses pendantes dans le dos, mouchoir de tête et voile blanc) offrait de l'originalité.

La cavalcade dont je parle fut d'autant plus brillante qu'elle avait été organisée par les autorités du

pays. Toute la population de Mokva, six cents âmes environ, se rangea en une double haie pour nous recevoir; les hommes d'un côté, les femmes de l'autre. Le dîner eut lieu dans l'enclos de l'éclésiastique du village, où, dès la veille, une légion de pourvoyeurs, de cuisiniers et de marmitons avait rassemblé et manipulé, sur la pelouse verdoyante, les mille éléments du festin colossal destiné aux convives attendus.

Le prêtre, qui dut remplir à cette occasion les fonctions laborieuses de maître d'hôtel, était un vieillard d'aspect vénérable, au costume sombre, et qui, chose assez rare parmi le clergé mingrélien et géorgien, ne manquait pas d'une certaine instruction. Il avait des livres, et l'on voyait aux murs de sa modeste chambre, à côté des portraits de différents tzars, des lithographies, découpées de quelque journal illus-



La princesse et sa sœur offrant l'eau et l'essuie-main à Mme Carla Serena, à Mokva (voy. p. 398).
Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

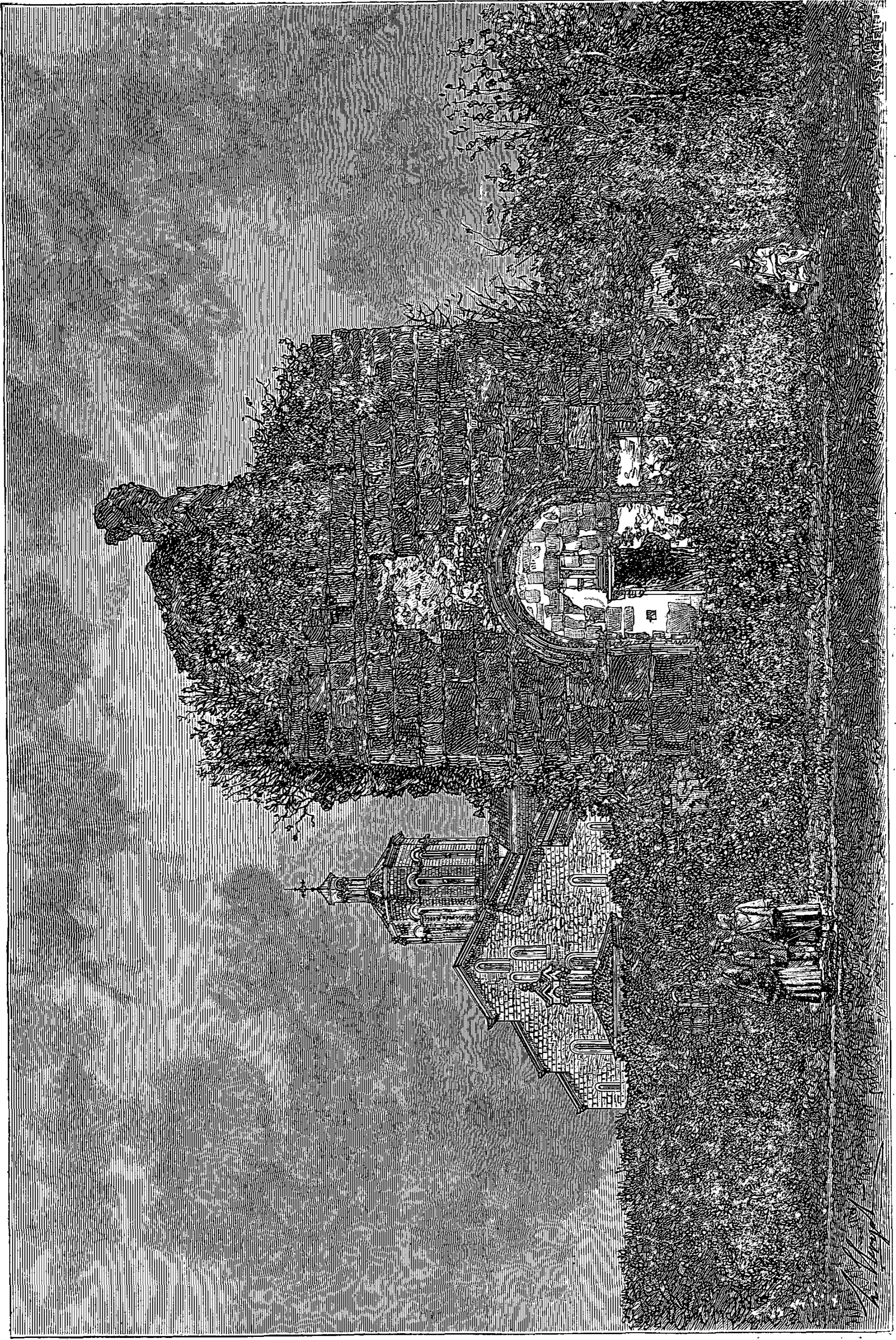
tré, qui représentaient Goethe, Shakespeare, Manzoni, Beethoven et Garibaldi.

La table, servie à l'euro péenne, fit l'émerveillement des indigènes, qui n'avaient jamais assisté à pareille fête. Rangés contre la muraille dans l'attitude habituelle aux Abkases, le fouet en main, le poing sur le *kinghal*, ces naïfs montagnards manifestaient la plus vive surprise à la vue de tant de choses nouvelles pour eux. Le repas des étrangers terminé, le chef du district d'Otchemtchiri, qui était l'amphitryon de la fête, invita les assistants à s'attabler à leur tour; conformément à l'étiquette du pays, on fit festoyer d'abord les princes, puis les nobles, puis les dames de leurs familles, et, après elles, les domestiques, femmes et paysannes. Les hommes de la même classe passèrent ensuite, et en dernier lieu les domestiques du logis. Tous ces convives, quel que fût leur rang dans l'échelle sociale, éprouvaient une gêne égale devant un service

tout nouveau pour eux, et le premier soin de chacun fut de mettre de côté, pour manger plus à l'aise, couverts et serviettes.

Le temps écoulé depuis cette fête donnée en mon honneur (1876) avait été néfaste pour le pays, car durant la dernière insurrection Mokva¹ avait été le théâtre de luttes sanglantes entre les Abkases. On me montra la plaine où fut fait prisonnier (le 21 juin 1877) le chef du parti rebelle, Ghiribs Morchani, par son oncle Grégoire Sherwachidzé, général au service de la Russie. L'insurgé, à la tête d'un parti considérable, avait fait saccager Mokva, piller l'église et la maison du prêtre. Celui-ci était mort depuis mon retour (1881); je fus également bien reçue par son fils, qui

1. *Mok*, en abkase, signifie pluie. On prétend que le nom Mokva (endroit pluvieux) a été donné à cette localité à cause des pluies fréquentes qui y tombent.



Les ruines et la nouvelle église de Mokva (voy. p. 398). — Dessin de H. Claret, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

habitait encore la maison patrimoniale, très délabrée, mais qu'il n'avait pas, disait-il, les moyens de faire restaurer, quoiqu'il fût le plus gros bonnet du pays.

Mokva offrait un aspect très triste le soir de mon arrivée. Il pleuvait à verse.

Mon hôte et sa femme, de famille princière, firent de leur mieux pour me mettre à l'abri dans la chambre d'honneur. Leur premier soin fut de boucher les trous faits dans les murs par les insurgés en 1878.

Ils employèrent à cet effet une peau de mouton, la coupant en morceaux. Un grand feu fut allumé pour sécher mes habits. Ce passe-temps nocturne me priva de sommeil, car je dus y employer une partie de la nuit.

J'eus ainsi le loisir de faire des réflexions sur l'instabilité des choses humaines en comparant le joyeux passé et le triste présent pour moi à Mokva.

Le lendemain ne fut pas plus riant.

Avec l'impatience du désespoir, j'attendais le premier rayon de soleil qui me permit de photographier les types les plus marquants autour de moi, et dont je vis un grand nombre.

C'était un dimanche, jour où les habitants des environs viennent pour causer affaires avec le *starchina*. Le fils du prêtre décédé étant l'homme le plus notable de la localité, c'est chez lui qu'ils se réunissent pour prendre leur repas. J'assistai aux préparatifs. La commune avait fait tuer un bœuf.

La plaine servit d'abattoir. Plusieurs hommes écorchèrent l'animal, qui fut coupé en deux. L'une de ces moitiés, vidée, nettoyée, mise à la broche, c'est-à-dire embrochée dans une branche d'arbre, fut placée devant un feu de bois. Plusieurs hommes, accroupis sur le sol, étaient préposés à la cuisson de ce savoureux rôti, dont le fumet engageant parvenait jusqu'à la chambre d'honneur et me donnait l'envie de goûter de ce *roastbeef* appétissant.

On venait aussi de cueillir le dernier raisin de l'année et j'eus l'occasion de voir comment on s'y prend pour le presser.

Malgré la pluie, je pus photographier la maison de mon hôte où ses convives étaient rassemblés. Il est d'usage que les maîtresses de la maison offrent l'eau et l'essuie-main aux visiteurs de distinction pour faire leur toilette. La princesse et sa sœur furent mes femmes de chambre. Les dames en général mettent tout en œuvre pour être agréables à leurs hôtes et les amuser. Tantôt une chante seule en s'accompagnant de la guitare nationale, tantôt toutes entonnent des chœurs. Ces chants sur un rythme plaintif ne sont pas harmonieux.

Le fils de l'ancien prêtre ne suit pas la carrière de son père. Il est marchand et propriétaire du *doukhan* de l'endroit, établissement avec lequel mes lecteurs ont déjà fait connaissance, et qui offre des ressources de tout genre pour les habitants, mais surtout pour les voyageurs indigènes.

Le pope actuel, qui fut mon cicérone, est un Géorgien de Mokva. Pendant la guerre, il desservait une église dans une bourgade où le fanatisme des habitants mettait sa vie et celle des siens en danger. Il me raconta qu'il la sauva par un ingénieux stratagème.

Déjà il avait fait fuir sa famille avec ses serviteurs, attendant une occasion propice pour les rejoindre; cette occasion ne se présentant point, il la créa.

Un beau matin, il appela les plus rebelles du pays et leur montra un pli avec un grand sceau qu'il venait, disait-il, de recevoir très confidentiellement de Tiflis, lui annonçant que la paix avait été conclue et que, dans toutes les localités, on viendrait demander des renseignements aux popes sur la conduite des habitants. Naturellement, disait-il, il en donnerait d'excellents sur ceux qui étaient présents. A cet effet il s'appretait à aller lui-même à Tiflis et en reviendrait avec sa famille. Il comptait aussi rapporter sur l'*arba*, avec lequel ses domestiques étaient partis, bon nombre de nouveaux objets; il ajoutait qu'il vendrait à bon marché ceux qu'il avait chez lui. Les Abkases donnèrent dans le panneau. Ils achetèrent tout ce dont le pope voulait se débarrasser, et, afin de gagner ses bonnes grâces, lui prêtèrent même un cheval, car il avait renvoyé le sien monté par son valet.

Pendant que, le lendemain, il galopait vers la Mingrèlie, où sa famille s'était réfugiée, les Abkases révoltés aidèrent les Turcs à entrer à Soukhoun-Kalé, qu'ils dévastèrent.

Cet ecclésiastique me donna des détails sur le monastère de Mokva, qui a une certaine célébrité, car il est un des plus anciens de l'Abkasia; son église, comme celle de Bedia, au Samourzakan, était autrefois le siège d'un évêché opulent. Le Mercula ou Mokva coule au pied des ruines; dans la cour située au devant de l'édifice s'élève un antique châtaignier, dont le fût, aux treillisements de lierre gigantesques, projette des rameaux de la grosseur d'un arbre. De la coupole du clocher il reste un cintre splendide, dans les interstices duquel ont poussé toutes sortes de plantes sauvages. L'église a été restaurée en 1861-63, et le badigeon couleur de pierre dont on l'a revêtue est d'un déplorable effet à côté de la belle teinte naturelle des ruines; les colonnes du péristyle, blanchies au lait de chaux, accentuent encore ce fâcheux contraste. Il y a là un outrage au goût et à l'harmonie qui fait, comme on dit, grincer l'œil. Le même replâtrage a été commis à l'intérieur, et non seulement tout vestige de fresques et de mosaïques a disparu des murailles, mais des pierres grossières ont été substituées aux dalles de marbre blanc qui formaient le pavage, encore visible par places. Dans la cour enfin gisent des débris de colonnes sculptées qui attestent l'état d'avancement de l'art à l'époque où le sanctuaire fut construit. Quant à l'iconostase, ce n'est plus qu'un paravent à peintures grossières, comme à Ilori.

Ce temple de Mokva, où le dernier *ahû* a sa tombe, à côté de celles de sa femme et de sa fille, ne possède

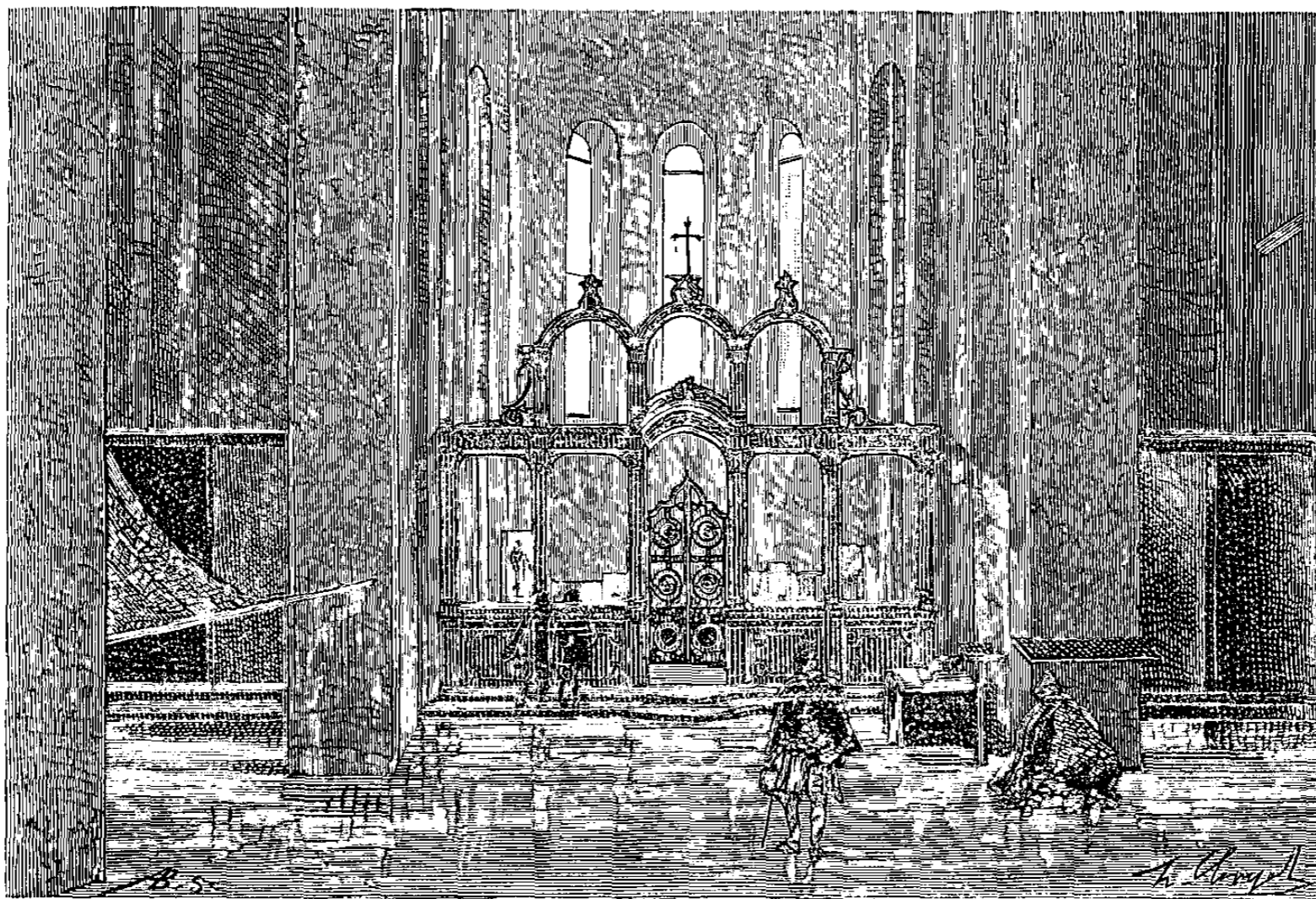
point de trésor; on n'y voit en fait d'antiquités qu'un petit tableau, avec une inscription géorgienne, figurant une scène de l'Évangile, et qui fut trouvé dans le Doubab, affluent du Mercula. A l'église était adossé un grand bâtiment de pierre à deux étages; c'était sans doute le monastère; il est maintenant détruit. Vis-à-vis sont les ruines de la demeure épiscopale, avec des débris de clochers; non loin de là enfin on a découvert, en fouillant le sol, les restes de plusieurs maisons et les vestiges d'une ancienne église, ce qui donne à penser que le pays a été autrefois habité par une population civilisée dont le nom ne paraît pas s'être conservé dans l'histoire.

Dans le cimetière, autour des ruines de l'ancienne église et près de la nouvelle, on ne voit plus aucun de ces mausolées primitifs, que nous avons déjà dé-

crits. Ceux qui indiquaient jadis les tombes ont été détruits lorsque ce parvis sacré fut dévasté par les indigènes mêmes.

En automne 1881, je constatai l'existence de nouvelles ruines à côté des anciennes, provenant, comme je l'ai dit, du saccage qui eut lieu lors de la dernière rébellion (1877). Mais, à la grande satisfaction des habitants, le sanctuaire est en réparation. Je donne la reproduction de l'intérieur de l'église au moment où le prêtre officie derrière l'iconostase.

Les environs si bien arrosés de Mokva sont d'une richesse de végétation incroyable, et les hauteurs y fournissent d'excellents pâtis aux troupeaux. Seulement les bergers abkases, gens superstitieux s'il en fut, n'osent pas s'aventurer dans tous les replis du district. Il existe, par exemple, à une douzaine de verstes



L'iconostase de l'église de Mokva. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

de la bourgade, sur la limite du village Tchi-Loon, ainsi nommé de la famille circassienne qui a installé là ses pénates, une montagne qui passe pour être la demeure d'un esprit malfaisant : toute tête de bétail qui s'en approche est perdue. C'est l'Agharda, sommet de la chaîne du Panara où le Mercula prend sa source. Haute de deux mille pieds environ, elle présente à sa croupe un rocher d'un développement vertical de huit mètres, et troué d'une excavation qui donne entrée dans une caverne. L'orifice d'accès mesure trois mètres à peu près de hauteur sur un mètre de large. Du souterrain s'écoule un ruisseau nommé Achtkhitisgou (fleuve du fumier), dont l'eau fait mouvoir non loin de là un moulin. L'endroit à proximité duquel est la caverne est nommé Scarchoumoula.

Lorsqu'on pénètre dans cette grotte mystérieuse, on a de l'eau jusqu'aux genoux, en certaines places même jusqu'à la poitrine, de sorte que pour l'explorer il

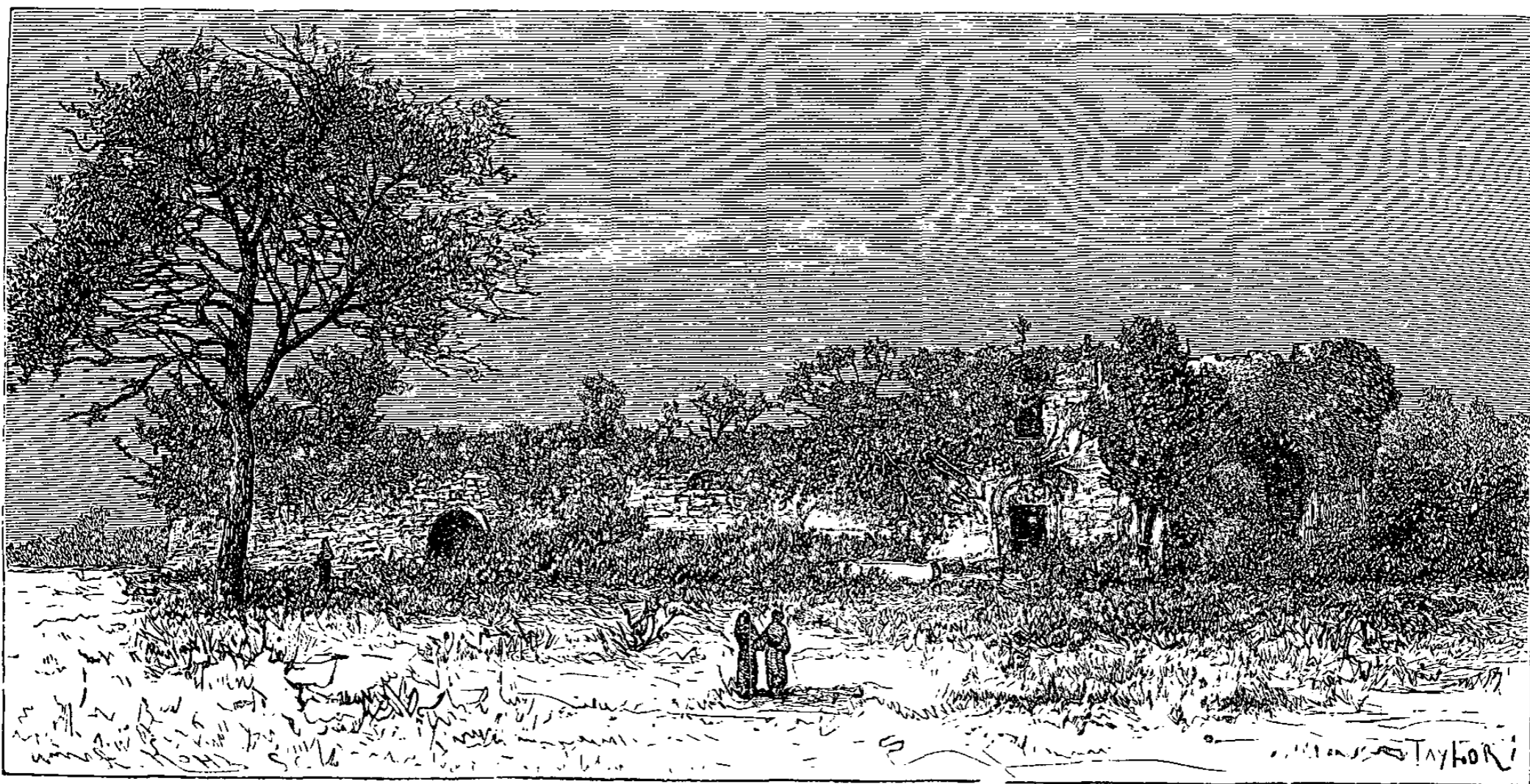
faut aller à dos d'Abkase. Sa largeur varie suivant les endroits; il y en a où deux personnes ont peine à cheminer de front. Le sol, qui va en montant, est si raboteux et si glissant quelquefois, qu'on est obligé de suivre le lit du ruisseau. La hauteur varie également; ici, la coupole se redresse jusqu'à trois cents mètres au-dessus de votre tête; là, au contraire, vous ne pouvez passer qu'en courbant l'échine. De la voûte tombent des stalactites aux dessins les plus fantaisistes et figurant parfois des colonnes d'un mètre de pourtour.

Au bout de trois ou quatre heures de marche, aux bougies ou aux flambeaux, on atteint une petite éminence de terrain recouverte de terre glaise rougeâtre, puis on arrive à deux trous revêtus de stalactites. En brisant ces concrétions, on aperçoit les baies d'ouverture de deux galeries; de l'une sort un courant d'eau presque glacée, de l'autre au contraire s'écoule une onde chaude.

Des guides sûrs et des hommes robustes sont absolument indispensables à l'étranger qui désirerait, comme moi, visiter cet antre mystérieux; encore y a-t-il parfois du danger. En revanche, rien de plus fantastique que cette course à travers les entrailles d'une montagne, à la lueur de quarante ou cinquante luminaires de cire, qui transforment en autant de petits soleils les gouttes d'eau miroitant au rocher, et jettent leurs reflets tremblotants sur les humides colonnes des galeries : on se croirait au sein de ces pagodes souterraines que l'Indien embrase en l'honneur de Sivah. Ajoutez à cela les têtes encapuchonnées des Abkases, leurs armes étincelantes, leurs haillons que le feu des bougies fait paraître pailletés, et vous imaginerez aisément que la promenade a tout ce qu'il faut pour émouvoir même le touriste qui a déjà vu beaucoup

d'autres spectacles étranges. Et quelle impression, quand, au sortir de ce froid Ténare, on retrouve soudain et l'azur du ciel et les tièdes haleines du zéphyr! Il semble littéralement qu'on renaisse à la vie. Ai-je besoin d'ajouter que les gens du pays n'aiment pas à s'enfourner dans cette caverne? Ce n'est le plus souvent que par ordre supérieur qu'ils se décident à accompagner les rares voyageurs; pour ces superstitieux indigènes, la sombre grotte appartient à l'empire des génies malfaisants, à l'existence desquels ils croient et dont l'idée seule les remplit de terreur.

De la montagne d'Agharda à Otchemtchiri, la distance est d'environ trente verstes. Admirable trajet à faire, le soir, au clair de la lune, quand le luxuriant passage caucasien apparaît tout noyé de vapeurs diaphanes et qu'un poétique silence enveloppe les grandes forêts



Ruines du cimetière de Mokva. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

assoupies. C'est le moment du repos universel. Pas un bruissement d'insecte dans les herbes et dans les buissons languissamment inclinés vers le sol. Seul le moucheron phosphorescent (*lampyrus italica*) voltige par essaims innombrables dans les labyrinthes boisés d'alentour, sans même que le mouvement léger de ses ailes soit perçu par l'oreille. Ces insectes au corps scintillant éclairent à la fois et les troncs et les branches les plus élevées des arbres; sur leur passage, le sol s'illumine. C'est comme autant de feux follets qui prennent, la nuit, possession de l'espace, et que le jour éteint.

A une dizaine de verstes à peu près d'Otchemtchiri, cette même campagne où serpente le Mercula est arrosée en outre d'un second cours d'eau plus rapide et plus profond, le fleuve Djoukouvour, franchis-

sable à son embouchure dans la mer Noire sur un pont mobile dont les nautoniers sont des Turcs établis dans deux huttes sur la berge.

Lors de mon passage, à l'automne dernier, c'était au coucher du soleil. Je m'arrêtai devant les mesures des passeurs, qui m'offrirent ce qu'ils avaient de meilleur, du raisin fraîchement cueilli dans la forêt voisine. J'acceptai leur offrande, la savourant lentement, car mes yeux ravis ne pouvaient se détacher du splendide spectacle des vagues brillamment illuminées par les derniers rayons du soleil. Vues ainsi, ces ondes devraient s'appeler non plus mer Noire, mais mer d'Or.

Carla SERENA.

(La fin à la prochaine livraison.)



Le déjeuner de Mme Carla Serena servi par le pope de Kvitaouli (voy. p. 404). — Dessin de Y. Franishnikoff, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

EXCURSION AU SAMOURZAKAN ET EN ABKASIE, PAR MADAME CARLA SERENA¹.

1881. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

V

Fête des pleurs à Kvitaouli. — Kessaria la grande princesse. — Sherwachidzé. — Départ pour Atara. — L'Abkasie ancienne et la moderne. — Les domaines de Tzkhourghuili et d'Atara. — Vieilles futaies. — Navigation nocturne. — La ville de Soukhoun-Kalé et ses environs. — Kélasouri et sa forteresse. — Un déjeuner international. — Excursion côtière : Likhni et l'église de Pitzounda ; la forteresse de Gagri ; une fête en mon honneur dans le jardin-cimetière. — Conclusion.

J'avais déjà visité une partie intéressante de l'Abkasie, mais il me restait encore à connaître beaucoup de ses étranges coutumes.

L'invitation que je reçus d'assister à une cérémonie de deuil, que les Caucasiens nomment *tirili*, me permit d'observer sa population sous un autre aspect.

Cette cérémonie funèbre avait lieu à Kvitaouli, à douze verstes environ d'Otchemtchiri, propriété de la

famille de l'ancien *ahu*, dont le chef actuel est le prince Grégoire Sherwachidzé, ce général au service russe dont j'ai parlé déjà.

Le *tirili* se célébrait cette fois en honneur de l'anniversaire de la mort de sa mère, feu la princesse Kessaria Sherwachidzé, née Dadian, et de deux autres fils de la défunte morts à différentes époques.

On a vu que les gouvernants de l'Abkasie avaient été tour à tour chrétiens et musulmans : de là la religion mixte du pays. Sous le grand-père et le père de Michel, Kelish Bey et Sefer Bey, élevés l'un et

1. Suite et fin. — Voy. t. XLI, p. 385 et 401 ; t. XLIII, p. 353, 369 et 385.

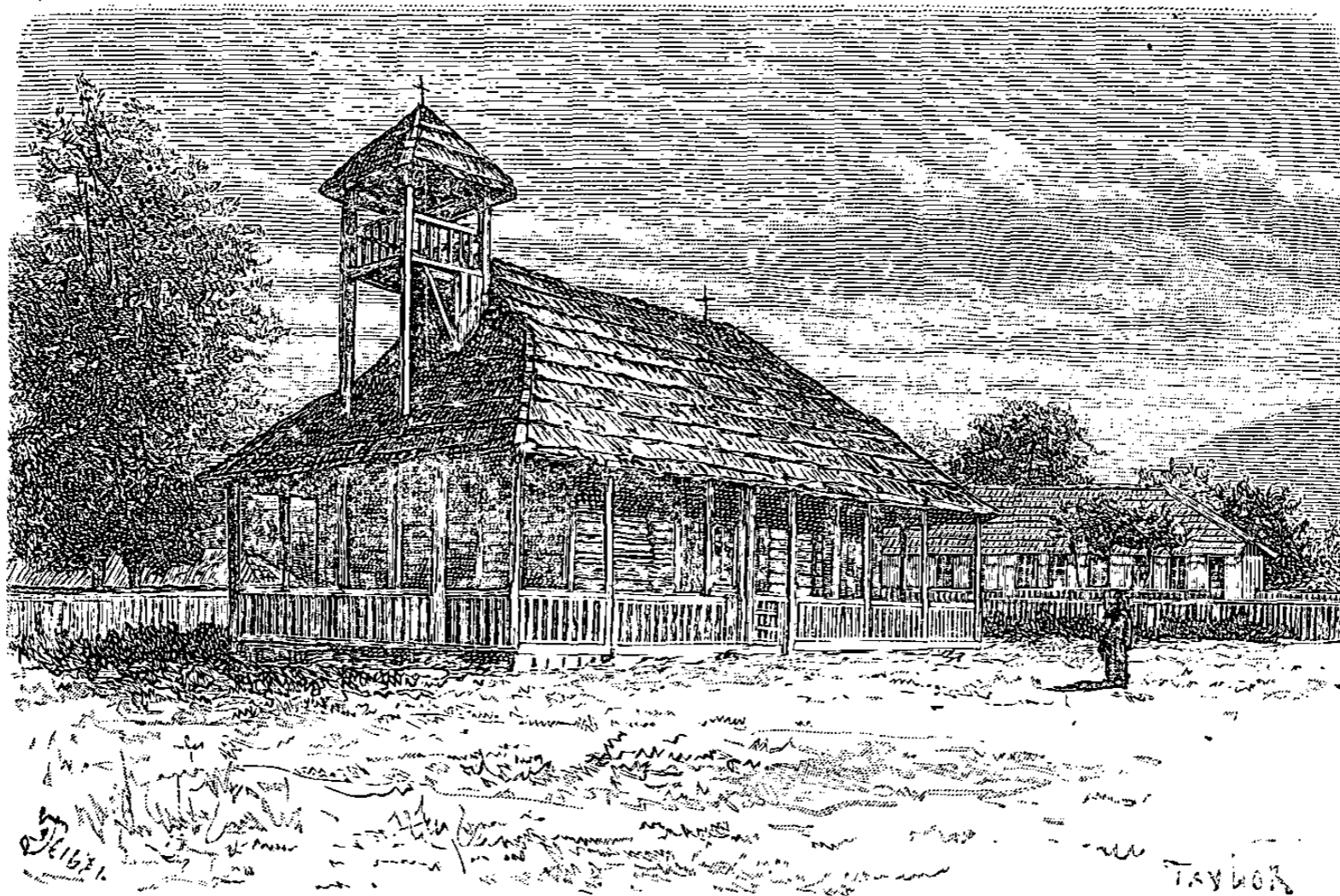
l'autre en Turquie, il s'était produit une recrudescence d'islamisme; puis Sefer Bey, en se mariant à la sœur du Dadian Lewan, s'était converti, et, sous l'influence des princesses très orthodoxes de la lignée mingrélienne, les autres branches de la famille régnante d'Abkasie avaient également abjuré. De ce nombre avait été Alexandre Sherwachidzé (de son nom musulman Aly Bey), l'époux de la princesse Kessaria.

Dans les derniers temps, ces diverses branches des Sherwachidzé étant continuellement en querelle, un partage de la contrée avait fini par se faire entre elles. Sous le gouvernement de l'*ahu* Sefer Bey, Hassan Bey, son frère, reçut le territoire compris entre Soukhoum-Kalé et le fleuve Kodor : Aly Bey son cousin eut les terres qui s'étendent du Kodor à l'Okhourî. Bien qu'à peu près indépendants dans l'administration de leurs districts respectifs, ces deux princes reconnaissaient

la suprématie de l'*ahu*, lequel résidait à Likhni, entre Goudaouti et Pitzounda. En cas d'agression venant du dehors, ils devaient se ranger sous sa bannière.

Après la mort d'Aly Bey, sa veuve Kessaria avait eu la régence, sous le protectorat de la Russie. Douze années durant, jusqu'à la majorité de son fils aîné Grégoire (1838-1848), elle gouverna d'une façon fort sage, s'attachant à répandre des germes de civilisation dans le pays, et surtout à y parfaire l'établissement du christianisme; ces efforts de propagande lui valurent même la croix, de la part du tzar Nicolas, et elle fut nommée dans le pays « Kessaria la Grande ». L'autorité échut ensuite à son fils, qui la garda jusqu'à l'annexion de l'Abkasie à l'Empire Russe.

Hassan Bey, de son côté, étant mort en 1837, ses domaines passèrent d'abord à son fils Seïd Bey (Dimitri Sherwachidzé), puis à son petit-fils Georges,



La place et l'église de Kvitaouli. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

qui en possède encore une grande partie. Quant à l'*ahu* Sefer Bey, il laissa après lui deux enfants mineurs, Dimitri et Michel, de sorte que sa veuve, la sœur du dadian de Mingrélie, femme despotique autant qu'ambitieuse, exerça quelque temps la régence. Dimitri, son fils aîné, mourut après un an de règne sans s'être marié. On soupçonna son frère Michel de l'avoir empoisonné, et ce soupçon semble confirmé par les aveux qu'aurait faits récemment à son lit de mort, en avril 1876, un serviteur dévoué dudit prince Michel, un nommé Kiagourza Tchirikbaï, qui aurait apporté lui-même le poison à Dimitri. Quoi qu'il en soit, Michel Bey, reconnu comme *ahu* d'Abkasie par l'empereur Alexandre, régna jusqu'en 1866; j'ai dit ci-dessus comment il finit.

Le tombeau de son père Sefer Bey se trouve dans l'église de Likhni, village où il résidait, et que les Turcs ont détruit. Aly Bey est inhumé à Kvitaouli,

où son fils Grégoire, toujours existant, a élevé une église dont l'inauguration eut lieu justement lors du tirili célébré en mémoire de sa mère et de ses deux frères¹. C'est ce même prince Grégoire qui gagna le titre de général lors de la dernière insurrection, après avoir fait prisonnier, comme on l'a vu déjà, son neveu Ghiribs Morchani, chef du parti rebelle.

Je passai une semaine à Kvitaouli, où je fus l'hôte du prince Grégoire et de sa famille. J'assistai aux préparatifs de la fête, qui avait beaucoup d'importance, en mémoire de la princesse Kessaria, très vénérée. Je vis donc le prologue et l'épilogue de cette étrange cérémonie.

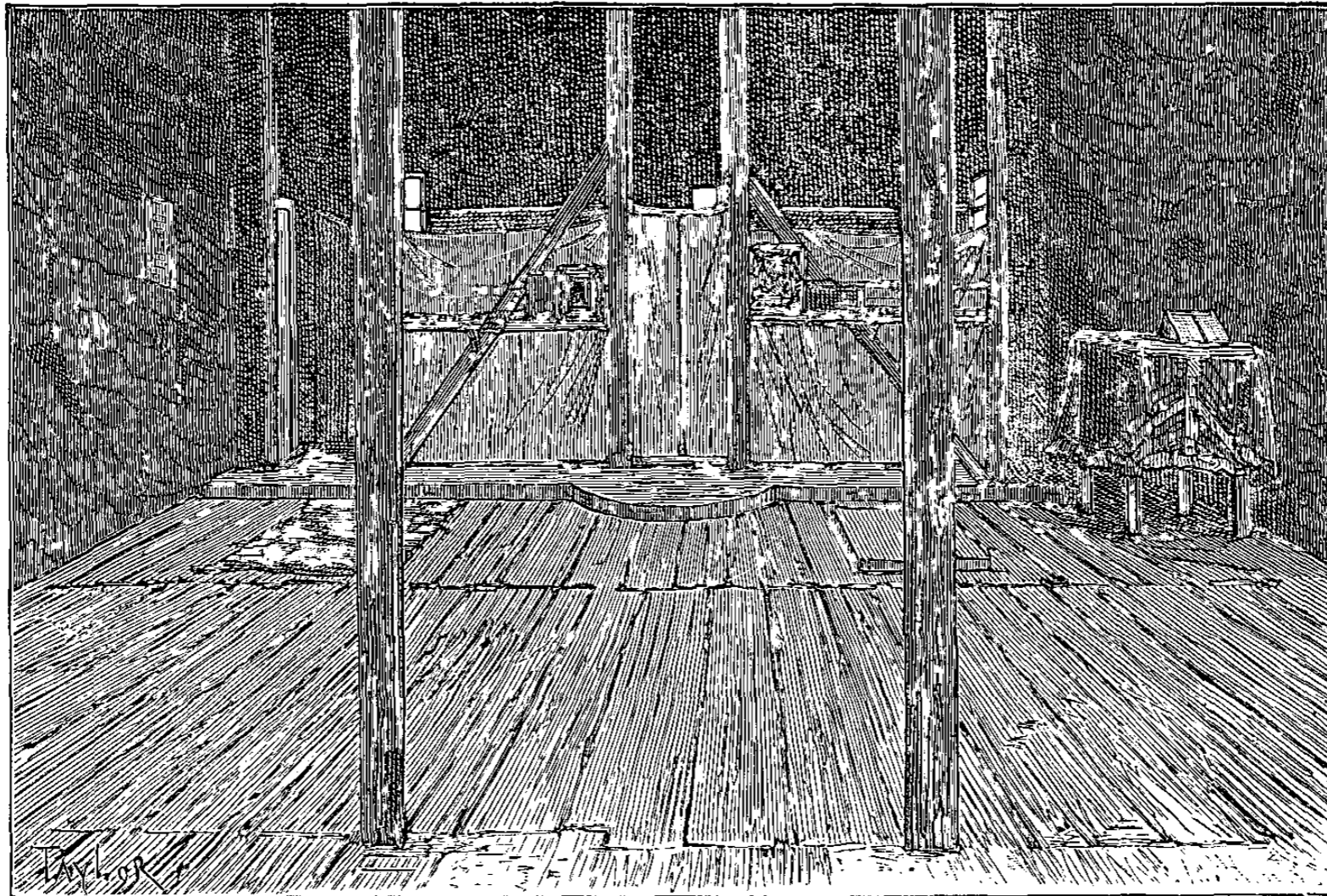
1. Par respect pour la mémoire de la princesse Kessaria, son petit-fils, Ghiribs Morchani, le chef rebelle qui avait été son élève, défendit que Kvitaouli fût ravagé, comme tous les domaines appartenant à sa famille, du parti fidèle à la Russie. On sait déjà que les Abkases considèrent le lien entre tuteur et élève comme plus sacré que la parenté même.

Je ne reviendrai pas ici sur les épisodes tragico-comiques de cette lamentation solennelle que j'ai déjà décrite en détail à propos de la Mingrélie¹. Il suffira de dire que le théâtre du tirili fut une grande plaine où se trouve une maisonnette, sise en face de l'église nouvelle, et où jadis avait résidé un des princes défunts. Devant ce logis délabré, et composé seulement de deux petites pièces, s'était réunie la foule des pleureurs, parents, amis, serviteurs, anciens vassaux, pêle-mêle tumultueux et bizarre, dont la mission de deuil se complique de l'immense office culinaire que l'on connaît. On apporte sous les tonnelles élevées sur la pelouse les tables pour les convives; sous un autre dôme de verdure, drapé de noir, sont placés des bancs garnis de literie, sur lesquels les vêtements des trois défunts sont étalés. Ce pavillon spécial de lamentation est destiné aux dames de la famille, aux pleu-

reuses, aux hurleurs; c'est là que doivent se passer les principales scènes du tirili.

Dieu sait le nombre de pleureurs en guenilles qui, en dépit d'une pluie battante, — le ciel lui-même se mettait de la partie, — s'étaient rassemblés dès le matin sur la plaine humide! A sept heures, un premier repas, prologue obligé de la pièce funéraire, est servi à la multitude des comparses. Deux couples d'indigènes robustes s'avancent, portant sur leurs épaules un solide bâton qui soutient deux énormes marmites; dans l'une est la bouillie de maïs, dans l'autre la viande de mouton. Ces victuailles dévorées, chacun va s'affubler pour son rôle.

Au coup de huit heures (l'église de Kvitouli, bâtie par le seigneur de l'endroit, possède exceptionnellement une horloge), tout le monde est à son poste. La pluie a cessé; mais le ciel conserve une teinte grise et mélancolique en harmonie avec la scène qui se pré-



Intérieur de l'église de Kvitouli et tombe de la princesse Kessaria Sherwachidzé. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

pare. Le prince, chef de la famille, vêtu d'une tchocha de grossière étoffe noire, avec cartouchière de même couleur, et ayant à ses côtés ses deux fils, reçoit, sous un arbre, les condoléances des visiteurs. Les deux veuves sont dans le pavillon des pleurs, accroupies par terre sur des tapis, devant la couche où sont étalés les vêtements de leurs défunts époux. L'une d'elles, dont le veuvage remonte déjà à trois ans, a un air de paisible résignation; son costume n'est pas celui du grand deuil: elle a une robe d'alpaga noir, un fichu noir en guise de bandeau, et un voile blanc sur le cou et la tête. Sa belle-sœur porte le vêtement des veuves, une blouse de coton noir, qu'elle a déchirée de ses propres mains le jour de l'enterrement de son mari, et qu'elle ne doit pas quitter d'une année; ses cheveux défaits tombent sur ses épaules. Les pleureuses, accroupies égale-

1. Voy. ci-dessus, page 399.

ment par terre, tiennent comme elles à la main une vieille chaussure des défunts, dont elles se frappent le front, chaque fois qu'elles entament le refrain qu'elles entremêlent à leurs pleurs et à leurs cris.

Le reste de la scène, le lecteur la connaît. Notons seulement que les cadeaux d'usage qui furent offerts en cette occasion, — on a vu qu'un tirili dure plusieurs jours, — se montèrent à près de cinq mille roubles (dix-sept ou dix-huit mille francs), sans compter une cinquantaine de chevaux et plus de cent cinquante bœufs et moutons, ce dernier bétail portant le deuil, lui aussi, et à double titre, car il est immolé presque aussitôt pour le repas qui doit sustenter tout ce monde de hurleurs et de pleureuses, épuisé par les sauvages démonstrations de sa douleur de commande.

La directrice de cette fête funèbre était la vieille nourrice du prince Grégoire, qui faisait valoir son

titre, sacré pour les Abkases. Armée d'un grand bâton, elle écartait la foule, qui s'inclinait devant elle. Elle dirigeait les pleureurs, qui, sur un signe, entonnaient leur chœur de lamentations; consistant à prononcer les syllabes *ow, wa* avec des intonations différentes allant *crescendo*. Longtemps encore après cette semaine passée à Kvitaouli, il me semblait entendre ces chants funèbres, dont je n'oublierai jamais l'originalité lugubre.

Je visitai une seconde fois Kvitaouli en novembre dernier. Le vieux pope vint à ma rencontre; il avait toujours le même aspect vénérable et la même voix nasillarde qui me frappa lorsqu'il récita les prières des morts.

L'endroit pourtant avait un tout autre aspect. La plaine était déserte. Aucun bruit n'y retentissait, excepté le bêlement des brebis et des moutons. Ces sons plaintifs me rappelaient les notes mélancoliques *ow, wa*, que j'avais entendues auparavant, répétées à l'infini, par le chœur des pleureuses, le jour des lamentations. Le seul souvenir de ces accents lugubres semblait me les faire ouïr de nouveau.

Comme la maison du prince, où j'avais logé autrefois, avait été abandonnée à cause de son état délabré, le pope et sa femme, une aristocratique Mingrélienne, m'offrirent l'hospitalité dans leur quartier d'hiver, une hutte réunissant en même temps salle à manger, salon, chambre à coucher, cuisine et même basse-cour. Ils l'habitaient parce qu'il faisait trop froid dans leur maisonnette, où ils ne pouvaient pas faire de feu. Ce couple bienveillant, dont l'âge et la tendresse me faisaient penser à Philémon et Baucis, firent de leur mieux pour me rendre leur pauvre demeure aussi agréable que possible.

Mon hôtesse, venant de la Mingrélie, avait apporté dans son trousseau (il y a un demi-siècle peut-être) des objets de ménage, parfois en usage dans son pays, mais absolument inconnus des Abkases; qui n'ont pas encore atteint le degré de civilisation des Colches modernes. Ainsi elle tira du fond d'une caisse en bois colorée à grandes fleurs et ramages une tasse, des assiettes; voire même un couvert, qui furent un sujet d'étonnement pour son entourage.

Le pope, qui avait passé toute sa vie en Abkasie, ne connaissait que les mœurs, les vieilles coutumes de son pays. Il était né et avait été élevé dans le domaine de Kvitaouli et depuis nombre d'années il remplissait les fonctions d'aumônier dans la famille Sherwachidzé. Chez les Abkases, on rencontre encore des exemples de la constance à conserver les usages des temps les plus reculés, surtout dans l'intérieur du pays et dans les montagnes d'accès difficile. Souvent, en les observant, je me croyais reportée aux temps homériques, car, parmi les races primitives du Caucase, l'Abkasie est restée une des plus fidèles aux usages antiques.

Je passai donc la nuit sous le toit de chaume du pope. Le lendemain, lui et sa femme, debout de bon

matin, avaient préparé mon déjeuner, qu'ils surveillaient avec beaucoup de soin. Je fis asseoir à côté de moi mon guide et le fils du starchina, ce qui est contraire aux usages, car les hommes ne s'attablent jamais avec les femmes. Profitant d'une éclaircie, car il avait plu beaucoup, je fis mettre la table devant la hutte, afin de jouir du coup d'œil de la plaine entourée des massifs de verdure formés par les forêts de hêtres, de charmes, et dont le luxuriant feuillage, remarquablement beau, est une des merveilles de ce pays si richement paré par la nature.

Le tableau qui représente mon déjeuner à Kvitaouli mérite une mention. Ce fut le fils adoptif de mon hôte, auquel j'avais montré comment il fallait s'y prendre pour ouvrir et fermer la chambre obscure, avant que je me fusse mise à côté du groupe que j'avais arrangé préalablement, qui nous photographia en cinq secondes et réussit, comme on le voit à la page 401 ci-dessus.

Le temps me permit aussi de reproduire l'église dans la plaine, à l'inauguration de laquelle j'avais assisté quelques années auparavant, lors du mémorable tirili.

Dans l'intérieur se trouve la pierre tombale de la princesse Kessaria la Grande, dont la mémoire, comme je l'ai mentionné déjà, est très vénérée. Cette pierre se trouve à droite, à quelques mètres de distance de l'iconostase, comme le montre la gravure page 403.

De Kvitaouli je repris encore une seconde fois le chemin d'Atara, mais en moins nombreuse cavalcade qu'auparavant, lorsque après la cérémonie du tirili j'avais accompagné la famille Sherwachidzé à Atara, leur résidence habituelle, au bord du Kodor.

Alors, au moment de quitter Kvitaouli avec ces princesses, je fus témoin d'une scène nouvelle pour moi, celle des adieux.

Rassemblées dans la pièce où se tenaient leurs nobles maîtresses, les femmes de condition inférieure attendaient patiemment le moment propice pour cette dernière salutation. Suivant l'habitude, elles étaient appuyées contre les parois du mur, les unes se donnant la main, les autres s'entrelaçant la taille. Elles formaient ainsi des groupes charmants.

Immobiles, elles suivaient des yeux chaque mouvement de leur châtelaine. Sur un signe de celle-ci la cérémonie intime commença. La salutation la plus respectueuse est de faire avec la main trois fois le tour au-dessus de la tête de la personne devant laquelle on se prosterne, soit homme, soit femme; puis de poser la tête sur la poitrine du côté du cœur en s'inclinant profondément devant celui que l'on salue. Ainsi firent devant chaque femme ou jeune fille la maîtresse de Kvitaouli et les autres dames de sa famille, avant leur départ. L'indifférence avec laquelle ces témoignages de profond respect furent reçus contrasta singulièrement avec leur humilité.

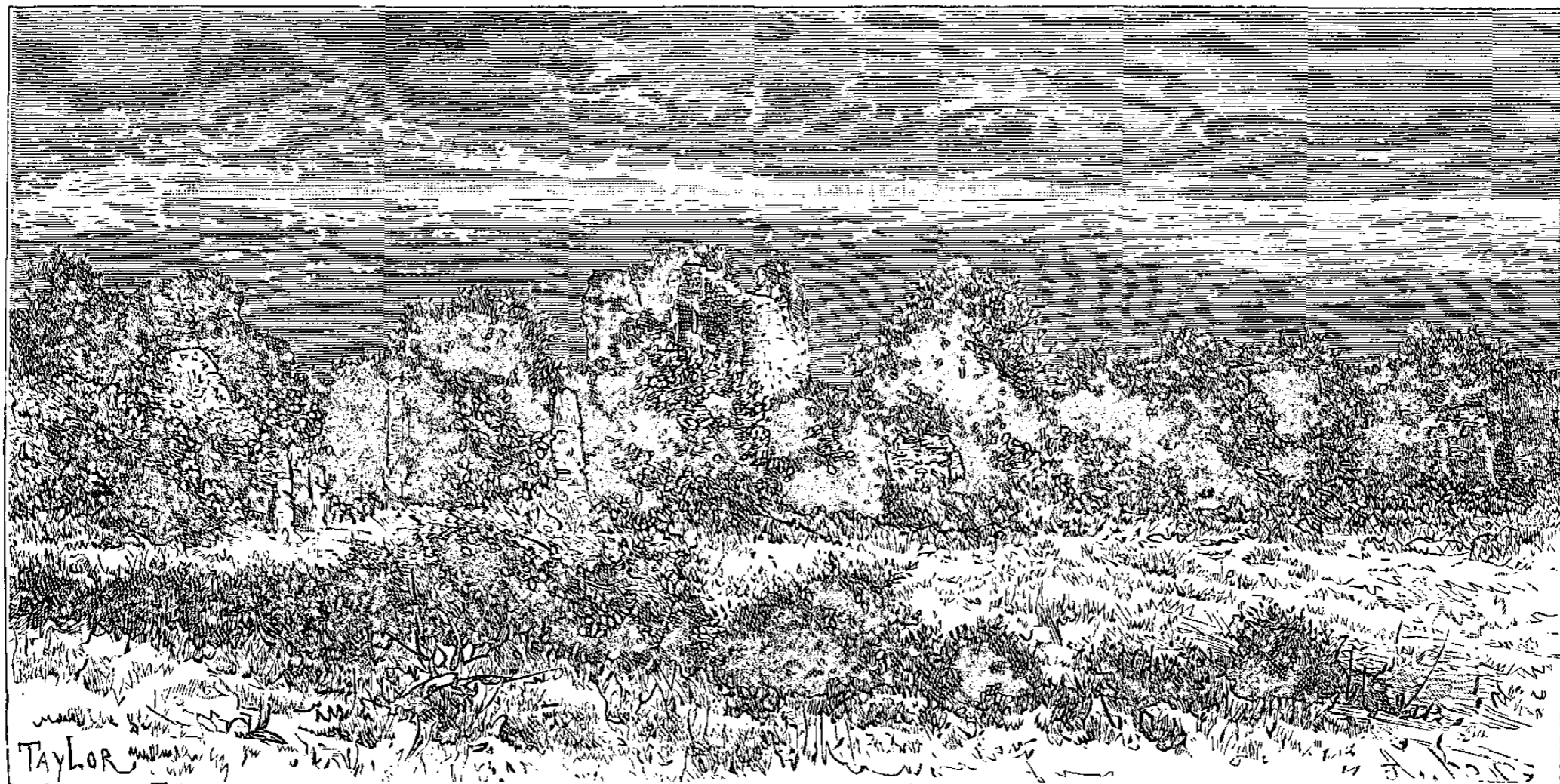
J'avais accepté avec d'autant plus d'empressement l'invitation du prince de l'accompagner à Atara, qu'il

s'était offert de me servir de cicérone pour visiter ses domaines qui s'étendent jusqu'à la mer Noire, territoire historique, célèbre dans l'antiquité.

Nous quittâmes donc Kvitouli en cortège nombreux. Aux princesses Skerwachidzé s'étaient jointes plusieurs dames désireuses d'avoir l'honneur de les escorter. Toutes ces dames étaient à califourchon sur leurs montures, des chevaux magnifiques. Seule, au milieu d'elles, je montai une mule à l'européenne. Notre groupe féminin était précédé et accompagné d'un bataillon de seigneurs, suivis d'une armée de serviteurs. Les uns escortaient les bêtes chargées de sacs, remplis de kopecks offerts lors de la cérémonie des pleurs, tandis que les autres conduisaient les chevaux et le bétail reçus aussi en cette occasion. Notre cavalcade me faisait un peu l'effet d'une bande de brigands emportant un riche butin. Cette excursion me

fut fatale. A peine fûmes-nous en route, qu'une pluie torrentielle tomba. J'ouvris mon ombrelle. La mule que je montai s'effraya et se cabra. Je sautai à bas et fus jetée contre une grosse pierre qui me blessa à un tel point, que je fus retenue pendant plusieurs mois à Atara¹ sans pouvoir bouger.

Je ne puis assez me louer des soins qui me furent prodigués par ma gracieuse hôtesse et sa charmante fille, alors âgée de douze ans, que je revis, il y a peu de mois, dans toute la splendeur de la jeunesse et de la beauté. Mais, malgré leurs soins bienveillants, mon sort était loin d'être enviable. Pour mes compagnes, qui ne connaissaient à peu près d'autre horizon que la plaine d'Atara, la perspective d'y passer une partie de l'été était moins décourageante que pour moi. Enfin je me rétablis et je pus visiter les environs, escortée de mon hôte. Il parlait le russe et je pus



Les rives de la mer Noire près de l'ancienne Dioscurias. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

avoir ainsi des renseignements exacts sur sa famille et sur les traditions du pays.

Strabon¹ nous apprend que, sur le territoire qui s'étend de l'Ingour au Kodor, il existait un ensemble de colonies grecques formant une petite république florissante, dont la ville de Dioscurias était le centre de population principal, et où de toutes parts les marchands affluaient. De cette première période de civilisation, il n'est pas resté le moindre vestige. Strabon parle aussi des indigènes d'une partie de ce pays, qu'il nomme Phthirophages (mangeurs de poux), à cause de leur malpropreté, de leur maigreur et de leur aspect maladif. Les Abkases modernes répondent assez à la description de l'antique population pour présumer qu'ils soient de cette origine. Plus tard, quand le

christianisme eut pénétré dans le pays, celui-ci dut avoir une seconde ère de prospérité, qui, en dépit du silence de l'histoire, nous est attestée par les remarquables débris d'édifices (cloîtres et églises) qu'on trouve encore sur son sol. Puis, de nouveau, la contrée déchet, et cette fois pour ne plus se relever.

Quelle région semble cependant plus favorisée de la nature que cette terre abkasienne si fertile, si bien arrosée, et dont la mer Noire forme le débouché? Si l'indigène, jusqu'à nouvel ordre, est incapable de faire valoir les plantureux districts qu'il habite, pourquoi des colons étrangers ne viendraient-ils pas, comme aux temps antiques, féconder ces avant-monts caucasiens et donner des leçons de labeur aux paresseux

1. D'après Strabon (29 ans avant J. C.), une centaine de peuples venaient se rendre à Dioscurias, où le sel était le principal article d'échange.

1. Dans mon volume *De la Baltique à la Caspienne* je donne les détails de mon triste séjour au bord du Kodor, où, parmi les privations que j'eus à subir, la plus dure fut celle de devoir rester sans parler, car personne ne pouvait me comprendre.

enfants du pays? C'est vraiment une chose lamentable que de voir les immenses espaces de terrain restés en friche dans cette belle contrée. Il existe, par exemple, un domaine de plus de six millions de mètres carrés, la Source froide (*Tzkhourghuili*), comme on l'appelle, appartenant à un des fils d'Aly Bey, où, à part quelques champs de maïs, on n'aperçoit aucune trace de culture. Ce domaine s'étend depuis le Kodor jusqu'à la pointe du littoral près de laquelle s'élevait l'ancienne Dioscourias. Ce dernier endroit porte aujourd'hui le nom de cap Tskoutcha; il s'y trouve un port naturel pouvant offrir, dans les mauvais temps, un abri sûr à une vingtaine de petits voiliers.

Actuellement, toute cette campagne présente l'aspect sauvage d'un désert. Une vaste futaie a pris racine tant sur les ruines de la cité hellénique que sur les débris des âges postérieurs. En coupant des arbres dans un massif, on a découvert les restes d'une église dont on ne peut préciser la date. Un peu plus loin, par delà le Kodor, à huit verstes environ de sa rive gauche, se dresse une tour antique, de deux mètres environ de circonférence sur sept et demi de hauteur, qui porte le nom bizarre et inexplicable de *Sattamacha* (lieu de divertissement). La tradition locale veut que des trésors y soient cachés; mais c'est en vain que, tout récemment, le propriétaire a fait faire des fouilles à sa base: il n'y a trouvé que des pierres et du sable.

Le Kodor, un des fleuves les plus considérables et les plus impétueux de l'Abkasia, sort du mont Maruck, sommité dont le front est presque toujours couvert de neige, et, après avoir arrosé la vallée de Tschelda, où il se divise en plusieurs bras, va se jeter dans la mer près du village de Karatchaï, à cinq verstes de la source qui a donné son nom au domaine de Tzkhourghuili. Les deux promontoires où son cours se termine sont les caps Kodor et Isturiah, ce dernier ainsi appelé d'un affluent que le fleuve Kodor reçoit là près de son embouchure. Le chemin entre Kvitaouli et le domaine d'Atara, au bord du fleuve précité, passe par des hauteurs boisées et des champs de fougères. Comme partout en Abkasia, il y a aussi à Atara¹ un enclos qui renferme l'église, le cimetière, et les divers corps de logis (huttes en treillage, maisonnettes de bois) destinés aux hôtes et à la famille. Là, pas plus qu'à Tzkhourghuili, on ne rencontre trace de culture légumière ou fruitière. En revanche, dans un verdoyant repli, on aperçoit de l'autre côté du fleuve le clocher de l'ancien monastère de Drondra (ou de Kodor). Des sentiers charmants et tortueux mènent aux ruines de cet édifice, également de style byzantin. Tout ce qu'il en subsiste, ce sont les restes des colonnes en marbre blanc qui

1. Pendant l'occupation de l'Abkasia par les Turcs (1877), le commandant de l'armée, Hussein-Pacha, demeura à Atara. Il fut si charmé de la position de cette campagne, qu'il demanda au sultan de lui en faire cadeau. Mais Atara fut brûlé par les Abkases rebelles, et le désir du chef turc ne put être exaucé. Je visitai Atara en novembre 1881 et n'en vis plus de vestiges. Une partie même de ses magnifiques forêts furent incendiées.

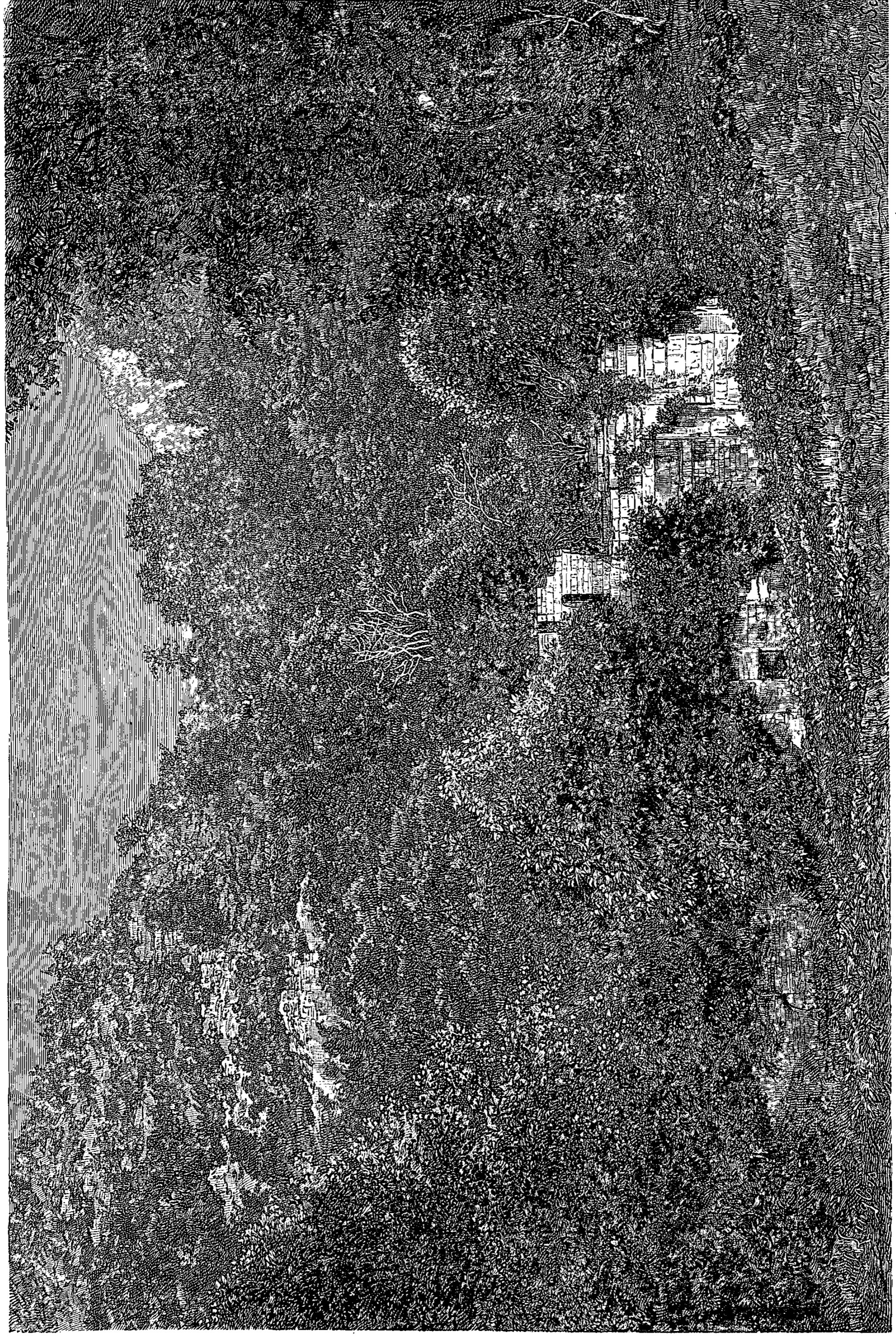
étaient à l'intérieur de l'église. Les Abkases, qui ont la passion des métaux, tout en ignorant l'art de s'en servir, et qui ne peuvent voir un clou ni un morceau de fer sans s'en emparer, ont enlevé les membrures de soutien des piliers, si bien que ceux-ci ont mordu la poussière. L'église, autrefois siège d'un évêché, a un mur d'enceinte en pierres sèches: précaution utile, attendu que la route où elle est située, route qui conduit à Soukhoum, en Mingrélie et vers les montagnes de Tsébelda, était la voie par laquelle passaient les peuplades réfractaires à l'autorité de l'*ahu* qui venaient de temps en temps piller l'Abkasia.

La riche nature de l'Abkasia pare les ruines des monuments qui attestent son ancienne splendeur. La clématite sarmenteuse, la vigne s'enlacent autour de ces vénérables restes de pierre formant un dôme gracieux, enguirlandé, entre lequel d'énormes figuiers, des hêtres, des charmes élèvent leurs cimes majestueuses, ajoutant le luxe de leur feuillage touffu aux branches fleuries et pliant sous le poids de leurs fruits.

Outre son habitation d'Atara, le propriétaire du bienfonds en a une autre au bord de la mer; entre les deux s'étendent de superbes forêts quasi vierges, dont une Compagnie anglaise vient d'entamer l'exploitation. Pour la première fois peut-être depuis bien des siècles, la cognée du bûcheron aura retenti dans ces massifs, où les dômes de verdure ont une telle épaisseur, qu'à peine la lumière du jour y peut pénétrer. Sauf les maîtres du domaine et leurs serviteurs, peu d'étrangers s'aventurent par cette futaie solitaire, qui se prolonge jusqu'à Tskourtcha (l'ancienne Dioscourias).

L'entrelacement des lianes et des plantes grimpantes, l'inextricable fouillis des rameaux et les gigantesques poussées de broussailles en rendent le passage des plus laborieux. A chaque instant les pieds des chevaux s'empêtrent dans les jets vagabonds et tenaces d'une végétation qu'on dirait en révolte, et l'unique moyen de s'en débarrasser, c'est d'avoir recours au tranchant du kinghal.

Les serpents abondent dans ces fourrés insidieux; de plus, à la tombée de la nuit, les loups, les chacals et les ours s'y livrent à de sinistres concerts, quelquefois troublés par un coup de pistolet. Il n'est pas rare aussi que les chevaucheurs qui passent par la forêt aient à leurs trousses une bande de carnassiers faméliques, dont ils voient les prunelles étinceler derrière eux dans les ténèbres, et qui ne cessent leur fauve poursuite qu'à la lisière extrême du massif. Ce fut le cas, la nuit, quand, escortée de mon hôte et de sa suite, j'y passai. Un de ses hommes tira si juste, qu'il aveugla même un oursin, dont la dépouille me fut offerte. Je passai quelques jours à Tskourtcha, plage déserte où jadis s'élevait la riche Dioscourias. Je demeurai dans une maison en bois, à l'entrée de la forêt, d'où je vis souvent sortir les bêtes fauves, qui, la nuit surtout, s'avancent jusqu'à l'habitation. Aussi une meute de chiens aboyants en garde-t-elle les abords qui commandent



Ruines dans une forêt près de Soukhoun-Kalé, dans le domaine de Tzkhourghuili. — Dessin de Paul Langlois, d'après une photographie.

la futaie du côté de la mer. Non loin de cette demeure s'élève sur le rivage une hutte-échauguette d'où la vue s'étend jusqu'à l'éperon étrangement hirsute du cap Isturiah. Je voulus profiter de ce que l'antique Pont-Euxin, en certaines saisons si terrible, caressât doucement la grève silencieuse de Tskourtcha, pour faire une excursion de nuit jusqu'à Soukhoun-Kalé, le port principal de l'Abkasia. De petits caboteurs à voiles accomplissent en quelques heures ce trajet.

Le coucher du soleil, vu de la mer, a des magnificences indicibles. L'astre disparaît derrière une haute montagne de forme conique, que les indigènes appellent le « Chapeau de Sefer Bey ». La nappe marine, où plongent ses reflets, offre des flamboiements qui contrastent avec le pâle rayonnement de la lune sur les sombres arborescences de la rive. Les heures s'écoulent dans ces visions émouvantes du présent mêlées aux

rêves indécis du passé, puis, à l'aube, on discerne une lumière scintillant au loin : c'est le phare du port de Soukhoun-Kalé¹.

Tout repose encore dans la paisible ville que commencent à peine d'effleurer les vapeurs rosées du matin ; les quais sont silencieux, les avenues désertes, et, autour des maisons endormies, dans la fraîche atmosphère aurorale, on croit entendre le coup d'aile furtif des songes qui s'enfuient. Ces maisons, de style européen, annoncent tout de suite à l'étranger qu'il entre dans l'Abkasia moderne, contemporaine, celle que la civilisation a conquise². L'ensemble de la perspective est charmant. Les groupes d'habitations se détachent sur un fond de collines et de mamelons verdoyants ; sur le quai, au bord de la baie, s'alignent des cafés turcs ou grecs avec des boutiques ; à son extrémité, presque en face du débarcadère des bateaux à vapeur, s'élèvent deux



Vue d'ensemble de Soukhoun-Kalé en 1876. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

édifices, dont l'un, l'ancienne forteresse, représente le passé, et l'autre, la douane neuve, le présent.

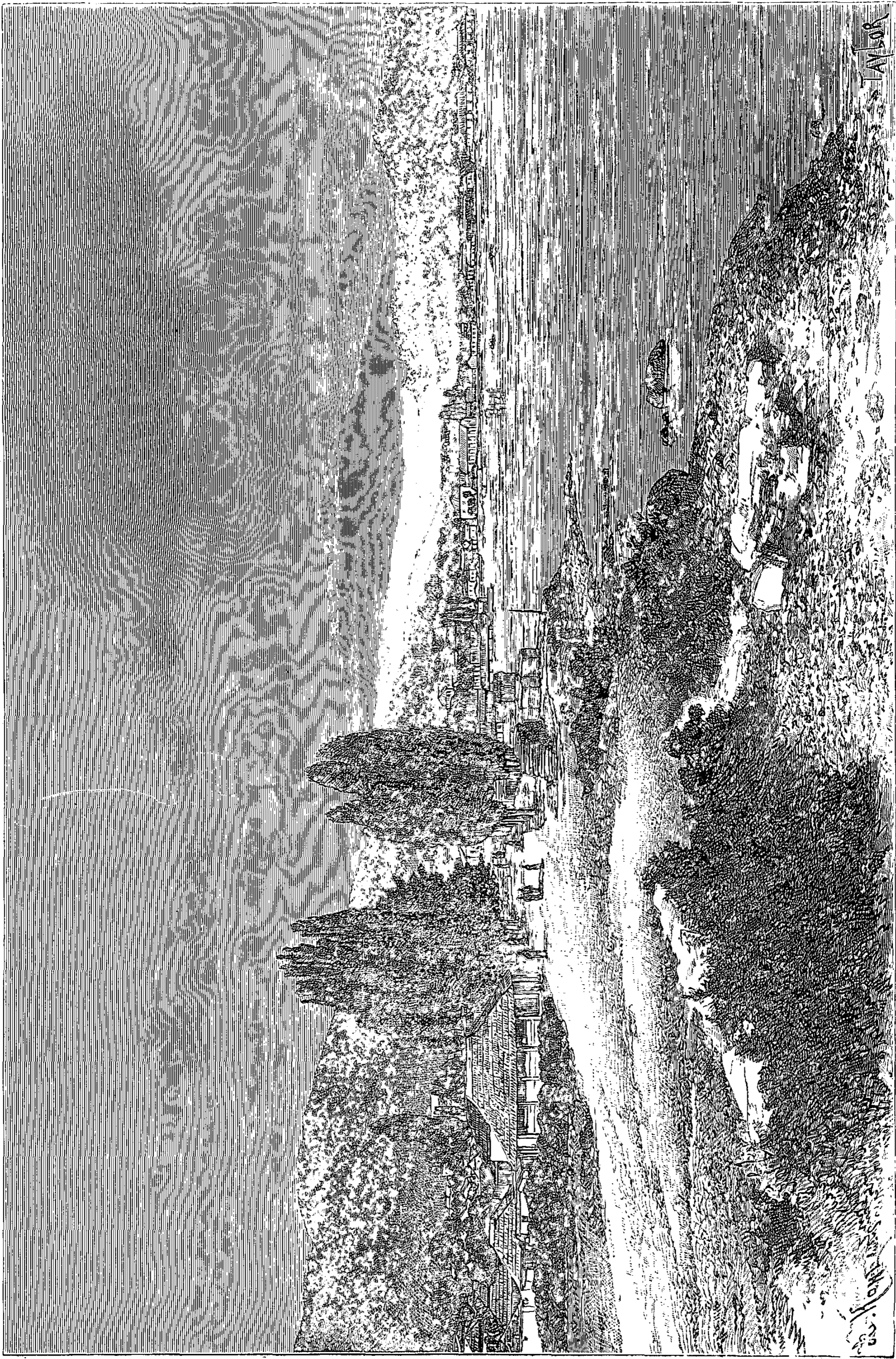
La citadelle, clef et rempart de l'Abkasia, fut bâtie en 1578, sous le règne du sultan Amurath. Trois dominations successives ont laissé leurs traces dans cette construction quadrangulaire, aujourd'hui délabrée : une grande pierre, au seuil d'une des portes, avec une inscription en arabe, est un souvenir de l'époque ottomane ; des tombes de chefs abkases rappellent la période ultérieure, et la présence de canons russes dit quels sont les maîtres actuels du pays. La population de Soukhoun-Kalé est un mélange de Turcs, de Lazes, de Grecs, d'Arméniens et de Russes ; les Abkases n'y sont qu'en minorité ; habitant les hameaux voisins, ils affluent par cavalcades dans la ville, lorsque des affaires les y appellent, puis regagnent aussitôt leurs campagnes. Le sol d'alentour, très marécageux, engendre, l'été, des fièvres terribles auxquelles tout le

monde à peu près paye son tribut. Nulle mesure n'est d'ailleurs prise pour remédier à cet état de choses. Les médecins manquent, et souvent le quinine aussi fait défaut, car ce remède est administré pour toutes les maladies au Caucase.

Les environs sont d'un aspect agréable, mais ils manquent d'ombrage, et, malgré la proximité immédiate de la mer, la chaleur y est étouffante. Depuis quelque temps, des colons étrangers ont commencé à mettre en culture certains terrains de la zone suburbaine ; néanmoins, jusqu'ici on n'y a point encore fait de boisements. Par contre, on a édifié de spacieuses casernes, ainsi qu'un hôpital militaire, dans le voisinage de l'an-

1. La vaste baie de Soukhoun-Kalé a quinze verstes d'ouverture depuis le cap Soukhoun jusqu'au cap Kodor et sept verstes de profondeur. Une verste équivaut environ à un kilomètre.

2. Nous décrivons la ville de Soukhoun-Kalé telle que nous l'avons vue avant la dernière guerre du Caucase, où elle a été détruite en partie.



Le quai à Soukhoum-Katé. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

cienne forteresse. Vu sa position de port-frontière, Soukhoun-Kalé est avant tout une cité de soldats ; chaque dimanche, et les jours où arrivent les bateaux à vapeur d'Odessa et de Poti, la musique de la garnison exécute ses fanfares plus ou moins égayantes dans un pavillon installé tout exprès au bord du golfe. Ce service de paquebots est du reste l'unique trait d'union qui rattache la ville à l'Europe, à Tiflis, et aux autres districts caucasiens ; de routes de terre, il n'y en a pour ainsi dire pas.

Ici comme partout, en Abkassie et en Mingrèlie, les divertissements préférés de la population sont les piques cavalcades, occasions fécondes de pique-niques et de jeux, dont l'objectif est quelque sanctuaire renommé de la contrée. Telle est, par exemple, à trois verstes de la ville, une rustique chapelle de Saint-Georges, où l'on voit une image de ce guerrier, enrichie de diamants et de turquoises, et qui passe pour opérer des miracles. La fête de ce saint, qui se célèbre le 28 avril (9 mai), est la première réjouissance printanière de l'année, et attire des milliers de personnes. Ce jour-là, comme bien on pense, après ce que j'ai dit des mœurs locales, le petit cimetière agreste qui touche à l'église se transforme en une salle à manger foraine où la foule festoie et danse avec un entrain orgiaque dont s'accommode plus ou moins la sainteté du lieu ; le soir, tout le monde s'en retourne chantant, galopant, exécutant des *fantasias* hippiques à la mode du pays. Le complément obligé de ce jour est naturellement une course de chevaux, qui a lieu au bord de la mer, sur la chaussée qui mène de la ville à la chapelle de Saint-Georges.

Du quai de Soukhoun-Kalé, on aperçoit une petite localité côtière, à laquelle se rattache pour moi un souvenir agréable : c'est le village de *Kélasouri*¹, dont le nom signifie « forteresse ceinte de hauts murs ». Un repas d'hospitalité m'y fut offert par les représentants des diverses nationalités qui forment la population de la ville. En moins d'une heure, de jolis canots côtoyant le rivage eurent transporté toute la société au lieu choisi pour le rendez-vous.

De son ancienne armature de défense, Kélasouri garde des restes suffisants pour justifier le nom qu'elle porte. Une partie de la citadelle est encore debout au revers d'une colline ; treillissée de lierre et de plantes grimpanes, elle rappelle ces *burgs* du moyen âge qui mirent leurs ruines légendaires dans le Rhin. A quelle date en remonte la construction ? c'est ce qu'on ne sau-

1. Kélasouri fut complètement détruit par les Turcs lorsqu'ils s'emparèrent de Soukhoun en 1877. Kélasouri, à six verstes de Soukhoun-Kalé, prend son nom du torrent Kelassur, qui débouche d'une gorge de montagne. On distingue ses eaux de celles de la mer. Sur ses rivages on voit une quantité de cailloux roulés de granit et de micaschiste qu'il entraîne dans sa course furieuse. Quelques-unes de ses rives sont riantes. Il arrose des plaines qui s'ouvrent près de la baie de Soukhoun. On aborde à Kélasouri l'embouchure de la rivière. La vallée, richement boisée, a à peu près une demi-verste de largeur. Il y a là des bois qui sont de vrais jardins, car tous les fruits y croissent, confondus ensemble dans leur état sauvage.

rait dire. La plupart des antiques édifices dont est parsemé le sol du Caucase n'ont pas même de tradition. Du fort situé à mi-côte un mur descend jusqu'au bord de la mer, où se trouve un second ouvrage de défense, de sorte que, par en bas aussi bien que par en haut, l'accès était interdit. On a seulement percé une baie dans le massif de pierres pour livrer passage à la route de terre qui relie Kélasouri à Soukhoun.

La voûte d'entrée de la citadelle est encore intacte ; à la solidité persistante de sa construction, on juge aisément de ce que devait valoir l'ensemble de ce formidable rempart, destiné jadis à tenir en respect les Mingréliens qui disputaient aux Abkases la possession du Samourzakan. Dans un endroit de l'enceinte on voit un grand carré de pierres séparé en deux, et tombé en ruine, qui renferme la tombe de Hassan Bey, de son vivant propriétaire des terrains de Kélasouri, et celles de sa femme et de sa fille. D'autres monuments funéraires plus petits se rencontrent encore sur cet espace, qui ressemble pourtant plus à un verger qu'à un cimetière ; ce sont, placés isolément, les tombeaux de Pataly Bey, de Tehri Bey et de Khalil Bey, trois Sherwachidzé décédés avant la conversion définitive de leur famille au christianisme. L'entourage de ces demeures sépulcrales, envahies par de hautes fougères et des tiges de maïs, figure comme la maçonnerie d'un puits.

La situation de cette forteresse de Kélasouri, — le *Toubouni*, comme on l'appelle, — est des plus pittoresques. A l'arrière-plan se dressent un ensemble de cimes, quelques-unes couvertes de neiges persistantes, parmi lesquelles les indigènes distinguent sept assises différentes, qu'ils désignent par des noms spéciaux : *Maroukha*, *Shaoudouth*, *Absidzto*, *Amtakal*, *Atchadopa*, *Moumpisto*, *Jourivi*, toutes appellations sans doute inconnues de nos géographes ; puis, de l'autre côté, au bord de sa rade en forme de croissant, apparaît la ville de Soukhoun avec ses blanches habitations. Non loin du fort est la maison du propriétaire actuel du domaine ; c'est une villa entourée d'un jardin à l'européenne. Plus bas, en allant vers la mer, se trouvent quelques demeures de familles musulmanes, qui contrastent singulièrement, par leur excessive propreté, avec les sordides cabanes des Abkases. Les piles de literies recouvertes d'un drap blanc, les bancs garnis de tapis de Perse, les caisses peintes de couleurs éclatantes, les vêtements accrochés en bon ordre, tout dénote la main d'une soigneuse ménagère.

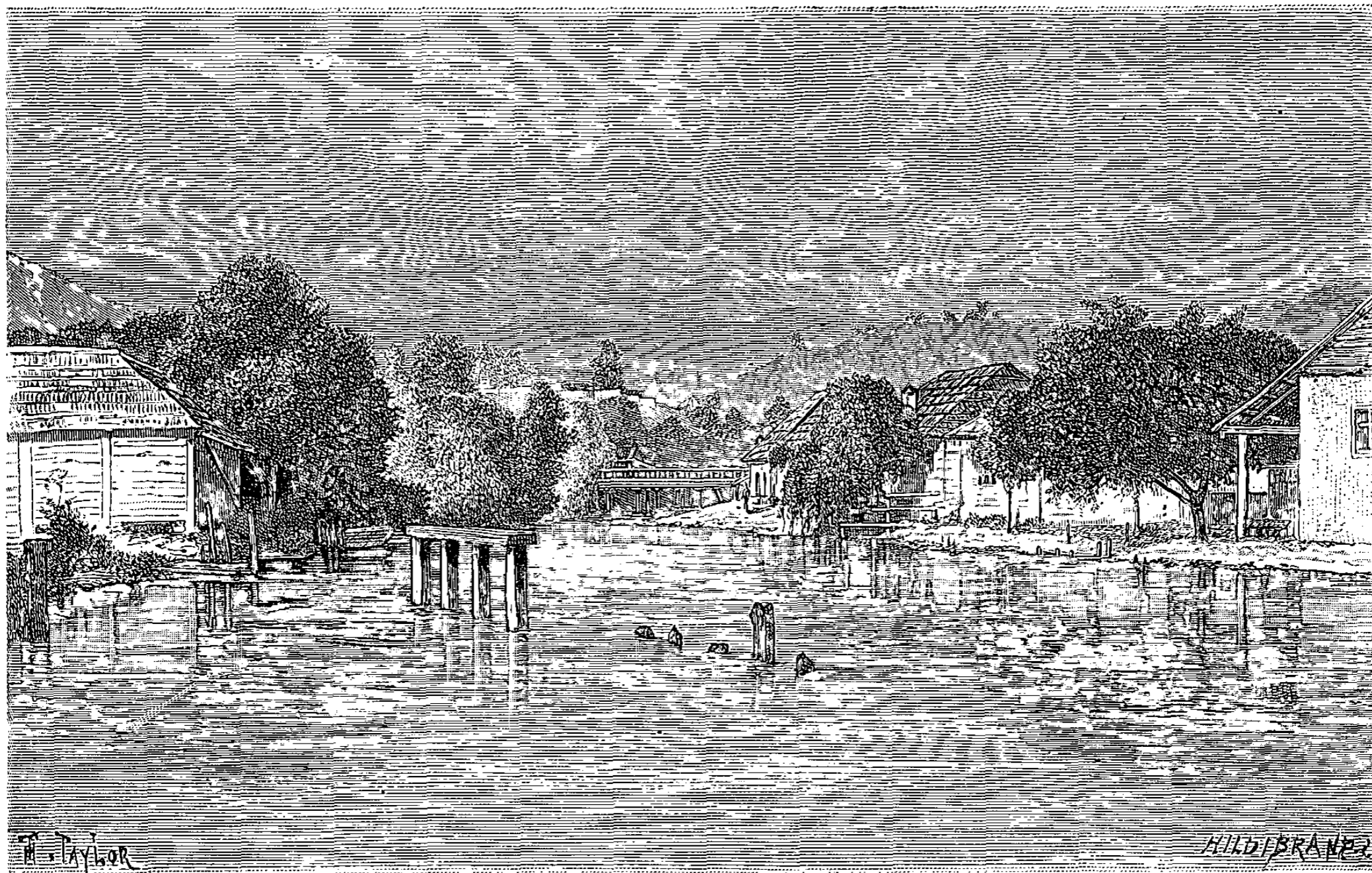
J'entrai dans un de ces logis avenants, et j'y trouvai une paysanne aussi coquette de sa personne que de son intérieur. Trois glaces au mur disaient assez que la maîtresse de céans se préoccupait de plaire. Un verset du Coran, libellé en gros caractères, remplaçait, à la paroi de la salle, le Christ qu'on y suspend chez nous. La collation qui me fut servie, le plus hospitalièrement du monde, donna lieu d'exhiber de brillants couverts de ruolz, soigneusement serrés dans un sachet de cuir, sous une enveloppe de papier de soie, nouée d'une faveur rose. Ajoutons que, loin de s'esquiver à l'appro-

che des visiteurs étrangers, les femmes, pour leur être agréables, se mirent à jouer de la guitare et à chanter.

Donc ce fut dans cette vaste plaine herbue de Kélasouri, sous l'ombrage de superbes arbres fruitiers, qu'eut lieu le pique-nique international auquel j'étais invitée. La cuisine une fois installée sur place, selon l'usage constant de ces pays, on eut vite fait de préparer le menu. Je revois encore, fichés dans la terre, les deux gros pieux en travers desquels était passée la broche de bois où grésillait le rôti tout saignant (*schislik*). Notez que ce ne sont point des quartiers d'agneau ou de chèvre, mais des bêtes entières, tuées séance tenante, qu'on livre à la flambée crépitante. Le plus souvent, les victimes désignées assistent à l'érection

du bûcher qui doit rissoler leurs chairs grassouillettes; car on prétend que le *schislik* n'est bon que si on égorge la bête au dernier moment. Deux hommes président à l'opération de la cuisson; l'un, accroupi par terre, tourne la broche sans désemparer; l'autre, debout devant le rôti, un bouquet de plumes à la main, l'humecte, au fur et à mesure, d'un mélange de beurre, de poivre et de sel contenu dans une casserole. Peu à peu l'on voit la chair se dorer, en exhalant un arôme appétissant, et, au bout d'une heure, le *schislik* est à point. On l'apporte alors aux convives, tout emmanché sur son bâton, et chacun, à tour de rôle, s'en coupe une tranche à son gré.

Mais reprenons, s'il vous plaît, dans l'ordre les



Environs de Soukhoun-Kalé. — Rives du Kélasour. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

détails de ce festin homérique. On commença naturellement par les *zakouski* russes, ou « bouts à mettre sous la dent », que nous accommoda fort lestement sur un banc de gazon un jeune Russe portant le costume de son pays, c'est-à-dire la chemise rouge à manches bouffantes et le pantalon retenu dans les longues bottes. Ces menus morceaux de prélude furent ingurgités dans le silence le plus religieux. Ensuite on servit le potage (*tchigirtma*), soupe aigre au bouillon de poule, puis le *dalma*, ragoût de viande farcie, enveloppé de feuilles de vigne, avec assaisonnement de lait acide au safran : deux mets géorgiens auxquels le palais d'un étranger ne s'accoutume qu'avec peine. La Turquie, elle, fut représentée par le *pilaw*. Bref, chaque pays fournit son contingent culinaire à ce re-

pas babélique, où figuraient, pêle-mêle, accroupis sur l'herbe, des mangeurs de toute nationalité et de tout costume, coiffés celui-ci de la casquette blanche, celui-là du fez turc, cet autre du *bachik* abkase, ou du bonnet grec, ou du *papach* géorgien; le tout dans une concorde parfaite, qui ne se démentit pas quand les santés furent portées : l'Orthodoxe trinqua avec le Turc, le Grec avec le Latin, le Protestant avec l'Abkase; les discours du *toloumbach* (président de toast) ajoutèrent encore à l'animation générale, et les Géorgiens, pleins de dédain pour ces vases étriqués qu'on nomme des verres, eurent recours aux gigantesques cornes du *thour* (bélier sauvage du pays), lesquelles firent leur office en conscience. Chants et danses enfin couronnèrent ces agapes pantagruéliques : depuis longtemps

sans doute les échos de l'antique Kélasouri n'avaient retenti de semblables éclats de gaieté.

En revanche, si l'on se reporte en arrière, le bruit des combats avait dû souvent troubler la paix de la verte prairie où notre société prenait ses ébats. Topographiquement, ce coin de terre constituait la défense naturelle de la république grecque de Dioscourias contre les remuantes peuplades ses voisines. C'est, en effet, le seul endroit de la côte du vieux Pont-Euxin où la grande chaîne du Caucase projette jusqu'à la mer un éperon transversal coupant en deux la région qui va vers la mer d'Azof. De là le rôle important que, dès l'époque la plus reculée, a joué ce bourg de Kélasouri, dont la muraille formait la limite de la ville géorgienne de Zkomi, remplacée aujourd'hui par Soukhoum-Kalé. Il n'y a pas même une quinzaine d'années, le village, maintenant solitaire, était encore très vivant; son bazar, tenu principalement par des Turcs, était un petit centre de négoce, où venaient s'approvisionner tous les boutiquiers de la zone d'alentour; ce n'est qu'à la suite de l'insurrection de 1866 que la localité a été désertée par ses habitants; le peuple des menus trafiquants a émigré à Soukhoum-Kalé, à Goudaouti, à Otchemtchiri, si bien qu'à l'ancienne bourgade marchande il ne reste plus que le souvenir mélancolique d'une prospérité sans doute à jamais disparue.

Un petit navire de guerre russe est toujours mouillé devant Soukhoum-Kalé, prêt à faire le service de la partie du littoral qui appartient à l'Abkasie. C'est ainsi que, lors de mon passage, il y avait en rade la goélette *Salghir*, commandant Krakin, à bord de laquelle j'eus l'occasion de faire une petite excursion d'agrément le long de la côte. La promenade m'offrit d'autant plus d'attrait que, sans parler de la gracieuse courtoisie des officiers dont je me trouvais l'hôte, nous allâmes d'escale en escale, stoppant aux points intermédiaires, de telle sorte que, partis l'après-midi, nous n'arrivâmes que le lendemain dans la journée à Gagri notre destination, après avoir mis près de vingt-quatre heures pour accomplir une course nautique que les bateaux de commerce font en quelques heures.

La première localité du rivage, à partir de Soukhoum dans cette direction, c'est Goudaouti, déjà mentionné, petite bourgade habitée en partie par des Lazes, et où l'on remarque surtout un café tenu par un Turc. Plus loin, dans une plaine, voici Likhni¹, nid de verdure merveilleux, veuf de tout prestige depuis la mort du dernier *ahu*, qui y résidait. L'habitation du prince, bâtie au sommet d'une colline où subsistent les restes d'une tour antique, a été brûlée par les Turcs, qui souvent attaquèrent cette partie de l'Abkasie. Ce fut même au cours d'une agression de ce

1. L'*ahu* Michel Bey changea le nom de Likhni en Sououk-Sou, à cause d'une source qui jaillit dans les environs. Sur plusieurs cartes géographiques Likhni est désigné différemment. Sur celle de Gamba l'endroit est nommé Loghine. Celle du roi Alexandre d'Iméréth (1738) l'appelle Lithni (couvent). Enfin sur celle des Russes (1834) sa dénomination est Lekné.

genre, en 1830, que Michel Sherwachidzé, vassal de la Russie, se vit protégé par les troupes de l'État suzerain, lesquelles occupèrent Soukhoum, Bambor, Pitzounda et Gagri, c'est-à-dire tous les points fortifiés de la côte.

J'ai déjà beaucoup parlé de la splendeur des forêts situées de l'autre côté du rivage de la mer Noire, mais je ne puis passer sous silence combien je fus frappée de la richesse de végétation de la côte opposée, surtout à Likhni.

L'église de Likhni se trouve dans l'enclos même où s'élevait jadis la maison de l'*ahu*, qui, comme on l'a vu, fut détruite par les Turcs. Les anciens monuments religieux de ces parages sont de style byzantin. Celui de Likhni, dans des proportions beaucoup plus simples et plus petites, paraît copié sur le monastère de Pitzounda. Il est en pierre de taille jaunâtre, calcaire, provenant des montagnes du pays. Le dôme est octogone, percé de fenêtres. L'intérieur est assez bien conservé, surtout les fresques. Elles me rappelaient toutes celles que j'avais vues déjà. L'édifice est entouré d'une muraille qui a été restaurée à diverses reprises. A certaines époques de l'année, surtout à celle où je visitai Likhni, le sanctuaire était tellement couvert de plantes grimpantes et d'arbustes touffus, que j'eus peine à me frayer un passage à travers ce labyrinthe de feuillage et de fleurs.

L'église de Pitzounda que je viens de nommer est située dans une anse, défendue assez bien contre les vents du nord. Dans la plaine sablonneuse s'élève une forêt de pins magnifique. En la traversant on arrive à la merveille de la contrée, une église datant du milieu du sixième siècle, dont on attribue la fondation à Justinien-Auguste¹.

De la baie, on ne l'aperçoit pas d'abord, parce qu'elle est éloignée du promontoire; mais, aussitôt que l'on a débarqué, on distingue au loin la ruine vénérable au travers d'un massif d'arbres, chênes, noyers, platanes et tilleuls, qui l'emportent peut-être encore en ancienneté sur le vieil édifice. Celui-ci a été saccagé à plusieurs reprises, notamment en 1390, par le Dadian Wameck, qui y prit les matériaux avec lesquels fut construite cette chapelle de Chopi dont j'ai parlé à propos de la Mingrélie; il le fut derechef en 1529, époque vers laquelle, dit-on, les patriarches du lieu abandonnèrent leur cloître pour aller se réfugier dans celui de Gélathi en Iméréthie², emportant avec eux les livres, chroniques et trésors, dont on me montra quelques-uns lorsque je visitai ce monastère³. Depuis lors le titre de *catholicus* d'Abkasie a été ajouté à celui de *métropolitain* que portait le prélat de Koutaïs.

1. Voy. Procope, *de Bello Gothico*, II, 471, 472, 473.

2. Voy. le *Tour du Monde*, 6 novembre 1880.

3. Bien qu'on place cet événement à cette époque, la date n'en est pas certaine. Comme indice que Pitzounda était encore habitée par son patriarche, on cite dans la Chronique géorgienne, traduite par M. Brosset (jeune), qu'un évêque de Khoni, Manoel Mitchkhé-tidzé, fut sacré en 1529 par ce patriarche. On voit à Pitzounda une petite cloche où se trouve ce millésime, en souvenir de cette cérémonie.

L'antique sanctuaire de Pitzounda était considéré comme la mère église de l'ouest du Caucase, car pendant douze siècles les patriarches y résidèrent, exerçant une grande influence sur le pays. Le souvenir de sa gloire passée lui reste toujours, car ce lieu continue à être un but de pèlerinage. A certains jours il y a affluence de fidèles qui viennent comme jadis y déposer des offrandes, ex-voto pareils à ceux que j'ai décrits et photographiés dans le trésor de l'église d'Ilori, c'est-à-dire une foule de vieilleries. On y voyait aussi des monnaies fort antiques, mais celles-ci ont disparu depuis longtemps.

L'église de Pitzounda est surtout remarquable par ses proportions. A l'extérieur, le dôme en briques est

appuyé sur trois hauts frontons. L'édifice est composé d'un mélange de matériaux de construction, pierres de taille, briques rouges, calcaire grisâtre; cet amalgame de couleurs est d'un effet bizarre. Le cuivre de la coupole a été enlevé. J'ai déjà mentionné la passion des Abkases pour tout métal, bien que ne sachant pas en faire usage. L'église se trouve sur une esplanade; son entrée est ombragée par des ormes vénérables, sous lesquels viennent se reposer les fidèles qui ne cessent de visiter le majestueux sanctuaire. La coupole, de trente-six pieds d'élévation, est percée de huit fenêtres de quatorze pieds de hauteur. Au dôme aboutissent les quatre grandes parties du monument formant la croix grecque; le chœur, éclairé



L'église de Likhni. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

par trois hautes fenêtres de dix-huit pieds, mesure, avec l'avant-chœur, huit pieds de profondeur; la grande nef, du vestibule au dôme, a une longueur de trente pieds; la longueur totale de l'édifice était de cent dix-huit pieds, la largeur de soixante-huit pieds et la hauteur de cent deux pieds avec l'épaisseur de la voûte. Sur les murs, quelques peintures à fresque sont encore conservées. Je remarquai surtout sur la partie inférieure du mur une bande de médaillons de portraits, de saints, tels que je les ai reproduits de l'église de Bédia.

Actuellement, quelques moines résident à Pitzounda. Il a été plusieurs fois question de restaurer ce magnifique morceau d'architecture byzantine. La légende veut que le mur d'enceinte de l'église ait été élevé à

la hâte, dans un moment de péril imminent, par le zèle pieux des habitants de la bourgade, lesquels employèrent à cette œuvre tous les matériaux qui leur tombèrent sous la main, et notamment les débris de la ville antique de Pithyus, qui était située non loin de là et de laquelle on voit encore quelques vestiges. Quand on examine les restes de la muraille, on voit qu'elle a été faite de pièces et de morceaux disparates.

Pour en revenir à mon excursion dans ces parages de la mer Noire, c'est en vain que j'essayerais de ressaisir toutes les impressions charmantes du moment. Ces montagnes à la crête chenue et au pied verdoyant, cette belle nappe liquide où leurs masses se miraient, cette vie réglée et disciplinée d'un équipage de navire de guerre, tout m'a laissé de ma promenade un ineffa-

çable souvenir. A la tombée de la nuit surtout, le spectacle à bord eut vraiment quelque chose d'émouvant. Après le souper des matelots, souper composé de gruau d'orge au beurre (en russe *kacha*), que le commandant ne manque pas de goûter avant qu'on le serve, tout le monde se rassembla sur le pont pour la prière, qui en été se dit à huit heures; après quoi, l'on chanta l'hymne du soir, et l'accord de toutes ces voix graves, qui allaient se perdre dans l'immense firmament, formait la plus grandiose mélodie qui puisse résonner entre le ciel et l'eau.

Enfin, nous atterrîmes à Gagri. Tout d'abord, en y arrivant, on se fût cru dans quelque village normand. Une longue avenue de peupliers gigantesques se reflétait dans les flots tranquilles, rendant ici la mer Noire toute verte. Mais, en portant ses regards plus avant, on voyait à ce paysage gracieux succéder un site autrement grandiose : c'était la chaîne des hautes montagnes qui séparent l'Abkassie de la Circassie, éloignée seulement de cinquante verstes; on en escalade les sommets par des sentiers ardues et tortueux, où passent les cargaisons de bois appartenant à la Compagnie anglaise qui exploite depuis quelque temps les forêts de la région, car depuis la défaite des Circassiens, qui ont quitté ces parages, les terrains ont été distribués à des sujets russes et étrangers.

En débarquant à Gagri, je vis au bord de la mer, sur le rivage, des tas d'arbres coupés pour être transportés sur des barques appropriées à cet effet. L'aspect de Gagri n'est pas triste, bien que le village soit désert. Le monde du négoce y est représenté par trois *doukhans* (magasins-buvettes), tenus par un entrepreneur qui a passé un contrat avec le gouvernement russe pour approvisionner la garnison, composée d'un quart de bataillon d'infanterie, soit deux cent cinquante hommes. En raison de la fraîcheur relative du climat, la forteresse sert d'hôpital d'été aux militaires du littoral de la mer Noire. Il y a place pour deux cents lits de malades; quant aux convalescents, leurs couches sont installées sous des tentes dans la cour intérieure de la citadelle.

Près du fort se trouve une petite église, datant de plus d'un millier d'années, et admirablement conservée. Pas une pierre ne manque à la voûte; l'autel seulement a disparu. La sacristie, intacte également, a été transformée en un cellier à serrer le *kwaz* (boisson faite de pain ou de fruit). Ce temple est dédié à sainte Hypata, l'évangélisante et martyre qui vint, dit-on, répandre le christianisme dans le pays. On montre encore au flanc des montagnes voisines les cavernes où elle se réfugiait pour se soustraire à la poursuite des barbares idolâtres. Les Russes la vénèrent sous le nom de Hypata Gagrenski.

Du temps de l'empire de Byzance, Gagri était un lieu d'exil; il en est, on peut le dire, toujours un pour les employés militaires qu'on envoie se consumer de solitude et d'ennui sur ce coin de littoral excentrique; néanmoins, si triste que soit le séjour aux yeux de

ceux que l'on condamne à y vivre, le site ne laisse pas que d'avoir de grands charmes pour le touriste. Un joli ruisseau, riche en truites, le Gagrinska, l'arrose; bordé de roseaux énormes, ce cours d'eau est formé par les neiges. Il retombe en cascade et jaillit d'une gorge, à environ deux verstes de la forteresse.

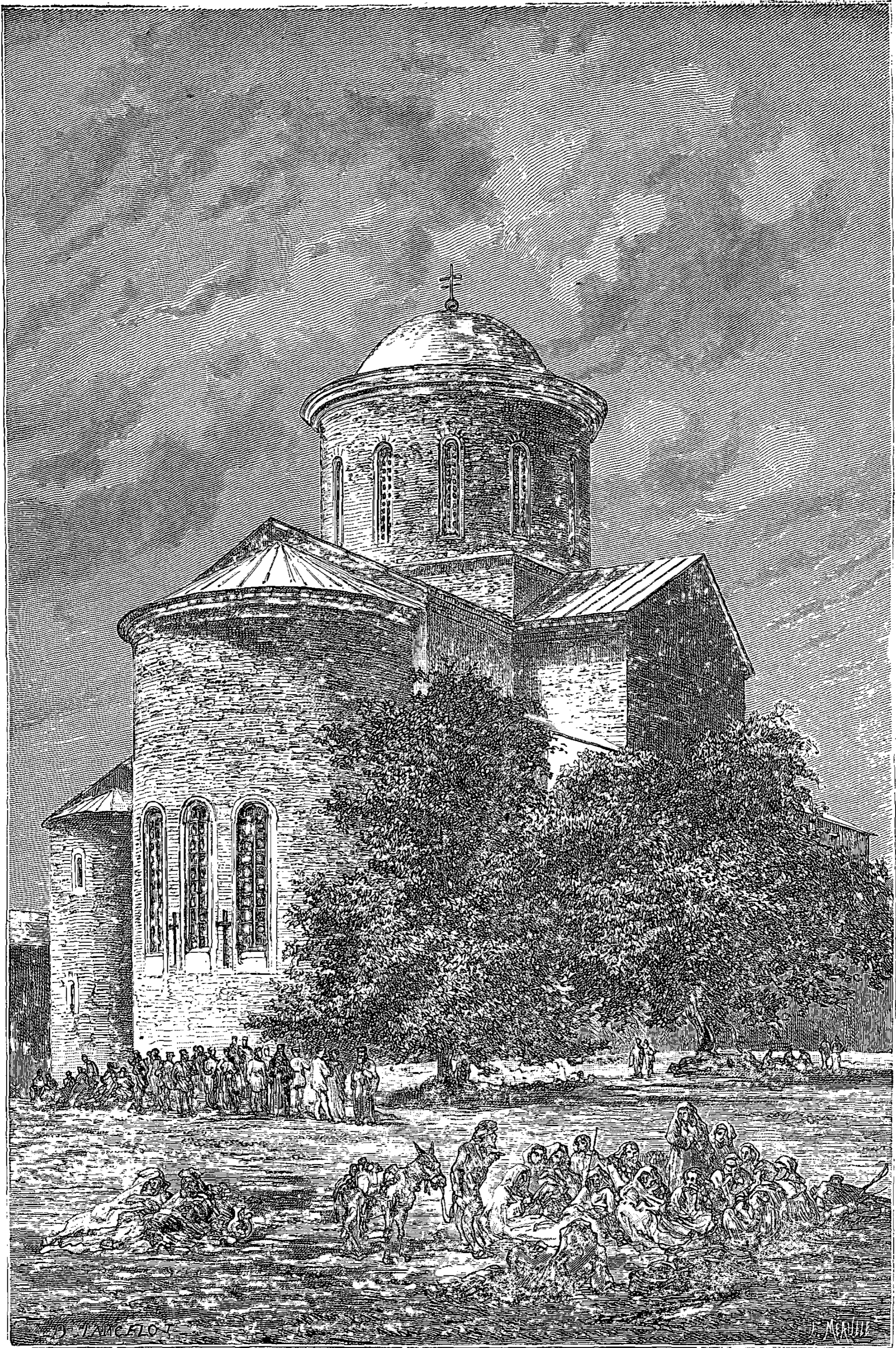
Lorsque le torrent n'est plus alimenté par les neiges des pentes voisines, son lit tarit. Alors l'étang et les sources qu'il remplit dans l'intérieur de la citadelle ne donnent plus d'eau et la disette est générale: ce qui est souvent le cas en été. Le manque d'eau est la plus grande calamité pour Gagri, qui au printemps en est abondamment pourvue. La campagne, touffue au possible, abonde en fruits de toute espèce, et l'air est littéralement embaumé par les senteurs de grands acacias et l'arome d'immenses bosquets de roses.

La nature y est exubérante à l'excès et ses produits très variés. Ici s'élèvent de hauts peupliers blancs; près d'eux, des figuiers, du buis, du houx frelon, la vigne chargée de fruits, la ronce à fleurs roses, la clématite. Ces richesses du sol baignées par la mer, couronnées par des chaînes de montagnes aux cimes neigeuses, forment un paysage d'une majestueuse grandeur.

Je me souviens d'un grand jardin, situé non loin de la citadelle, qui fut, paraît-il, cinq années durant, de 1859 à 1864, le théâtre de luttes sanglantes entre les Circassiens et les Russes; chaque arbre y était un lieu d'embuscade, d'où le montagnard à l'affût envoyait sa balle meurtrière à tout soldat qui sortait du fort. Pour chaque Circassien tué, il fallait, aux termes d'un pacte, que neuf Russes succombassent sous les coups des survivants de sa famille. Les officiers russes morts à cette place ont leurs tombes au milieu des bosquets fleuris du jardin, qui fut un des centres de la résistance. Qui se douterait, à voir aujourd'hui les riantes charmilles de ce lieu de délices, que l'horrible guerre y a fait tant de victimes! Le jour de ma visite à Gagri il faisait un temps superbe. Le commandant du fort et sa femme, tous deux Géorgiens, eurent les prévenances les plus délicates pour moi. Ils m'escortèrent à cheval aux sites les plus remarquables. Le repas qu'ils offrirent au commandant et aux officiers du *Salghir*, auquel je pris part, fut excellent. Jamais je n'aurais cru trouver tant de délices et de trésors gastronomiques dans cet endroit éloigné de toute communication avec le reste du monde.

Des mets exquis, du vin délicieux, des fruits excellents et une profusion de fleurs, rivalisaient en qualité et en quantité sur la table élégamment dressée sous les ombrages fleuris, provisoirement pacifiés.

Pour surcroît de plaisir, quelques jeunes troupiers, la fleur des artistes du bataillon, nous chantèrent des mélodies nationales, avec accompagnement de deux tambours; puis, après le café, servi dans un kiosque, d'autres soldats exécutèrent diverses danses originales, entre autres celle des *Kosaks*, et le pas des paysans de Tchérémise, dans le gouvernement d'Arkangel, ce



Église de Pitzounda (voy. p. 413). — Dessin de Lancelot, d'après une photographie.

qui indique que parmi la garnison de Gagri figuraient des recrues des provinces les plus extrêmes de l'empire. Enfin, comme couronnement à la fête, une troupe d'acteurs improvisés, également pris dans les rangs de l'armée, nous régalerent d'un petit vaudeville, enlevé avec naturel et entrain. Pour le décor, la nature y pourvoyait amplement; bref, je puis dire que rarement représentation théâtrale me fit une impression plus charmante que le scénario sans pré-

tention joué par ces apprentis guerriers, dont les blancs et frais costumes se détachaient entre les hautes touffes de roses odorantes. Puisse la paix, me disais-je tout bas, continuer de ménager de semblables passe-temps aux joyeux conscrits de la sainte Russie! Hélas! ce souhait ne devait pas s'accomplir: à peu de temps de là, la guerre s'allumait derechef au Caucase.

Je m'y trouvais pendant cette triste époque, de laquelle je conserve des souvenirs impérissables.



La maison de Yahu à Likhni (voy. p. 412). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

Il y a peu de temps, je revis encore cet énigmatique Caucase qui m'avait tant intéressée. Deux fois je m'y étais donc hasardée, seule, confiante, livrée à mes propres ressources.

Je n'ai pas eu à le regretter. Partout et chez tous j'ai trouvé la même hospitalité franche, cordiale, qui caractérise les Caucasiens. Je ne l'oublierai jamais.

Ma seconde excursion en Abkasia fut encore plus hasardeuse que la première. Mais de celle-là aussi je n'ai pas eu à me repentir. Bien qu'elle n'ait pas été

sans risque ni danger, je la considère comme un pèlerinage que je ne devais pas manquer d'accomplir.

Le peu de temps que j'avais devant moi a forcément laissé des lacunes dans ce qui aurait pu être plus parfait. Mais si les lecteurs du *Tour du Monde* m'ont suivie avec quelque intérêt, les périls auxquels je m'étais exposée pendant mon rapide voyage de photographie improvisée en Abkasia seront bien compensés.

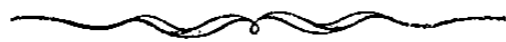
Carla SERENA.

TABLE DES GRAVURES.

429

	DESSINATEURS.	
TROUPE DE PÉCARIS	RIOU.	287
ENGIN DE PÊCHE ROUCOUYENNE.	RIOU.	288
BOUCHES DE L'ATABAPO	RIOU.	289
JUAN DE LA CRUZ, AU VILLAGE DE SAPOARA.	RIOU.	291
INDIENS PIAPOCOS DE LA LAGUNE DE RÉCIFAL BUVANT LA COURIA.	P. FRITEL.	293
INDIEN CHASSANT À LA SARBACANE	P. FRITEL.	295
LE VILLAGE DE SAN FERNANDO, SUR LE RIO ATABAPO.	RIOU.	296
« VIVAN LOS RETRATISTOS ! »	TOFANI.	297
EL CASTILLO SUR L'ATABAPO.	RIOU.	298
INDIEN PIAROA.	P. FRITEL.	299
ROCHE OÙ NOUS PASSONS LA NUIT.	RIOU.	300
INDIENS GUAHIBOS	RIOU.	301
LE SAUT DE MAYPOURE.	RIOU.	302
SAUT DE SARDINEL.	RIOU.	303
DON PEDRO.	RIOU.	304
ENVIRONS D'ATURES.	RIOU.	305
CUEVA DES INDIENS PRÈS D'ATURES.	RIOU.	307
UNE DES CHUTES D'ATURES ET PORTAGE DU CANOT.	RIOU.	309
FUITE DE L'IGUANE.	RIOU.	311
DANSE DES YAROUROS	RIOU.	312
CAMPMENT AU CONFLUENT DE L'ORÉNOQUE ET DU RIO CABULLERO	RIOU.	313
LA FAMILLE DU CAPITAINE.	RIOU.	315
MORT DE FRANÇOIS BURBAN.	RIOU.	317
LE CONVOI DE FRANÇOIS BURBAN.	RIOU.	318
UNE RUE DE BOLIVAR.	RIOU.	319
LA LAGUNE DE BOLIVAR.	RIOU.	320
A TRAVERS LA TOSCANE. — CLOÎTRE DU COUVENT DE MONTE-OLIVETO MAGGIORE.	H. CATENACCI.	321
MONTE-OLIVETO. VUE D'ENSEMBLE.	TAYLOR	325
LA VIERGE TRÔNANT. TERRE CUITE DE L'ÉCOLE DES DELLA ROBBIA.	P. MOUTET.	327
PANNEAU DE LA PORTE DE LA BIBLIOTHÈQUE DU COUVENT.	KREUTZBERGER.	328
SAINT BENOÎT ET L'ÉCUYER DE TOTILA. FRESQUE DE LUCAS SIGNORELLI.	KREUTZBERGER.	329
JEUNE HOMME OFFRANT À SAINT BENOÎT UN FLACON DE VIN. FRESQUE DU SODDOMA.	TOFANI	331
LES COURTISANES VENANT TENTER SAINT BENOÎT. FRESQUE DU SODDOMA.	KREUTZBERGER.	333
HÔTEL DE VILLE DE PIENZA.	D. LANCELOT	335
PORTRAIT DU SODDOMA.	336
LOGE DU PALAIS PICCOLOMINI, À PIENZA	H. CATENACCI.	337
PALAIS PICCOLOMINI, À PIENZA.	G. BÉNÉDICT.	341
CATHÉDRALE DE PIENZA	H. CATENACCI.	343
TOMBEAU DE BARTOLOMEO ARAGAZZI, PAR MICHELOZZO, À MONTEPULCIANO.	H. CHAPUIS	344
MONTEPULCIANO. BAS-RELIEF DE MICHELOZZO.	KREUTZBERGER.	345
PALAIS MUNICIPAL DE MONTEPULCIANO.	H. CLERGET.	346
MONTEPULCIANO. ÉGLISE DE SAINT-BLAISE	H. CATENACCI.	347
MONTEPULCIANO. PRESBYTÈRE DE SAINT-BLAISE.	G. BÉNÉDICT	348
UNE RUE À AREZZO	D. LANCELOT	349
PIAZZA GRANDE, À AREZZO.	BARCLAY.	351
PORTE LATÉRALE DE LA CATHÉDRALE D'AREZZO.	KREUTZBERGER	352
EXCURSION AU SAMOURZAKAN ET EN ABKASIE. — LE COURS DE L'INGOUR.	TAYLOR	353
POTEAUX DU TÉLÉGRAPHE INDO-BRITANNIQUE PRÈS D'OTZARTZÉ.	TAYLOR	355
FORT D'OTZARTZÉ.	TAYLOR	356
UN NOBLE SAMOURZAKANIOTE ESSAYANT SON KINGHAL. — AU FOND, LE DOUKHAN D'OTZARTZÉ.	A. SIROUY.	357
LE MAGASA À SABÉRIA	P. LANGLOIS.	360
UNE HABITATION DANS LE SAMOURZAKAN.	P. LANGLOIS.	361
INTÉRIEUR DU NOBLE SAMOURZAKANIOTE JUNKER LAKERBEY.	A. SIROUY.	363

	DESSINATEURS.	
NOBLE SAMOURZAKANIOTE VOLEUR DE CHEVAUX.	P. FRITEL	365
ÉCOLE D'OKOUM	A. FERDINANDUS.	366
BAZAR D'OKOUM	A. FERDINANDUS.	367
TRIBUNAL D'OKOUM	A. FERDINANDUS.	368
VUE D'ESHKÉTI.	P. LANGLOIS.	369
LE CIMETIÈRE DE LA FAMILLE LAKERBEY, AUX ENVIRONS D'OKOUM	TAYLOR	370
MAISON DU STARCHINA, À ESHKÉTI.	P. LANGLOIS.	371
SERVITEURS SAMOURZAKANIOTES.	PRANISHNIKOFF	372
CAVALIERS ATTENDANT LE RÉGLEMENT DE LEURS LITIGES DANS LA PLAINE DE BÉDIA	PRANISHNIKOFF	373
FRESQUES DE L'ÉGLISE DE BÉDIA.	D. LANCELOT	374
ÉGLISE DE BÉDIA.	D. LANCELOT	375
LA FAMILLE DE MON TCHAPAR, AU VILLAGE DE BÉDIA.	PRANISHNIKOFF	376
INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE DE BÉDIA. VUE PRISE EN FACE DE L'AUTEL.	D. LANCELOT	377
ENTRÉE DU MONASTÈRE DE BÉDIA.	TAYLOR	379
RETOUR DU MONASTÈRE DE BÉDIA.	PRANISHNIKOFF	381
LA PROCESSION DU MANNEQUIN.	PRANISHNIKOFF	384
RUINES DE L'ANCIEN PALAIS DE L'AHU À OTCHEMTCHIRI.	TAYLOR	385
OTCHEMTCHIRI (NOVEMBRE 1881). LA MAISON DU CHEF DU DISTRICT.	TAYLOR	387
CLOCHER DE L'ÉGLISE D'ILORI.	TAYLOR	389
LE POPE MONTRANT LES TRÉSORS DE L'ÉGLISE D'ILORI.	A. FERDINANDUS.	390
LA PLAINE D'ILORI, L'ÉGLISE ET LE CLOCHER.	TAYLOR	391
MAISON DU PRÊTRE À ILORI.	TAYLOR	392
FAMILLE ARMÉNIENNE RETOURNANT EN GÉORGIE.	PRANISHNIKOFF	393
INTÉRIEUR DE LA MAISON DU PRÊTRE DE MOKVA, LE DIMANCHE.	E. RONJAT.	395
LA PRINCESSE ET SA SŒUR OFFRANT L'EAU ET L'ESSUIE-MAIN À MME CARLA SERENA, À MOKVA.	E. RONJAT.	396
LES RUINES ET LA NOUVELLE ÉGLISE DE MOKVA.	H. CLERGET.	397
L'ICÔNOSTASE DE L'ÉGLISE DE MOKVA.	H. CLERGET.	399
RUINES DU CIMETIÈRE DE MOKVA.	TAYLOR.	400
LE DÉJEUNER DE MME CARLA SERENA SERVI PAR LE POPE DE KVITAOULI	PRANISHNIKOFF	401
LA PLACE ET L'ÉGLISE DE KVITAOULI.	TAYLOR.	402
INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE DE KVITAOULI ET TOMBE DE LA PRINCESSE KESSARIA SHERWACHIDZÉ.	TAYLOR.	403
LES RIVES DE LA MER NOIRE PRÈS DE L'ANCIENNE DIOSCOURIAS.	TAYLOR.	405
RUINES DANS UNE FORÊT PRÈS DE SOUKHOUM-KALÉ, DANS LE DOMAINE DE TZKHOUGHUILI	P. LANGLOIS.	407
VUE D'ENSEMBLE DE SOUKHOUM-KALÉ EN 1876	TAYLOR	408
LE QUAI À SOUKHOUM-KALÉ.	TAYLOR	409
ENVIRONS DE SOUKHOUM-KALÉ. — RIVES DU KÉLASOUR.	TAYLOR	411
L'ÉGLISE DE LIKHNI.	TAYLOR	413
ÉGLISE DE PITZOUNDA.	D. LANCELOT	415
LA MAISON DE L'AHU, À LIKHNI.	TAYLOR.	416



CARTES ET PLANS.

CARTE DE L'ARABIE DU NORD.	2
ITINÉRAIRE DE L'EXPÉDITION POLAIRE SUÉDOISE DE 1878, DEPUIS LA CÔTE DE NORVÈGE JUSQU'AU CAP TSCHELJUSKIN.	8
ITINÉRAIRE DE L'EXPÉDITION POLAIRE SUÉDOISE DE 1878, DEPUIS LE CAP TSCHELJUSKIN JUSQU'AU DÉTROIT DE BEHRING.	111
CARTE DES ENVIRONS DU HAVRE D'HIVERNAGE DE LA « VEGA »	116
CARTE DE LA SYRIE.	159
ENVIRONS DU LAC DE GALILÉE.	214
ITINÉRAIRE GÉNÉRAL DU DOCTEUR CREVAUX (1880-1881).	229
ITINÉRAIRE DU RIO MAGDALENA À L'ORÉNOQUE	259
CARTE DE L'ABKASIE.	359



TABLE DES MATIÈRES.

PÈLERINAGE AU NEDJED, BERCEAU DE LA RACE ARABE, par lady ANNA BLUNT. — 1878-1879.	1
VOYAGE DE LA « VEGA » AUTOUR DE L'ASIE ET DE L'EUROPE, par A. E. NORDENSKIÖLD. — 1878-1880.	
Avant-propos.	81
Le départ. — Tromsö. — Relâche à Mäsö. — Limite de la végétation forestière. — Climat. — Le scorbut; remède contre cette maladie. — Le Gäsland. — Chaborawa. — Achat d'idôles samoyèdes. — Excursion à la colline des sacrifices dans l'île de Waigatsch. — La mer de Kara. — Arrivée à Port-Dickson.	83
Départ de Port-Dickson. — Le cap Tscheljuskin. — Tentative infructueuse pour se diriger du cap Tscheljuskin sur les îles de la Nouvelle-Sibérie. — L'île de la Transfiguration. — La <i>Vega</i> et la <i>Lena</i> se séparent. — L'île Ljachoff. — Les Tschuktschis. — L'Irkaipij. — La baie de Koljutschin. — Arrêtés par les glaces!	97
La baie de Koljutschin. — Préparatifs de l'hivernage. — L'observatoire. — Observations météorologiques. — Vie à bord. — Relations de l'expédition suédoise avec les Tschuktschis de la côte. — Arrivée de Menka. — La fête de Noël. — Distractions à bord. — Excursions dans l'intérieur des terres. — Arrivée des oiseaux. — Noak Elisej. — Pêche à Jinretlen. — La débâcle. — Le passage du nord-est est un fait accompli.	113
LA BELGIQUE, par M. CAMILLE LEMONNIER.	
ANVERS. — Malines. — Entrée dans la ville. — Les vieux souvenirs. — La Dyle. — La Grande Place. — Saint-Rombaud et le carillon. — Les Halles. — La boucherie. — Les Bailles de fer. — Vieilles maisons. — Séminaires et couvents. — Le Béguinage.	129
Les églises. — Saint-Rombaud. — La chaire de vérité et le Christ en croix, de Van Dyck. — La Pêche miraculeuse et l'Adoration des mages, de Rubens. — Saint-Jean. — Notre-Dame.	140
LA SYRIE D'AUJOURD'HUI, par M. LORTET, doyen de la Faculté de médecine de Lyon, chargé d'une mission scientifique par M. le Ministre de l'instruction publique.	
Mar-Saba. — Rive occidentale de la mer Morte. — Aïn Jedy	145
Massada. — Mer Morte.	161
Estuaire du Jourdain. — Jéricho.	177
Sinjil. — Jeba. — Zerin. — Mont Thabor.	183
Lac de Tibériade. — Magdala. — Arbèle. — Wady Somak. — Rive orientale. — Bethsaïda. — Capernaüm.	209
VOYAGE D'EXPLORATION A TRAVERS LA NOUVELLE-GRENADE ET LE VENEZUELA (RIOS MAGDALENA, DE LESSEPS OU GUAVIARE, ORINOCO), par le docteur CREVAUX, médecin de première classe de la marine, officier de la Légion d'honneur, et E. LEJANNE, pharmacien de la marine. — 1881.	
A TRAVERS LA TOSCANE, par M. E. MÜNTZ. — 1881.	
L'Italie d'autrefois et l'Italie d'aujourd'hui. — De Sienne à Asciano. — D'Asciano à Monte-Oliveto. — Le couvent : son histoire, ses habitants, ses œuvres d'art. — Fra Giovanni da Verona. — Lucas Signorelli. — Le Soddoma. — Départ pour Pienza	321
Buonconvento. — San Quirico. — Pie II et Pienza : impressions et souvenirs. — Le palais Piccolomini. — Le Dôme.	337
De Pienza à Montepulciano. — Montepulciano : ses églises, ses palais.	346
Arezzo.	350

EXCURSION AU SAMOURZAKAN ET EN ABKASIE, par Mme CARLA SERENA. — 1881.

Premier essai de photographié. — Halte à Tiflis, Novo Senaki, Zougdid. — Déjeuner au pied de la forteresse Roukhi. — Passage de l'Ingour. — Coup d'œil historique. — La rive gauche de l'Ingour et la forteresse d'Otzartzé. — Relais de poste et miliciens. — Le village de Sabéria. — Un repas hospitalier. — Superstitions. — Le partage des terres. — La noblesse indigène. — Détail des mœurs. — Le bourg d'Okoum. — Types régionaux.	353
Les villages d'Eshkéti et de-Bédia. — Groupes et tableaux de genre. — Chez un prince du pays. — Danses et divertissements. — L'ex-monastère de Bédia. — Anton Sherwachidzé. — Par monts et par défilés. — Les bains sulfureux de Tkvaltchéli. — Une noce en Abkasie.	369
L'ancien Otchemtchiri et les ruines du palais de l'ahv Michel Sherwachidzé. — La population de la bourgade. — Coup d'œil d'ensemble sur le district. — Mon arrivée au nouvel Otchemtchiri. — Excursions aux environs. — L'église d'Ilori et le bœuf de Saint-Georges. — Une nuit chez une veuve abkase. — A Moughouri. — Cavalcade. — Fête à Mokva; les ruines du cloître et l'église. — La montagne Agharda.	385
Fête des pleurs à Kvitaouli. — Kessaria la grande princesse. — Sherwachidzé. — Départ pour Atara. — L'Abkasie ancienne et la moderne. — Les domaines de Tzkhourghuili et d'Atara. — Vieilles futaies. — Navigation nocturne. — La ville de Soukhom-Kalé et ses environs. — Kélasouri et sa forteresse. — Un déjeuner international. — Excursion côtière : Likhni et l'église de Pitzounda; la forteresse de Gagri; une fête en mon honneur dans le jardin-cimetière. — Conclusion.	401
REVUE GÉOGRAPHIQUE.	417
LISTE DES GRAVURES.	425
CARTES ET PLANS.	431



5180. — PARIS, IMPRIMERIE A. LAHURE
Rue de Fleurus, 9
